



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Santana

SSA

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS

PHYSICS



BIBLIOTHÈQUE

DU PÈRE DE FAMILLE.

DE LA POÉSIE.

SANS doute on ne peut exiger de qui que ce soit, qu'il ait le feu, les graces, la verve, ni, enfin, tous les talens d'un Poëte, mais il est permis d'exiger de qui prétend à quelques connaissances dans les Belles-Lettres, qu'il sache au moins distinguer les divers genres de poésies, ce qu'on entend par une *Ode*, un *Madrigal*, un *Sonnet*, &c. & c'est ce que nous tâcherons de faire connaître d'une maniere aussi claire & aussi abrégée qu'il nous sera possible.

On ne peut gueres, non plus, ignorer la structure des vers. Ce sont-là des connaissances si faciles à acquérir, & que presque toutes nos Grammaires donnent; quelques heures d'étude, pour ainsi dire, peuvent procurer ces instructions, agréables & utiles à qui est appelé à vivre dans la société.

Nous avons, il est vrai, quelques Savans qui trouvent la Poésie une science

Tome VII.

A

absolument inutile. Sans chercher à combattre leur opinion, nous répéterons, seulement, ce que nous avons déjà souvent observé, c'est qu'il faut donner le ton à la société ou le recevoir d'elle. Or, la Poésie, dès l'antiquité la plus reculée, a été regardée comme un des beaux arts. Les ouvrages qu'elle nous présente renferment tant de vraies beautés, puis il est un si grand nombre de personnes qui en font le plus grand cas, qu'il nous semblerait, comme nous venons de le dire, assez indispensable d'acquérir des connaissances sur cet objet.

La Poésie est une imitation de la belle nature, exprimée par le discours mesuré. Mais l'on étend l'acception de ce mot jusqu'aux discours mesurés tels que les épi-grammes, les énigmes, les épitaphes, & un grand nombre d'autres petites pièces, qui proprement ne sont que de la versification.

On entend par *Poème* un ouvrage de quelque étendue. Un *Poème bucolique* (*) nous parle des bergers, des troupeaux, des mœurs champêtres. — (*Auteurs.*) *Théocrite* chez les Grecs, *Virgile* chez les Romains. De nos jours, *Gesner*, *Berquin*, &c.

Un *poème didactique* nous enseigne des vérités, il nous donne des règles ; le fonds

(*) L'on peut consulter le Dictionnaire, placé dans ce volume, soit sur ce mot, soit sur les autres genres de Poèmes.

de ce genre de poésie est proprement l'instruction. (*Auteurs.*) Chez les modernes, *Boileau* dans son art poétique; chez les anciens, *Virgile* dans ses *Géorgiques*, &c.

On entend par *Poëme dramatique*, une représentation d'actions merveilleuses, héroïques ou bourgeoises. Tels sont la *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Opéra*.--- (*Auteurs.*) Pour la *Tragédie*, *Sophocle*, *Eschyle*, *Euripide* chez les Grecs; *Corneille*, *Racine*, *Shakespeare* chez les Anglais, *Voltaire* chez nous. — Pour la *Comédie*, *Ménandre*, *Aristophane*, *Plaute*, *Térence* chez les anciens; *Moliere*, *Destouches*, *Regnard* chez les modernes. — Pour l'*Opéra*, genre de spectacle inconnu aux anciens, & qui a pris naissance en Italie, *Métastase*, *Quinault*, pour la poésie, *Sully* pour la musique, *Grétry*, &c. &c.

Le *Poëme épique* est un récit poétique de quelque grande action qui intéresse des peuples entiers, ou même tout le genre humain. Il diffère cependant de l'Histoire, quoiqu'il ait avec elle une ressemblance apparente. L'Histoire est consacrée à la vérité, mais l'*Epopée*, ou genre de Poésie épique peut ne vivre que de mensonges, elle ne connaît d'autres bornes que la possibilité.

Les hommes acquierent la connaissance

de ce qui est hors d'eux-mêmes. par les yeux ou par les oreilles ; parce qu'ils voyent eux-mêmes les choses ou qu'ils les entendent raconter aux autres Cette double maniere de connaître partage la Poésie en deux parties ; la premiere est la *Dramatique*, dont nous avons déjà parlé, la seconde est l'*Epique* ou l'*Epopée*, dont nous nous occupons ici. (*Auteurs.*) *Homere* chez les Grecs, *Virgile* chez les Latins, *Milton* chez les Anglais, *Voltaire* chez les Français, le *Tasse* chez les Italiens, &c.

Le *Poème historique* est une espèce de poème didactique, qui n'expose que des actions & des événemens réels, & tels qu'ils sont arrivés, sans s'élever plus haut que les causes naturelles.— [*Auteurs.*] *Lucain*, poète Latin, dans sa *Pharsale*, *Silius Italicus* dans sa *guerre Punique*, &c.

Un *Poème lyrique* est un ouvrage en vers, de quelqu'étendue qu'il soit, destiné à être mis en chant. On se fert de l'expression *lyrique*, parce qu'autrefois, quand on chantait ce genre de poésie, la lyre accompagnait la voix.

La poésie lyrique est aussi ancienne que le monde. Quand l'homme eut ouvert les yeux sur cet univers, sur les impressions agréables qu'il recevait par tous les sens, sur les merveilles qui l'environnaient, il

éleva sa voix pour payer le tribut de gloire qu'il devait au Souverain Bienfaiteur. Voilà l'origine des Cantiques, des Hymnes, des Odes, en un mot, de la poésie lyrique. On voit que l'opéra, spectacle en musique des Italiens, est un Poème lyrique. [*Auteurs.*] Chez les Grecs, *Pindare*, dans ses Odes; chez les Romains, *Horace* dans la même carrière. De nos jours, le grand *Rousseau*, qui a succédé avec une réputation supérieure à *Malherbe* & à *Racine*.

La Poésie provençale était celle que chantaient les Troubadours, les Chanterres, les jongleurs de Provence, & enfin, ceux de cette Province qui y exerçaient ce qu'on appelait la science gaie. Ils parcouraient la France pour y débiter des Romans, des Fabliaux, des chansons composées en langage roman. Ce langage était celui que les Romains introduisirent dans les Gaules, & consistait dans un mélange de Latin, de Gaulois, &c., mais où le Romain pourtant dominait; & pour cela on l'appelait Roman.

Nous allons passer aux règles à observer dans la structure ou le mécanisme des vers.

Il n'entre proprement que cinq sortes

de vers dans la poésie française, ceux de douze syllabes, ou plutôt de douze sons, car deux syllabes qui entr'elles deux ne font qu'un son ne sont comptées que pour un pied. Les vers de dix pieds, ceux de huit, de sept & de six.

Les vers de douze pieds sont appelés *Alexandrins*, *héroïques* ou grands vers. Ce sont aussi les plus grands que la Langue Française admette. Ils ont, à la sixième syllabe, ou plutôt au sixième son une césure, qui est un repos que le sens doit autoriser, & qui coupe le vers en deux parties, dont chacune s'appelle hémistiche.

1 2 3 4 5 6 | 7 8 9 10 11 12
L'exemple est en ce vers, | aimable & douce amie.

Ce vers a seize syllabes, qui ne font que douze sons ou douze pieds; l'*e* muet par lequel il finit, ne peut être compté pour un son, aussi ne fait-il pas un pied. On appelle *féminins*, les vers qui finissent par un *e* muet, tels que celui que nous venons de citer, ou ceux qui se terminent par les troisièmes personnes du présent de l'Indicatif des verbes. (*Exemple.*)

Je reverrai ces lieux où les Graces président.

Outre les vers de douze pieds, qui doi-

vent avoir une césure, il est encore ceux de dix pieds qui y sont soumis. Exemple.

Mais quels objets frappent mes yeux surpris !

Les autres espèces de vers sont affranchis de la césure.

Vers de huit pieds.

Fuyons les dangers du loisir.

Vers de sept pieds.

Tout finit par des chansons.

Vers de six pieds.

Félicité passée

Qui ne peux revenir,

Tourment de ma pensée, &c.

On en fait bien quelquefois de plus courts, mais ce n'est gueres que dans des pieces libres & badines, ou destinées à être mises en musique.

On appelle *mètre*, la mesure, le nombre des pieds des vers.

L'on entend par une piece de vers libres, celle où il y a des vers de différens mètres. La plupart des fables de la Fontaine, par exemple, sont dans ce genre.

Il est à observer, quant à la césure, que non-seulement il ne faut pas qu'elle

coupe entièrement le sens, comme dans le vers fautif que voici :

De tous vos talens, *fit* celui que je préfère,

Il faut, de plus, qu'elle ne tombe pas sur un *e* muet, comme dans l'exemple suivant :

Te chérir, te plaire *l* ferait tout mon bonheur.

Il importe, encore, que la césure ne rime point avec le vers où elle se trouve, comme dans ce vers-ci :

Ma seule loi ferait de plaire au Roi.

Il ne faut point, non plus, qu'elle rime avec le vers précédent ; voici un exemple de cette faute :

Aucun n'approchait de leur paisible Cour,
On reposait le jour, & l'on dormait la nuit.

Il est permis, cependant, de laisser à la fin de l'hémistiche, mais comme syllabe surabondante, un *e* muet qui s'élide avec un mot suivant, qui commence par une voyelle, ainsi qu'on peut l'observer dans le vers suivant.

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud.

Nous nous sommes un peu étendus sur la césure, & l'on ne peut ignorer les lois à elle est soumise, soit

lorsqu'on lit des vers, soit lorsqu'on veut versifier.

La rime est un même son à la fin des mots qui terminent les vers. Nous avons dit *son*, & non pas *mêmes lettres*; parce que la rime étant pour l'oreille, on n'y regarde communément que le son & non l'orthographe : ainsi *accords* rime avec *corps*; *repos* avec *maux*; mais toutefois ce n'est pas ce qu'on appelle des rimes riches.

De grands maîtres, néanmoins, ont franchi cette gêne, & se sont contentés de faire consister la rime plutôt dans la conformité de l'orthographe que dans celle du son. *Boileau*, le poète le plus exact, le plus sévère que nous ayons eu, dit :

Durant les premiers ans du Parnasse François,
Le caprice tout seul faisoit toutes les loix.

Nous finirons nos observations sur la structure des vers par quelques remarques à ce sujet.

On ne doit jamais placer de suite trois vers de rime féminine.

On doit ne point faire de hiatus, c'est-à-dire, on ne doit point placer à côté l'un de l'autre, deux mots dont le premier se termine par une voyelle, le second par une autre, lorsqu'aucune de ces voyelles ne s'élide.

A 6 .

© *Angelique*

Présente un hiatus ;

Belle Angelique

N'en présente point.

Il est reçu que l'*h* non aspirée, quoique regardée comme consonne, ne fauve point du hiatus. Ce serait donc un hiatus que de dire :

O hommes ! ô honneurs !

Mais lorsque cette lettre est aspirée, le hiatus n'a plus lieu, ainsi qu'on en voit un exemple dans le vers suivant :

On peut être héros sans ravager la terre.

La conjonction & ne peut faire éviter le hiatus, parce qu'en aucun cas le *t* ne doit s'y prononcer.

Il faut encore éviter l'enjambement. L'on entend par ce mot, lorsque l'on achève au vers suivant le sens que l'on vient de commencer. Exemple :

A l'aspect de son Roi, le vaillant *Capitaine*

Boyard, quoique blessé, combattait dans la plaine.

O B S E R V A T I O N

Concernant le *Dictionnaire* suivant.

Nous avons répété, dans le petit *Dictionnaire* qui suit, quelques définitions déjà mises sous les yeux de nos *Lecteurs*, telles sont celles des divers *Poèmes*. Mais ce n'est là qu'un très-léger inconvénient, & il en eut résulté un beaucoup plus grand, si nous eussions voulu l'éviter, parce qu'alors nous aurions dû multiplier des renvois qui au moins fatiguent toujours, s'ils ne rebutent pas; & l'on sait combien il importe d'appplanir le chemin de l'instruction.

Nous pourrons donc attendre de la justice de nos *Lecteurs*, qu'ils ne verront point une négligence de notre part, dans deux ou trois répétitions devenues nécessaires.

DICTIONNAIRE de plusieurs mots employés dans les Belles-Lettres, & de la plupart desquels il ne peut être qu'utile de connaître au moins le sens. [*]

A CROSTICHE. Sorte de Poësie, pour l'ordinaire assez courte, dans laquelle le nom de la personne, ou de la chose qui en est le sujet, se trouve placé de manière que chacune des lettres qui le composent, est la première des vers. Les premiers Poëtes Français s'y exerçaient volontiers, & pour en augmenter le mérite, ils en avaient multiplié les difficultés. Ainsi quelquefois les vers finissaient par la lettre donnée; dans quelques-uns à l'hémistiche, dans d'autres, elle se trouvait à la fois au commencement, à l'hémistiche & à la fin du vers.

[*] Nous demandons grace pour de certains articles en faveur des Lecteurs auxquels nous avons cru qu'ils feraient plaisir; ainsi sont les articles où il est fait mention des diverses rimes, & ceux où nous expliquons d'autres mots qu'il ne peut être que curieux & non utile de connaître.

Plus de Poètes frivoles,
 Aimant sans l'aveu d'Apollon,
 Vont te fatiguer de leurs vaines paroles,
 Sans que j'aie grossi l'ennuyeux escadron.
 Tu verras mon respect t'honorer du silence,
 Où l'on se tient devant les Rois,
 Mon mérite en dit plus que toute l'éloquence,
 Et ton nom seul plus que ma voix.

ADAGE, ou *Proverbe*; c'est une maxime
 pour l'ordinaire concise, & qui renferme
 beaucoup de sens, mais énoncée dans
 un style familier :

Plus la cuisine est grasse, plus le testament est maigre.



Qui trop embrasse, mal étroit.



Les maux arrivent en poste, & s'en retournent à pied.



Beaucoup de paroles n'emplissent pas le boisseau.

ALLÉGORIE. C'est une fiction, comme
 le sont les fables, l'apologue, mais dont
 le caractère est de ne pas expliquer la
 vérité qu'elle enveloppe, & de la faire
 sentir à chaque trait par la justesse de ses
 rapports. L'Allégorie est aussi quelque-
 fois une figure de Rhétorique par la-
 quelle, exprimant une chose, on en fait

entendre une autre ; c'est une façon d'exprimer avec ménagement une vérité qui pourrait offenser, étant présentée toute nue. En peinture, les Allégories sont des images qui indiquent un objet par des rapports & le caractérisent ; telle est l'image de la Justice, représentée avec un bandeau sur les yeux & une balance à la main. Le morceau suivant est aussi une espèce d'Allégorie.

Contrat de Mariage.

Par devant nous, de Bonnefoi, Notaire,
Et Garde-note de Cythere,
Aussi discret que bien instruit,
Sont comparus, pour fait de mariage,
Deux contractants de haut lignage,
Lesquels ont réglé ce qui suit :
Le Sieur, futur époux, à son épouse assure,
Soins, confiance & liberté,
Assignés sur sa probité,
Reconnaissant, en dot, avoir de la future,
Reçu, graces, talens, douceur, esprit, figure,
Tous biens assis sur un fond de gaîté.
Tous deux, de plein accord, forment cette alliance ;
Et sont venus mettre en communauté
Tendresse, estime & complaisance.
Pour témoins & garans de ce noble traité,
Au contrat ont signé, HONNEUR, VERTU, DÉCENCE.

AMPHIGOURY, *Amfigouri* ; c'est un genre pour lequel il est assez inconce-

vable qu'il se soit trouvé des amateurs, d'ailleurs gens d'esprit & de bon sens. Ce sont des phrases, des discours, ou une espee de poëme burlesque, qui n'ont ni sens, ni ordre déterminé. Il semble que ce n'est que le délire qui puisse les avoir produits.

Air : *Tandis que tout sommeille.*

Tandis que l'on s'éveille ,
On a vu des cirons ,
Entonnant des chansons ,
Au sommet d'une treille ;
Le grand Buffon ,
D'un air bouffon ,
Leur a pincé l'oreille :
Et Mahomet, en loup garon,
Prenant à la main un gros clou ,
De bon cœur s'est gratté le cou ,
En défonçant une feille.

ANA. On appelle ainsi des recueils de poësies détachées , des discours familiers, des bons mots, &c. d'un homme célèbre, rassemblés de son vivant par lui même, ou par quelqu'un d'autre après sa mort. Tels sont le *Menagiana*, le *Voltériana*, le *Sévigniana*, &c.

ANAGRAMMES. Transposition des lettres d'un nom , arrangées & combinées de maniere que la réunion de toutes

forme un sens différent. Ainsi des lettres qui font le mot *aimer*, on peut faire *Maire*; de celles contenues dans *Frere Jacques Clément*, meurtrier de Henri III, on a fait, *c'est l'enfer qui m'a créé*; de *Marie Touchet*, on a fait, *je charme tout*; d'*Abbé Miollan*, dont le ballon ne pouvant s'élever, fut déchiré par la populace de Paris, on a fait, *ballon abîmé*.

ANALECTES. C'est un mot grec, reçu pour exprimer un recueil de fragmens choisis dans un Auteur, une collection de petites pièces ou compositions.

ANNALES. L'Histoire de ce qui s'est passé, rédigé par ordre des années.

APOLOGUE ou *Fable*. „ C'est un petit récit qui couvre une vérité du voile de l'Allégorie. Il est peu de genres de Poësie qui offrent autant d'avantages. Le Fabuliste, attentif à ménager notre amour-propre par le déguisement de l'instruction, & notre paresse, par la brièveté du récit, nous conduit à la vertu par la main du plaisir; il cache sous des guirlandes de fleurs les épines de la morale. Il paraît n'avoir dessein que de nous amuser, & nous lui pardonnons de nous instruire. Les personnages qu'il met sur la scène, ont quelque chose de merveilleux, & le singulier qui plaît à

tous les hommes, enchante les enfans."

Les hommes, les animaux, les êtres matériels, comme une lime, un pot de fer, &c. sont les personnages qu'on y met en action. On y admet aussi les êtres abstraits & moraux, comme l'inquiétude, la mémoire, le bon-sens; mais l'on a observé qu'ils ne sont pas aussi heureux que les précédens, parce qu'ils semblent y interdire cette précieuse naïveté qui distingue si bien *la Fontaine*, & qu'on a cherché inutilement à imiter. *Phédre*, *Ésope*, chez les Anciens; *la Fontaine*, *La Motte*, *Richer*, *Florian*, &c. chez les Français; *Gay* chez les Anglais; & *Lessing* chez les Allemands, ont été des Fabulistes justement célèbres.

On peut remarquer peut-être quelque nuance entre l'acception générale du mot *Apologue* & de celui de *Fable*. (Voyez ce dernier.)

APOLOGUE ORIENTAL.

Le Maître & l'Esclave.

Dans l'ivresse de sa colère,
Usbek jura la mort d'un esclave innocent;
Et déjà sa main meurtrière
Levant sur la victime un glaive menaçant,
Allait du sang d'un juste arroser la poussière.
Frappe, maître inhumain, satisfais ta fureur,

Dit l'Esclave , courbé sous l'acier destructeur ;
 Tu peux m'ôter le jour , use de ta puissance ;
 Mais songe , en m'immolant , que le remords vengeur
 Te ravira deux biens plus doux que l'existence ,
 L'estime de toi-même & le calme du cœur.
 Usbek de son forfait connut enfin l'horreur ;
 Vis , reprit-il , je sens d'avance
 Que le bonheur finit où le crime commence.

ARIA. Mot emprunté de l'Italien , il appartient & à la Poésie & à la Musique. En Poésie , c'est un petit morceau lyrique ; une strophe à chanter pour l'ordinaire en deux parties. --- En Musique , c'est l'air noté tel qu'il doit être pour le chant.

ARIETTE. Cette expression est un diminutif de l'Italien , & signifie un petit air. Cependant le sens de ce mot a changé , & l'on entend aujourd'hui par Ariette , non-seulement un air léger & détaché , à l'imitation des Italiens , mais encore un grand morceau de Musique , qui se chante avec des accompagnemens de symphonie & d'un mouvement gai & marqué.

BALLADE. Piece de vers , distribués ordinairement en trois couplets & un *Envoi* , tous les trois de même mesure , sur deux ou trois rimes masculines & féminines , assujetties à un refrain qui se ré-

pete au bout de chaque strophe & de l'Envoi, & qui est le dernier vers du premier couplet.

Clément Marot s'est distingué dans ce genre : peu de Poètes y ont réussi, parce qu'il demande à la fois une grande naïveté dans le tour, l'esprit, le style & la pensée, avec une extrême facilité de rimer.

BALLADE de *Clément Marot*.

Pour courir en poste à la ville,
Vingt fois, cent fois, ne fais combien ;
Pour faire quelque chose vile,
Frere Lubin le fera bien.
Mais d'avoir honnête entretien,
Ou mener vie salutaire,
C'est à faire à un bon chrétien,
Frere Lubin ne le peut faire.

Pour mettre (comme un homme habile)
Le bien d'autrui avec le sien,
Et vous laisser sans croix ne pile,
Frere Lubin le fera bien.
On a beau dire : je le tiens,
Et le presser de satisfaire,
Jamais ne vous en rendra rien,
Frere Lubin ne le peut faire.

Pour débaucher, par un doux style,
Quelque fille de bon maintien,
Point ne faut de vieille subtile ;
Frere Lubin le fera bien ;

Il prêche en Théologien.
 Mais pour boire de belle eau claire,
 Faites la boire à notre chien ;
 Frere Lubin ne le peut faire.

E N V O I.

Pour faire plutôt mal que bien,
 Frere Lubin le fera bien,
 Mais, si c'est quelque bonne affaire,
 Frere Lubin ne le peut faire.

BERGERIES. On a donné ce nom à quelques poésies pastorales, à quelques pièces de musique d'un goût champêtre. (Voyez Eclôgue.)

BERNIESQUE. Espèce de style burlesque, un peu moins négligé que le burlesque ordinaire, & qui demande plus de génie. *Berni*, Poète Italien, y a donné son nom.

BOUQUET. Au figuré, c'est une petite pièce de vers adressée à une personne le jour de sa fête. Chez les Anciens, ce jour était l'anniversaire de la naissance, au lieu que parmi nous, c'est la fête du Saint dont on porte le nom.

Il serait à désirer que le caractère de cette espèce de poésie fut toujours le sentiment, la délicatesse & la gaité. La fadeur devrait en être interdite, mais elle y exerce néanmoins son empire pres-

que avec autant de force que dans d'autres productions futiles, qui ne disent rien au cœur ni à l'esprit.

B O U Q U E T.

Avec des sentimens peut-être moins sincères,
D'autres, pour un bouquet, feraient plus de fracas :
Si je ne puis t'offrir que des fleurs passagères,
Mon amitié du moins ne leur ressemble pas.

BOUTADE. Tirade de vers dont le caractère doit être de ressembler à un Impromptu, d'avoir l'air d'être faits par caprice, ou dictés par une passion vive.

BOUTS-RIMÉS. *Dulot*, Poète qui vivait vers l'an 1649, inventa cette sorte de poésie ; il choisit des rimes dont les idées n'avaient entr'elles aucun rapport, & les donnait à remplir.

Ces rimes, qu'on suppose très-souvent avoir été données, sont une espèce de passe-port à quelques faibles morceaux.

BUCOLIQUE. Ce mot vient du grec, il veut dire, *qui pait les bœufs*. On entend

BOUTS RIMÉS, proposés par trois femmes aimables.

Serait-ce une bonne fortune
D'avoir entre vous trois à faire un choix . . . douteux ?
Je n'oserais en choisir une
Dans la peur d'en regretter deux.

par cette expression des Poësies qui regardent les Bergers, les troupeaux, les mœurs champêtres. (Voyez Éclogue.)

BURLESQUE. Style bas, où l'on emploie des expressions qui ne sont point reçues dans la bonne Société, & dans lequel on répand une espèce de gaité du plus mauvais genre. (Voyez *Poësie Burlesque.*)

CACOPHONIE. C'est la rencontre de mots qui, étant rapprochés, font un son désagréable, & sont difficiles à prononcer. On appelle aussi de ce nom l'effet d'un hiatus dans les vers.

Cherche, Charles, Sancho ! ce sachet de chair sèche.

Ciel ! Je lui ai ôté et son bien & sa vie !

CALEPIN. Recueil de mots, de notes, d'extraits, qu'une personne a composé pour son usage.

CANTATE. C'est un petit poëme fait pour être mis en musique, & qui contient le récit d'une action galante & héroïque.

Il est pour l'ordinaire composé d'un récit qui expose le sujet, d'un air en Rondeau, d'un second récit, & d'un dernier, contenant le point moral de l'ouvrage.

Circé,

CIRCÉ, Cantate de Rousseau.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
 Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
 Circé, pâle, interdite, & la mort dans les yeux,
 Pleurait sa funeste aventure.

Là, ses yeux errans sur les flots,
 D'Ulysse fugitif, semblaient suivre la trace.
 Elle croit voir encor son volage Héros;
 Et cette illusion soulageant ses disgrâces,

Elle le rappelle en ces mots :

Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses sanglots
 Cruel auteur des troubles de mon ame,
 Que la pitié retarde un peu tes pas !
 Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
 Et si ce n'est pour partager ma flamme,
 Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
 Chérit encore l'amour qui l'a surpris.
 Amour fatal ! ta haine en est le prix.
 Tant de tendresse, ô Dieux ! est-elle un crime,
 Pour mériter de si cruels mépris ?

Cruel auteur, &c.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare ;
 Mais bientôt de son art employant le secours,
 Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
 Elle invoque à grands cris, tous les cœurs du Tenare.
 Les Parques, Néméis, Cerbère, Phlégeton,
 Et l'inflexible Hécate, & l'horrible Aleçon ;
 Sur un autel sanglant, l'affreux bûcher s'allume ;
 La foudre dévorante aussi-tôt le consume.
 Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;

Tome VII.

B

Les astres de la nuit interrompent leur course ,
 Les fleuves étonnés remontent vers leur source ,
 Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
 Trouble les enfers ;
 Un bruit formidable
 Gronde dans les airs ,
 Un voile effroyable
 Couvre l'Univers ;
 La terre tremblante
 Frémit de terreur ;
 L'onde turbulente
 Mugit de fureur ;
 La lune sanglante
 Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort, ses noirs enchantemens
 Vont troubler le repos des ombres ;
 Les Manes effrayés , quittent leurs monumens ;
 L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens ;
 Et les vents , échappés de leurs cavernes sombres ,
 Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.

Inutiles efforts ! Amanté infortunée ,
 D'un Dieu plus fort que toi dépend ta destinée.
 Tu peux faire trembler la terre sous tes pas ,
 Des enfers déchainés allumer la colere ;
 Mais tes fureurs ne feront pas
 Ce que tes attraits n'ont pu faire.
 Ce n'est point par effort qu'on aime ;
 L'Amour est jaloux de ses droits.
 Il ne dépend que de lui-même.
 On ne l'obtient que par son choix ;
 Tout reconnaît sa loi suprême ;

Lui seul ne connaît point de loix.

Dans les champs que l'hiver désolé,
 Flore vient rétablir sa cour ;
 L'Alcyon fuit devant Eole ,
 Eole le fuit à son tour ;
 Mais sitôt que l'Amour s'envole ,
 Il ne connaît plus de retour.

CANTATILLE. Diminutif de Cantate.

CANTIQUE. Personne n'ignore que c'est un remerciement qu'on fait à Dieu pour ses bienfaits , en prose ou en vers , & en chantant.

CHANSON. Chacun sait qu'on entend par ce mot une espèce de petit Poème fort court, auquel on joint un air pour être chanté dans des occasions familières , à table , avec ses amis , ou seul , pour s'égayer , pour faire une agréable diversion aux peines de son travail.

Les Anciens faisaient usage des chansons qu'ils n'avaient pas encore celui des lettres , parce que le chant est naturel à l'homme : leurs loix , leur histoire , les louanges des Dieux & des grands hommes furent chantées avant que d'être écrites ; & de-là vient , selon *Aristote* , que le même nom Grec fut donné aux loix & aux chansons.

Nous pourrions, sans doute, nous dis-

penfer de donner un exemple fur un fujet fi connu; cependant, le ton de décence qu'on pourra remarquer dans celle que nous allons citer, & qui fe trouve fi rarement dans nos chanfons du jour, lui fervira, peut-être, d'un pafleport heureux.

LE BONHEUR DES CHAMPS.

Air : *Avec les jeux, &c.*

Orgueilleux habitans des villes !

O vous qui dédaignez les champs,

Restez dans vos bruyans aziles,

Cœurs infenfibles ou méchans !

Ici vous verrez la Nature

Dans toute fa fimplicité ;

A fon innocente parure

Cachez votre éclat emprunté.

Que vous importe la verdure

De nos bofquets délicieux,

Que vous fait l'onde fraîche & pure

De nos ruiſſeaux harmonieux ?

Le fentiment fous ces ombrages

Ne pourrait point vous égaref ;

L'Amour en vain, fous ces rivages,

Voudrait vous faire foupirer.

Sur nos troupeaux, dans la prairie,

Votre œil craindrait de s'abaiffer ;

De nos oifeaux la mélodie,

Ne faurait vous intéreffer.

Le doux plaifir qui nous enchaîne,

Est trop simple pour vos desirs ;
Et dès qu'on les obtient sans peine ,
Vous ne goûtez plus les plaisirs.

N'apportez pas dans nos retraites
Tous ces beaux arts , nés parmi vous ;
Gardez pour les lieux où vous êtes
Votre science & vos dégoûts.

Chez nous , sans savoir tant de choses ,
Les cœurs sont toujours satisfaits ,
Et vous laissant chercher les causes ,
On est heureux par les effets.

CHARADE. C'est une espece d'Enigme :
mais ce qui l'en distingue , c'est qu'il est
reçu d'en désigner les syllabes selon le
rang où elles se trouvent , en les appel-
lant *mon premier* , *mon second* & *mon*
dernier ; de laisser appercevoir , énigma-
tiquement , le sens que chacune d'elles ,
étant isolées , présenteraient ; puis . ce-
lui que le mot entier offre , & qu'on
nomme le *tout*.

*CHARADE , adressée à Mme. ** . par M^e.*

Faible & nud , mon premier , & dévot & digere ,
Sujets & Rois , sages & fous.

J'aime mieux le second que vous ,

Et vous savez combien vous m'êtes chere.

Aussi , malgré mon desir de vous plaire ,

Entre le tout & moi , sans que j'en sois jaloux ,

C'est ce terrible tout que votre cœur préfere.

(*Le mot en est VERTU.*)

CHRONOGRAMME, ou *Chronographe*.

Inscription dans laquelle les lettres numériques, c'est-à-dire, celles qui, chez les Romains, tenaient lieu de nombres, forment la date de l'événement dont il s'agit; ces bagatelles pénibles ne sont plus accueillies.

En voici une fort ancienne, dans laquelle l'année de la bataille de *Graves*, où les *Gantois* furent défaits, est exprimée.

ReChIé sans ConsCienCe est La Mort des Gantois.

On s'est amusé à trouver, l'an 1783, dans cette inscription, proposée pour la pyramide projetée à la gloire de *MM. Charles & Robert*.

¹ I ⁵ Ci ⁶ L'an de la ⁷ paiX, ¹ deuX ⁸ Mortels ou ² deuX ² Dieux,

⁹ S'embarquant pour les aîrs, en dépit de l'envie, ¹⁰

⁴ AveC eux sur un char ont porté jusqu'aux Cieux,

¹¹ Leurs noms, les arts, le siècle & ma patrie.

COMPLAINTÉ. Expression reçue chez le peuple pour désigner quelque chanson plaintive, qui narre un malheur,

un désastre, &c. Ces petits poèmes n'ont pas obtenu rang dans les Belles-Lettres, parce qu'ils sont presque tous mal écrits; sans loix, sans goût, très-souvent sans mesure. Il y a cependant une espèce de petit Poème, qu'on nomme *Complainte amoureuse*, dont voici un exemple en style marotique.

O mes ennuis ! O mes ennuis !
 Baillez-moi trêve, vous en prie,
 Sans en mourir, du tout ne puis,
 Vous endurer loin de ma mie;
 Baillez-moi trêve, vous en prie.
 Non que me plaigne de souffrir,
 C'est douceur que souffrir pour elle :
 Mais las, si me faites mourir,
 J'ai peur que chagriniez ma belle.

CONTE. Le Conte differe de l'*Apologue*, en ce qu'il demande de la gaîté, de la finesse, de l'esprit, les apparences du badinage, & que la Fable doit avoir, au contraire, le caractère de la naïveté, parce que ce ton lui devient nécessaire, pour faire passer le merveilleux qui s'y trouve, & qu'il exige toute la crédulité d'un enfant ou d'un homme simple.---
 La *Fontaine*, *Swift*, *Bocace*, *Rabelais*, *Hamilton*, *Voltaire*, *Dorat*, &c. s'y sont distingués.

LE BOSSU. Conte.

Guillot, bossu par devant, par derrière,
 Et goguenard, car tous bossus le sont,
 Pour se baigner, au bord de la rivière
 Mit ses habits, comme tant d'autres font.
 Or, un vilain voleur, à les embler fut prompt ;
 Mais quand Guillot eût fait son tripotage
 Et décrassé son sale parchemin ;
 Il regagna l'infidèle rivage ;
 Bien rafraîchi, mais nud comme la main ;
 Lors de plus près, avisant son dommage,
 Il le supporte en Empereur Romain ,
 „ De souhaiter que le Diable t'emporte,
 „ Mandit larron de mon seul vêtement,
 „ Serait, dit-il, vengeance un peu trop forte
 „ Pour un tel cas ; je voudrais seulement,
 „ Pour te punir, du moins vaille que vaille,
 „ Que cet habit acquis furtivement,
 „ Pût te servir, & fût juste à ta taille.

COUPLET. Nom que l'on donne dans les vaudevilles, ou dans les chansons, à un certain nombre de vers, après lequel le sens est fini, & qui est suivi de plusieurs autres. Il est cependant quelquefois seul : en voici un exemple.

COUPLET à une Dame, qui prétendait que perdre la raison, & perdre la mémoire, étaient la même chose.

En dépit de votre argument,

Je prouve le contraire ,
 Daignez m'accorder seulement
 Un baiser pour salaire.
 Si j'obtenais un pareil don ,
 Pour prix de ma victoire ,
 Je pourrais perdre la raison ,
 Mais non pas la mémoire.

DEVISE. C'est un composé de figures & de paroles, lequel représente un objet, ou fait naître l'idée d'une autre, par quelque rapport. -- On appelle *corps*, les figures, & *ame* les paroles; ainsi dans des armoiries, qui représenteraient une ruche & un lion, avec l'inscription, *par la douceur & le courage*, les figures seraient appelées *corps*, & les paroles l'*ame*.

DIALOGUE. Entretien de deux ou trois personnes, soit de vive voix, ou par écrit. C'est la plus ancienne façon d'écrire. On peut observer en Littérature, deux principales espèces de dialogues. Le *dialogue épique ou dramatique*, qui a pour objet une action; le *dialogue philosophique*, dont l'objet est une vérité.

DIALOGUE, *Recité par deux enfans devant son Altesse Sérénissime Mademoiselle de B.*

M. I. R. T. L. A. M. I. R. T. L. A. M.

Vois-tu le beau jour qui s'apprête ?

E G L É.

Vois-tu le vif éclat des Cieux?
De Louise *fille des Dieux*,
N'est-ce pas aujourd'hui la fête?

M I R T I L.

Viens : pour elle cueillons ces fleurs,
Tribut de la naissante Aurore,
Qui les arrosa de ses pleurs.

E G L É.

Donne-t-on des bouquets à Flore?

M I R T I L.

Quels peuvent être nos présens,
A la plus belle des Déeses?
Que peuvent offrir des enfans,
Sinon des roses, des caresses?

E G L É.

Ajoute donc des sentimens.
Aujourd'hui j'ai lu dans la fable,
Que rien n'est si beau que l'Amour :
Mais la nymphe de ce séjour,
Est sûrement bien plus aimable ;
Son ame, son ame adorable,
Est sans malice, sans détour.
Cet Amour est un Dieu qui blesse,
Et qui, dit-on, lance des traits ;
Moi, j'aime bien mieux la Déesse,
Qui ne répand que des bienfaits.

M I R T I L.

Eh bien ! signalons notre hèle.
Tombons, ma sœur, à ses genoux ;

Laiſſons parler un cœur fidele.

Elle fait plaire mieux que nous ,

Mais , nous ſavons aimer comme elle.

DISTIQUE. Quoique ce mot ſoit demeuré affecté à la poéſie grecque & latine ; qu'il devrait être compoſé de deux vers , l'un hexametre , & l'autre pentametre ; il n'eſt pas moins employé quelquefois dans la poéſie françoiſe , pour exprimer deux vers rimant l'un avec l'autre , & dans leſquels le ſens eſt parfait.

Le choix dans l'amitié fait le bonheur ſuprême ;
Et chérir la vertu , c'eſt ſe chérir ſoi-même.

On voit cependant quelques Quatrains , qui conſervent le nom de Diſtique ; tels que la traduction ſuivante d'un Diſtique latin.

L'œil droit manque à Dorine , & le gauche à Cydnuſ ;
Tous deux ont en partage , une beauté céleſte :
A ta ſœur , bel enfant ! cède l'œil qui te reſte ,
Tu vas être l'Amour , elle ſera Vénus.

DITHYRAMBE. Sorte de poéſie , conſacrée chez les Grecs à *Bacchus* ; elle était née de la débauche & de la joie : en conſéquence , elle n'admettait d'autres regles que les ſaillies , ou pour mieux dire , les écarts d'une imagination échauffée par le vin.

Dans un pays où l'on rendait un culte sérieux au Dieu du vin, il était naturel de lui adresser des hymnes ; mais en France , lorsqu'on a voulu s'occuper à faire des Dithyrambes , pour ne pas prêter au ridicule , en s'adressant sans cesse à une Divinité fabuleuse , on a dû , s'écarter, ou du moins , on a été autorisé à s'écarter des usages reçus chez les Grecs. Le Dithyrambe suivant en est un exemple.

C'est Dorimene , elle gronde , frémit.
 Vois-tu ses pleurs ? l'homme de bien prospère ;
 L'entends-tu rire ? Ah ! l'innocent gémit !
 Fille du Styx , le Parjure est son père ;
 On l'arracha de l'autre d'Alecton ,
 Et de son lait , la Rage l'a nourrie :
 Mais , si la mort vient la rendre à Pluton ;
 Tremblez méchans ! vous l'aurez pour Furie.

ÉCHO. Sorte de poésie , dont la rime du dernier mot du vers , répétée , forme un sens , & répond à ce qui le précède. Nous sommes contraints d'en chercher un exemple dans un Auteur ancien , parce que depuis long-tems , on a abandonné ce genre pénible & ridicule.

Dis-moi , quelle est celle pour qui j'endure ? *dure.*
 Sent-elle bien la douleur qui me point ? *point.*

EGLOGUE, *Idylles*, *Poésie bucolique*, *Poésies pastorales*, *Bergeries*, sont des expressions qui signifient à peu-près la même chose; ou l'on y chante les mœurs champêtres, ou on les peint, ou on les imite.

Ce genre de poésie, dans lequel M. Gesner, de Zurich, a obtenu une célébrité si grande & si bien méritée, est plein de charmes; & plaît également au philosophe, au particulier honnête, dont les occupations ne lui ont pas permis de cultiver les Belles-Lettres, aux savans, aux jeunes gens, aux vieillards, aux Grands, &c. Il est recherché avec avidité, parce qu'en le lisant, nous nous croyons débarrassés du tumulte des villes, du souci des affaires, des fatigues de l'intrigue, de la honte de l'esclavage, de la servitude des égards: le parfum des fleurs frappe notre odorat; la variété de leurs couleurs frappe nos yeux; le murmure des ruisseaux, le son flutté des rossignols séduisent nos oreilles. Couchés sur un tendre gazon, rafraîchis par l'aile embaumée du zéphir, défendus des rayons du soleil, par le dais mollement agité d'une verdure mobile, nous éprouvons qu'un sang plus pur coule dans nos veines: & l'image d'un lieu où tout respire, la

gâité nous la communique. Cette illusion est peut-être plus agréable que la réalité ; comme l'imagination est plus près du cœur que les sens, nous sommes plus émus par la peinture que par la vue des objets champêtres". (Voyez la *Poétique élémentaire*.)

CORIDON ET MENALQUE,

Idylle de M. GESNER.

CORIDON. J'avais apporté mon offrande à l'Amour, dans le petit temple de marbre. J'avais suspendu, aux myrthes qui l'environnent, une petite corbeille d'ozier proprement entrelacé, des guirlandes de fleurs nouvelles, & ma meilleure flûte. J'invoquai l'Amour, & je lui dis : ô tendre Amour ! daigne sourire au vœu de mon cœur. — Eh bien, *Menalque* ! Passant hier devant le temple, je suis entré dans le bosquet de myrthes. J'ai voulu revoir ma petite corbeille, & voici ce que j'y ai vu. Un oiseau du plus joli plumage, était perché sur le bord du panier. Il y chantait ses amours ! Je m'en approchai, il s'envola. Je regardai dans ma corbeille, j'y vis un nid soigneusement arrangé, & de petits œufs qui venaient d'éclore. La mère, inquiète & tremblante, cherchait à les couvrir de ses ailes ; & me regardait, comme si elle eût voulu me dire, jeune berger, ne trouble point ce doux ménage. Je me retirai ; soudain, le mâle qui voltigeait autour de mon front & de mes cheveux, vint se reposer sur le bord de la corbeille ; & je

les entendis célébrer, par le plus doux gazouillement, leur joye & leur tendresse. Dis-moi maintenant, cher *Ménalque*, toi qui expliques tous les présages, dis, que m'annonce celui-ci ?

MÉNALQUE. Qu'unis au sein d'une félicité pure, ta bergere & toi, vous coulerez des jours paisibles ; & que Junon Lucine bénira vos amours.

CORYDON. J'en jure par les Dieux immortels, c'est aussi ce que je pensais. Mais, pour m'en assurer, j'ai voulu consulter ta sagesse. Prends ce chevreau blanc, & cette cruche pleine de miel ; il est doux, comme les lèvres de ma bergere ; & pur comme l'air des cieux. Je t'en fais don. Il dit : & s'en alla en sautant de joye, comme une jeune chèvre, qui bondit dans la rosée de Mai.

ÉLÉGIE. C'est un petit Poème qui, pour l'ordinaire, a le ton de la douleur & des plaintes ; mais qui, néanmoins ne s'y borne pas, car aussi, comme dit *Boileau*,

Elle peint des Amans, la joie & la tristesse,
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.

Ce genre de poésie semble négligé de notre tems, quoiqu'il soit susceptible d'une simplicité touchante & noble. Il se pourrait qu'on y eût attaché l'idée d'une tristesse fade, & que cette idée répugnât plus aujourd'hui que jamais, Qu'on se figure une personne triste &

réveuse, qui se promène dans une campagne, où tout ce qu'elle voit lui retrace l'objet qui l'occupe, sous mille faces nouvelles : telle est, dans l'Élégie tendre, la situation de l'ame à l'égard de l'imagination."

L'Élégie doit son origine, aux plaintes usitées de tout tems, dans les funérailles. C'est pourquoi, *Boileau* la définit ainsi :

La plaintive Élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.

Après avoir long-tems gémir sur les cercueils, elle pleure aussi les disgrâces de l'Amour.

É L É G I E.

Est-ce pour moi, que tu verses des larmes ?
Sensible Aurore ? Et vous, légers Zéphirs !
Quand Ménalie insulte à mes allarmes
Est-ce mon sort, qui cause vos soupirs ?

Quels sons plaintifs ! J'entens dans la campagne,
Gémir, au loin, le ramier amoureux,
Il a perdu sa fidèle compagne :
Tous les amans sont-ils donc malheureux ?

Sur mille objets ma tristesse est tracée ;
C'est son pinceau qui colore ces fleurs :
La violette, & la sombre pensée
Dans nos jardins, expriment mes douleurs.

Aimables fleurs ! si ma jeune maîtresse ,
 A son côté, vous plaçait quelque jour ,
 Dans vos couleurs peignez-lui ma tristesse ,
 Dans vos parfums exhalez mon amour.

EMBLÈME. Ce qui distingue l'emblème de la devise, c'est que les paroles de l'emblème ont toutes seules un sens plein & achevé, & même tout le sens & toute la signification qu'elles peuvent avoir avec la figure.

On ajoute encore cette différence, c'est que la devise est un symbole déterminé à une seule personne, ou qui exprime quelque chose, qui la concerne en particulier; au lieu que l'emblème est un symbole général.

L'image de *Scévola*, tenant sa main sur un foyer embrasé, avec ces mots au-dessous: *Il est d'un Romain, d'agir & de souffrir constamment*, est un emblème.

ÉNIGME. C'était jadis l'usage parmi les Rois d'Orient, pour éprouver leur sagacité, de se présenter, ou de s'envoyer les uns aux autres des énigmes, d'y attacher des peines & des récompenses: elles étaient chez eux une sentence mystérieuse, une proposition qu'on donnait à deviner; mais cachées sous des termes obscurs, & le plus souvent contradictoires en apparence. On connaît

celle que *Samson* proposa aux Philistins, sous la condition, que s'ils la devinaient au bout de sept jours, il leur donnerait trente chemises fines, & autant de robes, & que s'ils ne la devinaient pas, il la recevrait d'eux. La voici.

De celui qui dévorait, est procédée la viande, & la douceur est sortie de celui qui est fort.

Chez nous, l'Énigme est un petit ouvrage, ordinairement en vers; où, sans nommer une chose, on la décrit par ses causes, ses effets & ses propriétés; mais sous des termes & des équivoques, pour exciter l'esprit à la découvrir.

On fait pour m'éviter cent efforts superflus;
Qui m'a, se tourmente sans cesse;
Qui me perd, est dans la détresse;
Et qui me gagne, ne m'a plus.

(Le mot est, *un Procès.*)

ENVOI. Se dit de quelques vers, dont on fait suivre une pièce de poésie, lesquels quelquefois, s'adressent directement à la personne à qui l'on envoie la pièce de poésie.

L'Envoi doit conserver le même mètre, & les mêmes règles qui sont observées dans les vers qui le précèdent.

(Voyez à la fin de la *Ballade*, donnée pour exemple.)

ÉPIGRAMME. Sorte de poésie, ordinairement courte, & qui roule sur une pensée vive, un bon mot, ou une raillerie, & dont la force consiste, ou devrait consister dans le dernier vers.

„ Les Épigrammes, dans leur origine, étaient la même chose, que ce que nous appellons aujourd'hui *Inscription* : on les gravait sur les frontispices des temples, des arcs de triomphe, sur les piédestaux des statues, les tombeaux & autres monumens publics. Elles se réduisaient quelquefois au *Monogramme* : on leur donna peu-à-peu plus d'étendue, on les tourna en vers pour les rendre plus faciles à être retenues par mémoire.” *Hérodote*, & d'autres nous en ont conservé plusieurs.

L'Épigramme ne devrait contenir qu'autant de vers qu'il en faut, pour exprimer vivement la pensée, ou le bon mot qui en est l'ame.

ÉPIGRAMME adressée à M. DORAT,

Sur ses BAISERS, dont la première édition fut bien soignée, & ornée de beaucoup d'estampes.

En considérant ces estampes,

Ces vignettes & culs de lampes ;
 Je crois voir en toi , pauvre auteur !
 Pardonne à mon humeur trop franche ,
 Un malheureux navigateur ;
 Qui se sauve de planche en planche.

ÉPIGRAMME de J. B. ROUSSEAU.

Ce Monde-ci , n'est qu'une œuvre comique ,
 Où chacun fait ses rôles différens ;
 Là sur la scène , en habit dramatique ,
 Brillent prélats , ministres , conquérans.
 Pour nous , vil peuple , assis aux derniers rangs ,
 Troupe futile , & des Grands rebutée ,
 Par nous d'en-bas la piece est écoutée.
 Mais nous payons , utiles spectateurs ;
 Et quand la Farce est mal représentée ,
 Pour notre argent , nous fustions les Auteurs.

ÉPIGRAPHE. Inscription qu'on met sous les bâtimens , pour en indiquer l'usage , le tems où ils ont été construits , & le nom de ceux qui les ont fait élever ; mais cette expression est aujourd'hui plus généralement reçue , pour désigner toute inscription qu'on place au bas d'une estampe , dans le dessein d'en faire connaître le sujet , l'esprit & le caractère. Il est encore reçu d'appeller Épigraphe , quelque citation , quelque vers , quelques maximes , qu'on met à la suite du titre d'un livre , & qui doivent se rapporter au sujet qu'il traite.

QUE. Voyez *Epopée*.
TAPHE. Inscription gravée sur le tombeau de quelqu'un, ou supposée avoir l'être. --- On a un style particulier pour les *Épitaphes*, sur-tout pour les latines; on l'appelle *style Lapidaire*.
 L'*Épitaphe*, est ordinairement un trait de louange ou de morale, & devrait, à ce qu'il semble; toujours être employée à la gloire du mort. Cependant, elle enveloppe souvent l'*Épigramme*; le poison de la médisance, du ridicule: quelquefois elle a le caractère de la plaisanterie.

Épitaphe de MALHERBE.

Apollon de nos jours, *Malherbe* ici repose,
 a vécu long-temps sans beaucoup de support.
 Quel siècle? Passant, je n'en dis autre chose,
 est mort pauvre; & moi, je vis comme il est mort.

On veut que l'*Épitaphe* suivante
 soit une des meilleures qui aient paru.

Ci git ma femme; ah qu'elle est bien!

Pour son repos & pour le mien.

THALAME. Pièce de poésie où l'on célèbre le mariage de quelqu'un: chant de noces pour féliciter les époux. --- On chantait chez les Grecs, les *Épithalames* à la porte de l'appartement de l'épouse.

Monsieur ROCHON DE CHABANNES a
*l'Épithalame suivant, à l'occasion d'un
 mable femme, dont l'époux n'avait pu
 séduire étant fille.*

Sur les bords de la Seine, où ce fleuve surpris,
 Entre avec majesté dans les murs de Paris,
 L'Amour avec l'Hymen, un jour se rencontrer
 Et tous deux à l'envi se disputant le pas,
 Au logis de Rosette, ensemble ils pénétrèrent;
 „ Voici l'Amour & l'Hymen dans tes bras „,
 Lui dirent-ils. „ Choisis, Rosette. ”
 — Eh ! pourquoi donc choisir ? Demeurez tous les d
 — „ Non, non ; nous n'habitons jamais les m
 lieux . . .

— „ Eh bien ! mes beaux enfans, battez tous
 retraite ;
 „ Je ne suivrai jamais la méthode du jour :
 „ Point d'Amour sans Hymen, point d'Hymen
 Amour.
 „ C'est là mon dernier mot ; concluez, téméraire
 „ Fuyez ou réunissez-vous ” !

Un peu d'émotion succède à ce courroux ;
 Elle pousse un soupir, qu'entendent les deux freres
 Elle jette un coup-d'œil qui passe dans leurs cœurs
 Leur présente avec grâce une main séduisante,
 Leur demande le titre & d'épouse & d'amante.
 La crainte de la perdre, étouffe leurs fureurs ;
 Ils tombent à ses pieds ; Rosette les enchaîne,
 Et vers son digne époux les mène en Souverain.

ÉPÎTRE. Ce terme n'est presque
 d'usage que pour les Lettres écrites

vers, & les dédicaces de livres. Cependant, on s'en sert encore en parlant de Lettres écrites par les Anciens; ou dans une Langue ancienne.

É P I T R E *à mon habit.*

Ah ! mon habit, que je vous remercie !
 Que je vous value hier, grace à votre valeur !
 Je me connais, & plus je m'apprécie,
 Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
 Par une secresse magie,
 Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
 Capable de gagner & l'esprit & le cœur.
 Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
 Quels honneurs je reçus ! Quels égards ! Quel accueil !
 Après de la maîtresse, & dans un grand fauteuil,
 Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire,
 J'eus le droit d'y parler, & parler sans rien dire.

POÉE, (*ou poème épique*) C'est l'imitation en récit, d'une action intéressante & mémorable. Ainsi l'Épopée diffère de l'histoire, qui raconte sans imiter; du poème dramatique qui peint en action; du poème didactique, qui est un tissu de préceptes; des fables en vers; de l'Apologue; du poème pastoral; en un mot, de tout ce qui manque d'unité, d'intérêt, de noblesse.

ÉROTIQUES. (*Poésies, chansons,*) espece d'ode, dont l'amour & la galanterie sont le sujet. V. Odes Anacréontiques.

EXERGUE. C'est un mot, une inscription, une devise, une date qu'on trouve quelquefois dans les médailles, au-dessous des figures qui y sont représentées. Les lettres ou chiffres, qui se trouvent dans l'exergue des médailles, signifient, pour l'ordinaire, le nom de la ville dans laquelle elles ont été frappées, ou la valeur de la piece de monnaie.

FABLE (*mythologique*) est celle qui renferme l'Histoire, ou plutôt les fictions de la théologie payenne.

FABLE (*morale*) est, en Belles-Lettres, une fiction morale : dans les Poëmes épiques & dramatiques, l'action & le sujet sont pris communément pour la Fable.

FABLE (*Apologue*) Voyez ce mot --- Il existe cependant cette différence dans l'acception générale de ces deux mots ; c'est que la Fable admet, ordinairement, des animaux pour les personnages, & qu'elle exige plus de naïveté, plus de naturel que l'Apologue.

FABLE.

F A B L E.

Apologue, par l'Abbé d'Aubert.

Un chardonneret, jeune & beau,
 Leste, brillant, adrait, mais un peu trop volage,
 Fut esclave dès le berceau.
 Une belle, au printems de l'âge,
 Était folle de cet oiseau.
 Il n'en aimait pas plus la cage.
 Il demandait pour quel forfait
 On l'avait chargé d'une chaîne?
 Et pourquoi dans deux sceaux, qu'on suspendit exprès,
 Il fallait, achetant ses repas de sa peine,
 Que lui, chardonneret, puisât soir & matin;
 Tandis que l'oiseau du voisin,
 Un pinson, disait-il, qui ne le valait guère,
 Exempt de tout travail, libre de tout lien,
 Mangeait, sans le gagner, & se donnait carrière
 Dans un logis plus vaste que le sien;
 Il ne demandait pas liberté toute entière,
 Mais qu'on adoucît sa prison.
 On le fit, on brisa cette chaîne cruelle;
 En un brillant palais on échangea sa maison:
 De joie, il composa sur l'heure une chanson;
 On n'en fit jamais de plus belle!
 Le voilà comme le pinson,
 Allant, venant, sautant de bâton en bâton;
 Pour ses repas, n'ayant qu'à prendre:
 Il n'y fut pas deux jours, qu'il ne put se défendre
 De désirer d'être plus libre encor:
 Si je pouvais prendre l'essor!

*Tom. VII.**C*

Pourquoi n'a-t-on pas fait cette cage plus haute ?
Moineaux qui fendez l'air, que vous êtes heureux !

Je voudrais voyager comme eux ;
Content, à la maison je reviendrais sans faute.
Il perdit cette fois son temps.

Les vœux de cet oiseau sont ceux de bien des gens.

FABLIAUX. C'étaient d'anciens contes connus sous ce nom ; des poèmes qui, bien exécutés, renfermaient le récit élégant & naïf d'une action inventée. Ces fortes de poésies parurent aux douze & treizième siècles. Ils contenaient un ton de licence qui, comme l'observe M. de J. dans l'*Encyclopédie*, ne fait pas l'éloge de nos pères.

FARCE. Espèce de comique, absurde, & même très-souvent obscène, mis en action sur la scène, dans lequel, pour l'ordinaire, les règles & la bienséance ne sont pas observées ; c'est un spectacle fait pour le peuple, & qui cependant, par cette raison, devrait être épuré & tendre à l'amélioration des mœurs, au lieu qu'il ne peut que les corrompre.

FASTES. Calendrier des Romains, dans lequel étaient marqués, jour par jour, leurs fêtes, leurs jeux, leurs cérémonies ; & tout cela, sous la division générale de *Fastes* & *Nefastes*, permis &

défundus. Dans la suite des tems , ce nom ne fut pas donné à un simple Calendrier ; ce fut un journal immense de divers événemens que le hazard ou la cause ordinaire des choses produisaient ; enfin , ce mot reçut différentes acceptions.

FUGITIVES. [*Pieces*] On appelle *Pieces fugitives* tous ces petits ouvrages, sérieux ou légers, qui échappent de la plume ou du porte-feuille d'un Auteur, en différentes circonstances de sa vie ; dont le public jouit d'abord en manuscrit, qui se perdent quelquefois, ou sont recueillis tantôt par l'avarice, tantôt par le goût ; font ou l'honneur ou la honte de celui qui les a composés.

GÉORGIQUES. C'est une partie de la science économique de la campagne, traitée d'une manière agréable & ornée de toutes les beautés, de toutes les graces de la Poësie. Les *Géorgiques* de *Virgile* sont le Poëme le plus complet, le plus travaillé & le plus fini de tous ceux de l'Antiquité.

HÉROÏDE. Epître en vers, composée sous le nom d'un Héros ou d'un personnage fameux.

HIÉROGLYPHE. Caractères ou écriture en peinture ; c'est la première méthode

employée pour peindre les idées par des figures. --- Symbole qui, à l'aide des figures & sans le secours des paroles, marque le caractère d'une personne ou d'une action divine ou sacrée. --- On a donné ensuite plus d'extension à ce mot, & l'on a appelé Hiéroglyphes toutes figures qui avaient un rapport énigmatique avec quelque objet.

HYMNES. „L'homme, suivant l'expression de *Sophocle*, se fit des Dieux autant qu'il ressentit de besoins. Il pria ces Dieux d'écarter les maux qui le menaçaient, & de lui accorder les biens qu'il désirait. Il les remercia, lorsqu'il crut avoir éprouvé les effets de leur protection; & il s'efforça de les apaiser, lorsqu'il se persuada qu'ils étaient irrités contre lui. Telle est l'origine des Hymnes; & ces Hymnes furent plus ou moins parfaits dans leur genre, à mesure que les siècles qui les produisirent, furent plus ou moins éclairés.”

Dans notre usage moderne, nous entendons par Hymne une Ode, un petit poème consacré à la louange de Dieu.

En voici une de *M. L. Franc*, qui est une espèce d'Ode sur le Jugement dernier.

Terre, Cieux, rentrez dans la nuit,
 Les décrets divins s'accomplissent,
 Le Seigneur vient, le temps s'enfuit,
 L'éternité commence, & les siècles finissent.

L'austère vengeance de Dieu,
 Par les torrens du ciel, purifie le monde,
 Mais l'ouvrage imparfait de l'onde
 Doit être achevé par le feu.

De la Nature entière
 Les ressorts ne sont plus liés
 Par leur chaîne première;
 Les Anges effrayés
 Quittent le globe de lumière
 A leurs soins confiés.

Les monts se renversent
 Dans le sein des flots;
 Les vents se dispersent
 Sur les vastes eaux :
 Les ondes se percent
 Des chemins nouveaux.

Les tonnerres grôndent,
 Quels embrasemens !
 Les cieux dissous fondent;
 Leurs écoulemens
 Allument, confondent
 Tous les élémens.

Au monde entier Dieu fait la guerre;
 Sur la foudre & les vents, son char parcourt les airs.
 Après un d'uge, d'éclairs,
 Il ensevelit son tonnerre

Dans les débris de l'univers,
Et dans les cendres de la terre.

Quel silence ! Quelle terreur !
La Nature n'est plus qu'un spectacle d'horreur.

Mais déjà la trompette sonne,
La mort accourt au tribunal.
Tout tremble à cet affreux signal,
Et le juste même en frissonne.

Sortez des bras de la mort,
Ranimez-vous, cendres éteintes ;
Ce jour d'allégresse & de plaintes
Confirme enfin votre sort.

Quels soudains rayons de lumière !
Quels bruits ! Quels prodiges nouveaux !
Les morts dépouillent leurs lambeaux ;
Les ossements & la poussière
S'élèvent du sein des tombeaux.

Le Fils de l'Homme dans sa gloire
Brise les chaînes du trépas ;
Gage auguste de sa victoire,
La croix brille devant ses pas.

Tombez, grandeurs passagères,
Disparaissez, titres vains ;
Conquérans & souverains
Renoncez à vos chimères ;
Rentrez, tyrans de vos frères,
Dans la foule des humains.

Triste éternité de supplices,
Tu vas donc commencer ton cours !

Bonheur des Saints , pures délices !
Commencez , pour durer toujours.

Triomphez , puissance éternelle ,
Un monde plus parfait sort des mains du Seigneur ;
Un plus beau ciel éclaire une terre plus belle ;
Habitons à jamais la demeure nouvelle
De la justice & du bonheur.

IDYLLE. (*Voyez Églogue.*) L'Idylle a peut-être une acception un peu différente de celle de l'Églogue ; elle est plus variée dans ses sujets ; elle peut s'élever davantage dans son style. Il semble que l'usage veut dans l'Églogue , plus d'action , de dialogue , de mouvement ; & que dans l'Idylle , on se contente d'y trouver des images , des récits.

BOILEAU la définit ainsi :

Telle qu'une Bergere , au plus beau jour de fête ,
De superbes rubis ne chargé point sa tête ;
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans ,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens.
Telle , aimable en son air , mais humble en son style ,
Doit éclater , sans pompe , une élégante Idylle.

Peut-être on ne trouvera pas trop long l'exemple suivant.

IDYLLE de M. BERQUIN.

LES PETITS ENFANS.

MIRTEL ET CHLOÉ.

Le jeune enfant Mirtil , un jour dans la prairie ,

Trouve sa jeune sœur. La jonquille & le thim
 Se mêlaient, sous ses doigts, à l'épine fleurie,
 Et des pleurs cependant, échappaient sur son sein.

Ab! te voilà, Chloé, lui dit son frere !

Pour qui viens-tu former ces guirlandes de fleurs ?...

Mais, qu'as-tu donc ? qui fait couler tes pleurs ?

Tu penses, je le vois, à notre pauvre pere.

C H L O É.

Hélas ! Mirtil, son mal le tourmente si fort !

Il s'agite, il se frappe.

M I R T I L.

Il appelle la mort.

Moi qu'il ne vit jamais, sans me sourire,

J'ai voulu l'embrasser ; ma sœur ! dans son délire ,

Il m'a rejeté de ses bras !

Il ne me connaît plus : & sans ma mere, hélas !

Je crois qu'il allait me maudire.

C H L O É.

O ciel ! un si bon pere ! Il jouait avec moi,

Lorsque ce mal cruel vint attaquer sa vie.

J'étais sur ses genoux. D'une voix affaiblie,

Ma fille, me dit-il, ma fille, lève-toi :

Je me sens mal ! très-mal. Une sueur soudaine

Couvrit son visage, il pâlit ;

Il me remit à terre : & faible, sans haleine,

Malgré tous mes secours, il eut bien de la peine ,

A trainer ses pas vers son lit.

M I R T I L.

Mon pere, hélas ! du mal qui te dévore ,

Te verrons-nous long-tems souffrir ?

A peine ai-je sept ans ; je suis bien jeune encore ,

Mais si tu meurs, je vais aussi mourir.

C H L O É.

Non, il ne mourra point, mon frère, je t'assure.
Nos parens, mille fois, nous ont dit, que les Dieux
Aimaient les vœux d'une âme pure.

A Pan, Dieu des Bergers, je veux porter mes vœux,
Je lui porte ces fleurs. Oui, d'un regard propice;
Il verra son autel embellir par ma main;

Eh ! vois-tu là mon cher petit ferin ?

Je veux encore au Dieu l'offrir en sacrifice.

M I R T I L.

Attends-moi donc, ma sœur, je reviens à l'instant,
Je vais des plus beaux fruits remplir ma pannetiere;
Et le petit lapin, que m'a donné ma mere,

Je veux aussi l'immoler au Dieu Pan.

Il court, & bientôt il revint auprès d'elle.

Tous deux alors, en se donnant la main,

Tourment leurs pas vers le côteau prochain.

Ils y trouvent le Dieu sous la voûte éternelle

D'un vaste & ténébreux sapin :

Là s'étant prosternés aux pieds de la statue,

Ils adressent au Dieu leur prière ingénue.

C H L O É.

O Pan ! nous t'implorons, daigne nous secourir !

Toi, qui fais tout, tu fais que notre pere

Est, depuis bien des jours, en danger de mourir.

Je n'ai pas, Dieu puissant, de grands dons à te faire ;

Ces fleurs, sont tout mon bien, je viens te les offrir.

Vois, à tes pieds, je pose ma guirlande.

J'aurais voulu, si j'eusse été plus grande,

En couronner ton front, en orner tes cheveux.

C. 5

Mais je n'y puis atteindre. Accepte cette offrande ,
Et rends , Dieu des Bergers ! rends un pere à nos vœux.

M I R T I L.

Qu'avons-nous fait , hélas ! pour te déplaire !]
Car en frappant notre malheureux pere ,
Je le vois bien , c'est nous que tu punis.
Pour t'appaiser , ô Pan ! je t'apporte ces fruits ;
Laisse à nos vœux désarmer ta colere.
Tout ce que nous avons , nous le tenons de toi .
Je t'aurais immolé ma chevre la plus belle :
Mais elle est plus forte que moi .
Quand je serai plus grand , je t'en donne ma foi ,
Je t'en offrirai deux à la saison nouvelle.

C H L O È.

Tiens , voici mon oiseau. Vois , pour me consoler ,
Les tendres amitiés qu'il s'empresse à me faire.
Sur mon cou , sur mon sein , regarde-le voler .
Eh bien ! je vais.... je vais te l'immoler ,
Pour que tu sauves notre pere.

M I R T I L.

Tourne aussi tes regards sur mon petit lapin ;
Vois , je l'appelle , il vient. Il croit qu'à l'ordinaire ,
Je voudrais lui donner à manger dans ma main :
Mais non , je vais te l'immoler soudain ,
Pour que tu sauves notre pere.
Ses petits bras tremblans l'allaient déjà saisir ,
Sa sœur l'imitait en silence ,
Lorsqu'une voix.... " Aux vœux de l'innocence ,
Les Dieux se laissent attendrir .
Non , ils n'exigent point ces cruels sacrifices ;

Gardez, mes chers amis, ce qui fait vos délices ;
Votre pere n'est plus en danger de mourir".

La santé, dès ce jour, fut rendue à Pélage.
Sauvé par ses enfans, ce jour même, avec eux,
Au Dieu conservateur il courut rendre hommage.
Il vit ses petits-fils peupler son héritage,
Et de ses petits-fils vit encor les neveux.

IMITATION. C'est une pièce de poésie dont l'on emprunte les images, les pensées, les sentimens, dans les écrits de quelque Auteur, & desquels on fait un usage, soit différent, soit approchant, soit en enchérissant sur l'original.

On appelle encore *Imitation*, lorsqu'on donne à quelqu'ouvrage, quelque Roman, &c. l'apparence d'avoir été traduit d'une langue étrangère.

La *Ballade* suivante est une Imitation de celle de *Clément Marot*, donnée pour exemple, à la suite de l'article qui traite de ce mot. (*V. Ballade.*)

Pour chanter une chansonnette,
Et voltiger légèrement,
Auprès d'une gentille fillette
Le cher Cousin est excellent.
Mais, pour raisonner sensément,
Sur quelque intéressante affaire,
Faut pour cela du jugement,
Le cher Cousin ne le peut faire.

Pour conter une historiette

C'est l'homme le plus éloquent,
 Aussi, pour orner une fête
 Le cher Cousin est excellent.
 Mais pour distinguer sagement,
 L'homme franc d'avec le faussaire,
 Faut pour cela du sentiment,
 Le cher Cousin ne le peut faire.

Pour faire double pirouette,
 Vous la fera subitement,
 Point ne cherchez marionnette,
 Le Cousin est excellent.
 Mais, pour soutenir chaudement
 Son ami, dans un tems contraire,
 A moins qu'il ne soit ignorant
 Le cher Cousin ne le peut faire.

E N V O I.

Pour vous parler d'une jument,
 Le cher Cousin est excellent;
 Mais, si c'est difficile affaire,
 Le cher Cousin ne le peut faire.

IMPROMPTU. Terme latin qui a passé dans notre Langue. Chacun sait qu'il est une espèce de petite Poésie ordinairement courte, qui doit avoir le mérite d'être faite sans préparation --- Chez les Romains, une Loi défendait qu'on blessât la réputation de qui que ce soit, dans les vers dits *Impromptu*; chez nous, on s'est contenté de leur donner des Loix.
 La Reine de France ayant apperçu

une Dame qui écrivait au Président *Hénaut*, daigna ajouter à la Lettre quelques lignes, au bas desquelles elle mit ce mot, *dévinex*. --- Le Président y répondit par cet *Impromptu*, qui a toute la douceur, toute la délicatesse du Madrigal.

Ce mot, tracé par une main divine,
 Me cause bien de l'embarras ;
 C'est oser trop, si je devine ;
 C'est être ingrat que ne deviner pas.

IMPROVISATEUR, [ou *Improvisateur*.]

On appelle ainsi ceux qui possèdent le talent de parler, de répondre, de disputer, en vers, sur le champ, & sur un sujet donné. Les Italiens se distinguent dans ce genre d'escrime. Il en est même qui en font profession & exercent cet état sur des tréteaux, dans les foires, dans les lieux publics.

JOURNAL. Ouvrage périodique, qui contient les extraits des ouvrages nouvellement imprimés, avec un détail des découvertes que l'on fait tous les jours dans les arts & les sciences. --- A Quoi que la *Bibliothèque de Photius* ne soit pas précisément ce que sont nos journaux, cependant on lui laisse l'honneur de les avoir inventés. Le *Journal des*

Savans est le premier qui ait paru en France ; il fut commencé à Paris en 1665.

LAY. » C'est un poëme composé de couplets, dont le nombre n'est pas fixe, non plus que celui des vers qu'il renferme, qui ne sont pas grands, mais parmi lesquels il y en a quelques-uns plus petits que les autres : ceux-ci finissant le couplet, & laissant un espace vide, parce qu'ils n'en peuvent pas remplir autant que les plus longs, ont attiré au Lay le nom d'arbre fourchu : il n'y entrait que deux rimes différentes."

La grandeur humaine ,

Est une ombre vaine ,

Qui fuit :

Une ame mondaine ;

A perte d'haleine ,

La fuit :

Et pour cette Reine ,

Trop souvent se gêne ,

Sans fruit.

LÉGENDE. Ce mot a deux acceptions différentes ; dans l'une, il signifie le livre qui contient la vie des Saints ; dans l'autre, ce sont les paroles qui sont autour, ou dans le milieu d'une médaille, & qui servent à expliquer les figures qui y sont gravées.

LETTRES. Cette expression désigne , en général , les lumières que procure l'étude , & , en particulier, les Belles-Lettres, qui, comme on le fait, font la connaissance des *Poètes, des Orateurs, des Historiens, &c.*

LEXIQUE. C'est un Dictionnaire ; mais il se dit sur-tout des Dictionnaires Grecs.

LIPOGRAMMATIQUE. On appelait ainsi les ouvrages, où l'on affectait de ne pas faire entrer quelque lettre de l'alphabet.

LIBELLE. Écrit satyrique, injurieux, contre la probité, l'honneur & la réputation de quelqu'un. On appelle sur-tout de ce nom, ces productions qu'on répand dans la Société, qui contiennent des personnalités, & circulent sans nom d'auteur.

Les Libelles ne sont ordinairement, que des brochures, ou *Pamphlet*, mot anglais, reçu parmi nous, pour exprimer, ainsi que celui de brochure, un petit ouvrage de peu de feuilles, qui n'est que broché,

LITTÉRATURE. *Sciences, Belles-Lettres*, terme général, qui désigne le champ de l'érudition, la connaissance des *Belles-Lettres*, & des matières qui y ont rapport.

LIVRE. Chacun fait qu'on entend par ce mot, un écrit composé pour l'instruction, ou l'amusement du lecteur.

Un livre *in-folio*, est celui dont le relieur ne plie les feuilles qu'en deux. Un livre *in-4°*. est celui dont les feuilles se plient en quatre. Un *in-8°*. en huit, un *in-12* en douze, & ainsi à proportion jusqu'aux plus petits formats, qui, par curiosité, plutôt que par utilité, peuvent aller jusqu'à *l'in-six-vingt*.

LOGOGRIPHE. C'est une espèce d'énigme, dont avec les lettres du mot, on peut faire plusieurs autres, qui ont un sens qu'on indique énigmatiquement; ainsi dans le mot *Cor*, on trouve *or*, *roc*.

Il est assez généralement reçu d'en appeller la première lettre *tête ou chef*, celle qui est au milieu *cœur*, & la dernière *queue*.

Ce genre d'énigme est très-connu des Arabes, parmi lesquels il est des auteurs qui en ont écrit expressément.

LOGOGRIPHE, dont le mot est Sœur.
 Nous sommes quatre enfans d'une même famille,
 Et nous nous passons de nos sœurs;
 À notre tête est la troisième fille,
 Et notre aînée a les seconds honneurs;
 Celle qui, de nous tous, a la taille plus grande,

A la troisième place a soumis sa fierté :
 Et par distinction, la dernière demande ,
 Un petit ornement sur son chef ajouté .
 Nous composons un tout ; mettez-vous à sa quête
 Si vous le trouvez bon , demandez-le d'abord ,
 Pour vous guérir du mal de tête ,
 Que vous aura causé peut-être cet effort .

MACARONÉE. *Macaronique* , *Macaronisme* , sont des expressions par lesquelles on entend une espèce de poésie burlesque , qui consiste dans un mélange de différentes Langues , avec des mots du langage vulgaire latinisés , & travestis en burlesque. Ce genre de style est très-connu des Italiens , chez lesquels il prit naissance. — On prétend que *Rabelais* a voulu imiter dans la prose française le style macaronique de la poésie Italienne , & que c'est sur ce modèle qu'il a écrit quelques-uns des meilleurs endroits de son *Pentagruel*.

MADRIGAL. Le *Madrigal* , dans la poésie moderne , italienne , espagnole , française , signifie une petite pièce , ingénieuse & galante , qui contient quelque pensée tendre , délicate. — On le regarde comme le plus court de tous les petits poèmes. *Boileau* le définit ainsi.

Le Madrigal plus simple , & plus noble en son tour ,
 Respire la douceur , la tendresse , l'amour.

Il semble qu'on se plaît à citer, pour exemple, celui-ci de *Pradon*.

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement :
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

MANUEL. Titre d'un livre, ou d'un abrégé qu'on peut porter facilement à la main.

MAROTIQUE. [*style.*] C'est un style simple, naïf, naturel, qui paraît agréablement négligé. Il a pris ce nom de *Clément Marot*, valet-de-chambre de François I, qui s'en est servi avec le plus grand succès. --- On a voulu souvent l'imiter, & il est rare qu'on ait réussi. --- La *Fontaine*, *J. B. Rousseau*, s'y sont cependant distingués. --- Voyez la *Ballade* donnée pour exemple, à l'article qui traite de ce mot; elle est dans le style que nous appelons *Marotique*.

MONOGRAMME. Caractère composé d'un chiffre, formé de plusieurs lettres entrelacées. Ce caractère ou chiffre était autrefois une abréviation de nom, & servait de signe, de sceau ou d'armoiries. --- La signature avec des *Mono grammes*, était fort en usage aux septième & huitième siècles.

MORALITÉ. Dans la Fable ou l'Apo-

logue, on appelle de ce nom la vérité qui en résulte; on la place tantôt avant, tantôt après le récit. — On appelait *Moralités*, les premières comédies saintes qui furent jouées en France, dans les quinzième & seizième siècles. — Aujourd'hui, on appelle quelquefois de ce nom, des petites pièces de poésie qui renferment un sens moral; tel est le morceau suivant.

Notre cœur est un gouffre immense :
 Le rang, les honneurs, les plaisirs,
 Et le crédit, & l'opulence,
 Sont dévorés par les desirs.
 Bientôt les vœux les plus rapides,
 Ont remplacés le vœu qu'il a vu s'accomplir :
 C'est le tonneau des Danaïdes,
 Qu'on ne saurait jamais remplir.

MUSES. Ce sont des Déeses si célèbres dont il est si souvent question en Belles-Lettres, qu'on ne pourrait, sans avoir à en rougir, ignorer leurs noms, leur nombre, & ne pas savoir à quel art chacune d'elles, en particulier, préside.

Calliope préside à l'Eloquence & à la Poésie héroïque, *Clio* à l'Histoire, *Erato* aux Poésies amoureuses, *Thalie* à la Comédie, *Melpomene* à la Tragédie, *Terpsicore* à la Danse, *Euterpe* à la Musi-

que, *Polymnie* à la Mémoire, &c. *Uranie* à l'Astronomie.

NOEL. Chanson spirituelle, faite en l'honneur de la naissance de notre Seigneur.

Les honnêtes gens voyent toujours avec indignation employer ce cadre, ainsi qu'on l'a fait souvent à Paris & ailleurs, pour répandre le poison de la calomnie, & les injures les plus grossières contre diverses personnes souvent respectables par leurs mœurs & leur rang.

ODE. Le mot *Ode* signifie chant, chanson, hymne, cantique. — Ce qui distingue l'Ode de tous les autres poèmes, c'est qu'elle demande, pour parvenir à son haut point de perfection, le plus haut degré de pensée & de sentiment, dont l'esprit & le cœur de l'homme soient capables. L'Ode choisit ce qu'il y a de plus grand dans la religion, de plus surprenant dans les merveilles de la nature, de plus admirable dans les belles actions des Héros, de plus aimable dans les vertus, de plus condamnable dans les vices, de plus vif dans les plaisirs de *Bacchus*, &c.

L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
Élevant jusqu'au Ciel, son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.

(BOILEAU.)

Il est un autre genre d'Ode moins superbe, moins éclatant ; mais non moins agréable, c'est l'Ode *Anacréontique*. Elle chante les jeux, les ris folâtres, les plaisirs & les agrémens de la vie champêtre.

Pindare, *Anacréon*, chez les Grecs, *Horace* chez les Latins : *J. B. Rousseau*, *La Motte* chez les Français : *Klopstock* chez les Allemands, ont de grands droits à être distingués parmi ceux qui se sont occupés de l'un ou de l'autre genre des Odes.

Nous ne citerons pour exemple, que deux strophes d'une Ode de *Sabatier*, sur l'*Enthousiasme*, trop longue pour trouver place ici en entier.

Animé d'une noble audace ;

Je cède à mes transports brûlans :

La route que la raison trace,

Fut toujours l'écueil des talens.

Souveraine de l'harmonie,

Ivresse mère du génie,

Épuise sur moi ta fureur.

Quel accès violent m'agite ?

Il m'embrase un démon l'excite,

Tous mes sens frémissent d'horreur.

Ainsi s'élançe la Bacchante ;

La thyrsé en main ; les yeux troubles :

Le Cythéron qu'elle épousante,

S'ébranle à ses cris redoublés :

Ainsi dans ces fêtes effrénées,

2004 2004

Où, sous le voile des ténèbres,
 Célé inspirait les Mortels,
 Effrayés du bruit du tonnerre,
 Et des tremblemens de la terre,
 Ils tombaient aux pieds des autels.

OPUSCULE. On appelle de ce nom un petit ouvrage, un petit traité, sur quelle matière que ce soit.

PALINODIE. Discours dans lequel on retracte ce qu'on avait avancé dans un discours précédent ; de là vient cette phrase, *Chanter la palinodie*, c'est-à-dire, se retracter.

PARABOLE. C'est une sorte de comparaison, d'allégorie, de similitude, c'est un discours qui présente un sens, & en a un autre. On en voit souvent dans l'Écriture Sainte, où elles sont des instructions détournées, des sentences où il entre des comparaisons, des emblèmes, &c. Ainsi que les *Enigmes*, elles étaient souvent employées par les Orientaux.

PARODIE. Sorte de poème, où l'on tourne en ridicule un ouvrage sérieux ; ou bien, un écrit quelconque, où l'on détourne le vrai sens d'un autre écrit, en observant de conserver, autant qu'il est possible, les mêmes rimes, les mêmes mots.

Voilà le sens sous lequel le mot de *Parodie*, est le plus souvent employé.— On y donne néanmoins quelquefois plus d'expansion.

Corneille fait dire dans le *Cid*, à un de ses personnages.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes.

On a parodié ces deux vers, comme il suit.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Et se trompent en vers, comme les autres hommes.

ASQUINADE. C'est ainsi que l'on nomme à Rome, les *Épigrammes*, les *bons mots*, les *Satyres* que l'on fait contre quelques personnes en place, ou contre d'autres qui y donnent prise.— On les appelle de ce nom, parce que souvent on les placarde sur une statue brisée, que les Romains nomment *Pasquin*, & qu'on la fait parler. Quelquefois on lui donne un interlocuteur, qui est une autre statue nommée *Marforio*, placée vis-à-vis de l'autre.

ASTORALES. Voyez *Églogue*.

LECE. L'acception de ce mot est au-

jourd'hui très-étendue ; on l'emploie pour désigner une comédie, une tragédie, un ouvrage de poésie, qui n'est pas bien long. On l'emploie encore pour des sermons.

PIÈCES *à tiroir*. Ce sont des Pièces de théâtre, dont les scènes sont détachées, & n'ont aucune relation entr'elles.

POÈME. C'est un ouvrage en vers, d'une certaine étendue ; c'est un discours rempli de sentiment, ou du moins d'une verve animée, & excitée par l'objet dont le Poète s'occupe. Mais, on doit observer que ce mot a aujourd'hui une très-grande étendue dans son acception ; que l'on dit le Poème d'une pièce de théâtre, comme de l'*Odyssee* ; le Poème d'un tableau, comme d'une pièce de vers assez courte.

On appelle aussi, *Poème en prose*, un ouvrage où l'on retrouve la fiction & le style de la Poésie, & qui par-là est un vrai Poème, à la mesure & à la rime près ; tel est *Télémaque*.

POÉSIE. On entend par ce mot l'imitation de la belle Nature, l'exprimée par le discours mesuré.

On peut observer cinq sortes générales de Poésie. *L'Apologue, la Poésie dramatique, épique, didactique & Lyrique.*

Nous

La poésie lyrique est celle qui, en général, est destinée à être mise en chant ; c'est pour cela qu'on l'appelle *Lyrique*, parce qu'autrefois on la chantait, & que la lyre accompagnait la voix.

POESIE burlesque. (*Travesti.*) Sorte de poésie triviale, où l'on va chercher dans le langage du bas peuple des expressions prosrites par le bon goût & la décence, pour jetter du ridicule sur les choses & les personnes qui en sont l'objet ; pour présenter, d'une manière risible, ce qui en paraît le moins susceptible ; pour défigurer un auteur, en le traduisant d'une manière burlesque.

Il y a un peu plus d'un siècle que ce genre de poésie était très-goûté en France ; aujourd'hui on ne l'estime plus ; les Anglomans remarquent avec satisfaction qu'il n'a pu prendre en Angleterre.

Je chante ce fier compagnon

Petit de taille & grand de nom, &c.

(*Henriade travestie.*)

POESIE poissarde, est celle dans laquelle on imite les mœurs & les expressions du bas peuple.

Guillaume Vadé s'y est distingué ; le morceau suivant est de lui.

Voir Paris, sans voir la Courtille,

Où le peuple joyeux fourmille ;

Tome VII.

D

Sans fréquenter les Porcherons ,
 Le rendez-vous des bons lurons ;
 C'est voir Rome sans voir le Pape ;
 Aussi ceux à qui rien n'échappe
 Quittent souvent le Luxembourg ,
 Pour jouir, dans quelque faubourg ,
 Du spectacle de la guingette.

Courtille , Porcherons , Villette ,
 C'est chez vous , que, puisant ces vers ,
 Je trouve des tableaux divers :
 Tableaux vivans où la Nature ,
 Peint le grossier en miniature.
 C'est-là que plus d'un Apollon ,
 Martirifant le violon ,
 Jure tout haut sur une corde ,
 Et d'accord avec la discorde ,
 Seconde les rauques gosiers
 Des fareaux de tous les quartiers.

C'est aussi là qu'un beau Dimanche ,
 La Tulipe en chemise blanche ,
 Jean Louis en chapeau bordé ,
 Et Jerome en toupet cardé ,
 Chacun d'eux suivi de sa femme ,
 A l'image de Notre-Dame ,
 Firent un ample gueuleton.

.

POLÉMIQUE. Nom que l'on donne aux
 écrits de controverse , principalement
 en matière de théologie.

On donne aussi ce nom , en Litté-
 rature , à tout écrit où l'on entreprend la

défense ou la censure de quelque opinion.

PORTRAIT. Pris au figuré, en prose & en vers, on entend, par ce mot, la peinture des qualités particulières de l'esprit & du cœur d'une personne; ce genre supporte difficilement la médiocrité.

PORTRAIT de la Duchesse de la Valliere, par M. de VOLTAIRE.

Etre femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie,
Bien juger sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir.
N'être hante ni familière,
N'avoir point d'inégalité;
C'est le portrait de la Vallière,
Il n'est ni fini, ni flatté.

POT POURRI. Ouvrage d'esprit, composé de plusieurs choses assemblées, sans ordre & sans choix.--- C'est aussi un Poëme lyrique, une chanson composée de plusieurs strophes, dont quelques-unes différent de mètre, & sont sur des airs différens.

Pour l'ordinaire, le ton de ces airs offre un contraste singulier à l'oreille, contraste qui ne laisse pas d'avoir ses partisans.

D 2

**TREMBLEMENT de terre de Messina en
POT POURRI, ou mort de la Marquise
de Spandara.**

A I R, du Menuet d'Exaudet.

A l'instant,
On entend
Les montagnes
Se heurtant, s'entrechoquant,
Et puis se détachant,
Rouler dans les campagnes.

Des côteaux,
Des hameaux,
Tout s'exile :
Le pasteur, pour se sauver,
Ne peut même trouver
D'azile.

Que de cris, vers les nuages,
Partent du sein des bocages ?

Cris perdus !
Superflus !
La mort vole,
Et sans attendre ni voir,
Elle rend tout espoir
Frivole.

O malheur !
O douleur !
Sans seconde !
Pour perdre les Messinois,
S'unissent à la fois,
Les feux, les vents & l'onde.

(77)

Qui pourrait,
Qui croirait,
S'en défendre ?
Ah ! par ce triple fléau,
Messine est un monceau
De cendres.

AIR : *Un soldat par un coup funeste , &c.*

Malgré cet horrible ravage ,
Une épouse & son tendre époux ,
De la mer gagnent le rivage :
Pour fuir le céleste courroux.
L'épouse infortunée ,
Dont rien ne calme les esprits ,
S'écrie , alors de ses larmes baignée ,
Hélas ! je ne vois point mon fils.

AIR : *O ma tendre Musette , &c.*

Justement alarmée
D'un péril trop certain ,
Dans la ville enflammée
Elle rentra soudain.
Providence éternelle , &c.

.
.

PROGRAMME. Annonce , affiche qui publie quelque chose. On appelle *Programme* le sujet du prix que quelque Société savante propose.

PROLOGUE. Dans la Poésie dramatique , c'est un discours qui précède la pièce , & où l'on introduit tantôt un

D 3

seul Acteur, & tantôt plusieurs interlocuteurs.

Les Français ont presque entièrement banni le Prologue de leurs pièces de théâtre, à l'exception des Opéras.

PROSE. On fait qu'on entend, par ce mot, le langage ordinaire des hommes, qui n'est point gêné par les mesures & les rimes que demande la Poésie.

St. Evremond compare les Écrivains en prose aux gens de pied, qui marchent plus tranquillement & avec moins de bruit.

PROSPECTUS. Mot latin introduit dans le commerce de la Librairie, principalement dans celui des livres qui s'impriment par souscription. C'est un Programme qui se publie avant que l'ouvrage paraisse, dans lequel on en donne une idée, & où l'on en annonce le format, le caractère, le nombre des volumes, &c.

PROVERBE. Voyez *Adage*.

QUATRAIN. Stance ou strophe, composée de quatre vers, qui doivent avoir un sens complet, de manière que le premier & le dernier vers riment ensemble, ou le second avec le quatrième.

On connaît le Quatrain suivant.

QUATRAIN *sur DIEU, par M. DE CROUSAZ.*

Loin de rien décider sur cet Être Suprême,
 Gardons, en l'adorant, un silence profond.
 Le sujet est immense & l'esprit s'y confond,
 Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même.

RAPSODIE. On appelle aujourd'hui de ce nom un ouvrage, soit en vers, soit en prose, qui n'est qu'un mauvais ramas, une collection sans ordre, sans exactitude, sans fidélité, des pensées & des passages de divers Auteurs.

On appelait jadis Rapsodie les ouvrages chantés par les Rapsodes; nom que donnaient les Anciens à ceux dont l'occupation ordinaire était de chanter en public des morceaux des poèmes d'*Horace*, ou simplement de les reciter.

REBUS. Jeu d'esprit, assez insipide, qui consiste à employer, pour exprimer des mots, des images des choses, ou même des syllabes détachées, ou, enfin, des portions de mots.

On accorde l'honneur de cette invention aux Picards; c'est pourquoi on dit *Rebus de Picardie*. On en voit un recueil dans l'ouvrage singulier, intitulé : *les Bigarrures du Seigneur des Accords*.

Il n'y a pas long-tems, ces Rebus avaient obtenu une certaine faveur. Par exemple, l'on peignait un soleil, ayant une orange au milieu, & l'on trouvait que cela voulait dire : *Orange dans le plus grand désastre.*

RÉCITATIF. Du côté du Musicien, le Récitatif est l'espece de chant qui approche le plus de l'accent naturel de la parole; & du côté du Poëte, c'est la partie de la scene destinée à cette espece de chant.

RECUEIL. Extrait, choix, ramas de différentes pieces, assemblage de diverses choses. On dit, ainsi qu'on le fait, Recueil de Comédies, de Poësies, &c.

RIME. Il serait inutile de dire qu'on entend par ce mot la consonnance des finales des mots; personne, peut-être, ne l'ignore.

Les anciens Poëtes avaient la manie de s'imposer des difficultés ridicules & des vers bisarres dans leurs rimés. — Quelquefois les rimes devaient être le commencement du vers suivant, & ils l'appelaient alors *rime annexée, enchaînée* ou *fraternisée*. Quelquefois les repos devaient rimer entr'eux, & les séparant du reste des vers, en faire d'au-

tres qui avaient un sens; ils l'appelaient *rime brisée*.

RIME COURONNÉE. (Voyez STANCE.

RIME EMPÉRIERE était le nom de celle qui, au bout du vers, frappait l'oreille jusqu'à trois fois.

Très-bénins Lecteurs, très-diligens gens, gens,

Prenez en gré mes impâtfaits faits, faits.

RIME ÉQUIVOQUE, c'était celle dont la dernière syllabe du vers était répétée à la fin du suivant, en offrant une autre signification.

Bref, c'est pitié entre nous rimailleurs;

Car vous trouvez assez de rime ailleurs.

RIME KIRIELLE, consiste à terminer chaque couplet d'un petit poëme par un même vers.

RIME RÉTROGRADE, celle dont les vers lus à rebours offrent la même mesure & le même sens.

Triomphamment cherchez honneurs & prix.

Prix & honneurs cherchez triomphamment.

RIME SENÉE. On nommait ainsi les vers où tous les mots commençaient par la même lettre.

Ardent Amour ! Adorable Angélique !

RIME FÉMININE & MASCULINE. On fait que la première a le son de l'e muet, & la seconde un son plein.

Il était d'usage jadis d'employer diverses autres rimes, différentes autres méthodes dans les vers, qu'il serait trop long de citer ici.

ROMANCE. En Littérature, c'est une vieille histoire écrite en vers simples & naturels.

En Musique, *Romance* est un air sur lequel on chante un petit poème du même nom, divisé par couplets, duquel le sujet est pour l'ordinaire quelque histoire amoureuse & souvent tragique.

Elle doit être écrite d'un style simple, touchant, & d'un goût un peu antique; l'air doit être analogue au caractère des paroles, sa mélodie naturelle, champêtre & mélancolique. Une *Romance* bien faite & chantée par une voix juste, nette, qui prononce bien & chante simplement, fera plus d'impression, sans être accompagnée de quelque instrument : „ Celui qui, assis sur „ un vieux tronc d'arbre, devant la „ porte d'un chalet, tient un *Gesner* à „ la main, & sourit à deux enfans qui „ jouent sur le gazon, s'il n'a pas l'esprit de la *Romance*, en a certaine-

„ ment le cœur.” (*Mélanges Helvétiques.*)

ROMANCE ANCIENNE [1].

BLANCHE & BERNARD, ou la pierre du Sauvage.

Point ne passez vers cette roche noire,
Sans lamenter *Bernard* & ses malheurs,
Et, par pitié de sa tant triste histoire,
Versez des pleurs.

C'était jadis dans ces vertes vallées
Un chevalier courtois & vaillant,
Faisant captifs en sanglantes mêlées,
Puis fait, enfin, captif par deux beaux yeux.
Mais, las ! sa *Blanche* était tant inhumaine,
Que son amour n'en eut que durs affronts,
Si que s'en va *Bernard* portant sa peine
Par vaux & monts.

Tout désireux de finir ses misères,
Contre brigands & Chevaliers jaloux,
Bernard se bat, & dans d'autres affaires
Cherche la mort, sans trouver que des coups.
De tant aimer celle qui point ne l'aime,
Herbe & tems ne peuvent le guérir,
Et de son cœur la devise est l'emblème,
Blanche ou mourir.

Blanche ni mort n'ont écouté sa plainte,
Nulle des deux ne répond à sa voix :

(1) (Cette Romance a paru dans les *Étrennes Helvétiques*, 1784.

Lors de *Bernard* la raison s'est éteinte,
 Par un beau jour il fuit au fond des bois,
 A l'Avençon jette sa bonne armure,
 Brise sa lance, & dans un autre affreux,
 Des durs chamois partageant la pâture,
 Vit avec eux.

Point ne passez, &c.

Tout vis-à-vis haute roche est placée,
 D'où voir se peut de *Blanche* le chatel,
 Là vient *Bernard* dans sa triste pensée
 Se lamenter d'un sort par trop cruel.
 Que ciel soit clair, ou que nuage y traîne,
 Tout au sommet monte, matin & soir,
 Et regardant en bas devers la plaine,
Blanche croit voir.

Lors racontant la peine qu'il endure,
 Le malheureux la requiert humblement,
 D'avoir pitié de sa triste aventure,
 Et de finir son âpre & long tourment :
 Quand, par l'hiver, Nature désolée
 Robe de neige aux montagnes mettait,
 Sur le rocher, bravant bise & gelée,
Bernard chantait.

„ Cruelle *Blanche* ! insensible à ma peine,
 „ Qu'amour fidele oncques n'a pu toucher,
 „ Bien moins que toi tigresse est inhumaine,
 „ Et bien plus dure es-tu que ce rocher :
 „ Flambeau d'amour de toi quand il s'approche,
 „ Va s'éteignant, sans flamme & sans chaleur ;
 „ Et, dans l'hiver, moins froide est cette roche
 „ Que n'est ton cœur.”

Point ne passez, &c.

inq ans durant, vécut dans ce martyre,
 toujours le même, en diverse saison,
 ins que jamais, quoiqu'on pensât lui dire,
 en fut amour, & revint sa raison :
 our le saisir, par violence ou par feinte,
 Jacques Bergers ne purent l'approcher ;
 mais de son corps il leur laissa l'empreinte
 Sur ce rocher.

as ! il est mort. . . Priez Dieu pour son ame,
 celle fin qu'il dorme en douce paix,
 t que sur vous, tant déloyale Dame,
 trait si cruel ne décoche jamais ;
 du franc amour ; si tu fas le modele,
 treux Chevalier, l'honneur t'en restera,
 tant que ce roc, à ton renom fidele,
 Demeurera.

Et il advint que *Blanche*, un jour d'automne,
 apprit sa mort, à donc elle pâlit ;
 du trépassé l'ombre ne l'abandonne ;
 amour tardif la brûle & la punit :
 tant que s'en va, pour faire pénitence,
 Toujours pleurant la mort du Chevalier,
 Finir ses jours en longue doléance
 Dans un moutier.

Point ne passez, &c.

ONDEAU. C'est un petit poëme d'un
 caractère ingénu, badin, naïf. Il est
 composé de treize vers de même me-
 sure & sur deux rimes. Il doit avoir un

repos au cinquieme vers ; après le huitieme un refrain , qui est une répétition d'un ou de plusieurs mots du commencement du premier vers , & qui doit se retrouver encore après le treizieme.

RONDEAU à un ami malade d'une sciatique.

*Pour te guérir de cette sciatique ,
Qui te retient , comme un paralitique ,
Entre deux draps , sans aucun mouvement ,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment ;
Puis , lis , comment on le met en pratique ,
Prends-en deux doigts , & bien chauds les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique ,
Et tu boiras le reste promptement ,*

Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique ;
Car je te fais un serment authentique
Que , si tu crains ce doux médicament ,
Ton Médecin , pour ton soulagement ,
Fera l'essai de ce qu'il communique

Pour te guérir.

(Par Maître Adam , Menuisier de Nevers.)

RONDEAU REDOUBLÉ, est celui dont le dernier vers des strophes qui suivent la première , est un de ceux qui la composent , pris selon l'ordre où ils sont placés.

RONDEAU Marotique redoublé.

Que femme sensible & honnête ..

Est chose aimable à posséder :
 Cher ami ! j'en vais à la quête ,
 Mais, hélas ! sans trop espérer.

En vain , je cherche dans ma tête
 Quelques vers pour pouvoir rimer ;
 Mais ne crois pas plus les trouver
Que femme sensible & honnête.

Si Minerve peut m'inspirer ,
 Du bonheur , je serais au faite ;
 Car je sens que femme parfaite
Est chose aimable à posséder.

On a beau me crier , arrête ,
 Ce phénix ne doit se chercher :
 Moi , je sais qu'il peut exister ;
Cher ami ! j'en vais à la quête.

Malgré les vents & la tempête ,
 Je parcourrai le monde entier ;
 Peut-être en ferai-je la conquête ,
Mais , hélas ! sans trop espérer.

SATIRE. C'est un discours en prose ou en vers, où l'on médit & où l'on reprend. C'est un poëme dont le but doit être de corriger les mœurs, les vices & les défauts des hommes.— On voit qu'il ne faut pas le confondre avec l'épigramme, ainsi qu'on le fait par fois ; puisque celle-ci doit contenir en peu de vers une pensée subtile & piquante,

& l'autre, une critique vive & mordante contre les mœurs.

Horace, Juvenal, Perse, Pétrone, chez les Anciens ; *J. B. Rousseau, Boileau*, chez les modernes, ont eu du succès dans ce genre de poésie. Nous donnons ici pour exemple une des *Satires* les plus courtes de ce dernier Poète.

LES EMBARRAS DE PARIS. Satire.

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les goutières ?
J'ai beau sauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie.
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor. Les souris & les rats
Sembient, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats ;
Plus importuns pour moi durant la nuit obscure,
Que jamais en plein jour ne fut l'Abbé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos :
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux ferrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va rompre la tête.
J'entends déjà par-tout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :

Tandis que dans les airs mille cloches émues ,
 D'un funebre concert font retentir les nues ,
 Et se mêlant au bruit de la grêle & des vents ,
 Pour honorer les morts , font mourir les vivans .
 Encor je bénirais la bonté souveraine ,
 Si le ciel à ces maux avait borné ma peine .
 Mais si seul en mon lit je peste avec raison ,
 C'est encor pis vingt fois en quittant la maison .
 En quelque endroit que j'aïlle , il faut fendre la presse
 D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse .
 L'un me heurte d'un ais , dont je suis tout froissé .
 Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé .
 Là , d'un enterrement la funebre ordonnance ,
 D'un pas lugubre & lent vers l'église s'avance :
 Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçans ,
 Font aboyer les chiens , & jurer les passans .
 Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage .
 Là je trouve une croix de funeste présage :
 Et des couvreurs , grimpés au toit d'une maison ,
 En font pleuvroir l'ardoise & la tuile à foison .
 Là sur une charrette une poutre-braulante ,
 Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente .
 Six chevaux attelés à ce fardeau pesant ,
 Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant .
 D'un carosse en tournant il accroche une roue ;
 Et du choc le renverse dans un grand tas de boue :
 Quand un autre à l'instant , s'efforçant de passer ,
 Dans le même embarras se vit embarrasser .
 Vingt carosses bientôt arrivant à la file ,
 Y font , en moins de rien , suivis de plus de mille :
 Et pour surcroît de maux , un fort malencontreux
 Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs .
 Chacun prétend passer : l'un mugit , l'autre jure .

Des mulets, en sonnant, augmentent le murmure.
 Aussi-tôt cent chevaux dans la foule appelés,
 De l'embarras qui croît ferment les défilés,
 Et par-tout, des passans enchaînant les brigades,
 Au milieu de la paix font voir les barricades.
 On n'entend que des cris poussés confusément,
 Dieu pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.
 Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
 Le jour déjà baissant, & qui suis las d'attendre,
 Ne sachant plus tantôt à quel Saint me vouer,
 Je me mets au hazard de me faire rouer.
 Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse :
 Guenand sur son cheval en passant m'éclabousse :
 Et n'osant plus paraître en l'état où je suis,
 Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
 Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
 Souvent pour m'achever, il survient une pluie ;
 On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,
 Venille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
 Pour traverser la rue au milieu de l'orage,
 Un ais sur deux pavés forme un étroit passage.
 Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :
 Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant,
 Et les nombreux torrens qui tombent des gouttières,
 Grossissent les ruisseaux, en ont fait des rivières.
 J'y passe en trébuchant, mais, malgré l'embarras,
 La frayeur de la nuit précipite mes pas.

Car si-tôt que du soir les ombres pacifiques
 D'un double cademat font fermer les boutiques,
 Que, retiré chez lui, le paisible marchand,
 Va revoir ses billets & compter son argent,
 Que dans le Marché-neuf tout est calme & tranquille,
 Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.

Le bois le plus funeste & le moins fréquenté,
 Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
 Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
 Engage un peu trop tard au détour d'une rue !
 Bientôt quatre bandits lui ferrant les côtés,
 La bourse ?.. il faut se rendre ; ou bien non, résistez,
 Afin que votre mort, de tragique mémoire,
 Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
 Pour moi, fermant ma porte, & cédant au sommeil,
 Tous les jours je me couche avecque le soleil.
 Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
 Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
 Des filoux effrontés, d'un coup de pistolet,
 Ebranlent ma fenêtre, & percent mon volet.
 J'entens crier, par-tout : au meurtre, on m'affaîne ;
 Ou, le feu vient de prendre à la maison voisine.
 Tremblant & demi-mort, je me lève à ce bruit,
 Et souvent, sans pourpoint, je cours toute la nuit !
 Car le feu, dont la flamme en onde se déploie,
 Fait de notre quartier une seconde Troie ;
 Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
 Au travers des charbons va piller le Troyen.
 Enfin, sous mille crocs la maison abîmée,
 Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.

Je me retire donc encor pâle d'effroi :
 Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
 Je fais pour reposer un effort inutile ;
 Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
 Il faudrait dans l'enclos d'un vaste logement,
 Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un riche un pays de Cocagne.
 Sans sortir de la ville, il trouve la campagne.
 Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,

Recéler le printems au milieu des hivers ;
Et foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.

Mais moi , grace au destin , qui n'ai ni feu , ni lieu ,
Je me loge où je puis , & comme il plaît à Dieu.

SATYRE. C'était chez les Grecs , de certains poèmes mordans , dont les Satyres étaient les principaux personnages : ils ne ressembaient pas à ceux que nous nommons *Satire* d'après les Romains.

SCOLIE. Les Grecs , qui savaient faire tourner au profit des mœurs & du Gouvernement jusqu'aux moindres objets de leurs plaisirs , faisaient un cas particulier de leurs anciennes *Scolies* en chansons ; elles roulaient sur des points de morale très-importans , des préceptes , des regles de conduite , &c. On les chantait à la fin des repas.

S C O L I E,

Morale de SAPHO , sur l'utilité de l'or.

Incorruptible enfant du plus puissant des Dieux ,
C'est toi qui , pour donner plus de prix à la vie ,
Du mortel qui s'endort , éveille l'industrie ,
Quand ton utile éclat vient éblouir ses yeux.

SILVE. „ Piece de poésie faite d'enthousiasme , sans préparation , sans médita-

tion , par fantaisie , de boutade , de chaleur d'imagination ; telles sont les *Silves* de *Stace* .”

MONOLOGUE. C'est un discours que quelqu'un se fait à lui-même , ou du moins qu'il prononce étant seul. On les emploie fréquemment sur le théâtre moderne ; mais alors on les appelle pour l'ordinaire *Monologue*. Voici un fragment de celui de *Caton*.

C A T O N.

Si, l'ame est immortelle ; oui, tu dis vrai , Platon :
 L'instinct est dans nous plus fort que la raison ;
 Là naissent en moi ces mouvemens rapides,
 Et dans inquiets vers des biens plus solides.
 Où vient que sur ce globe, où regne un vaste deuil,
 L'homme tremble & recule à l'aspect du cercueil ?
 Et à voir se briser sa demeure fragile,
 L'ame alors se débat, cherche un plus sûr asyle,
 Ramasse en soi-même, & semble, en ce moment,
 Lutter contre la mort, par l'effroi du néant.
 Ces systèmes vains, que mon esprit abjure ;
 Ne se méprend point au cri de la Nature.
 Ce sentiment profond est gravé de sa main :
 Dieu m'a donné l'être, un Dieu vit dans mon sein.

.....

.....

SONNET. C'est un poëme composé de quatorze vers d'une mesure égale, ar-

rangés en deux *Quatrains* & deux *Tercets*.

C'est la plus difficile piece de la poésie Française, parce que tout doit y être noble, style, pensées, élocution ; & qu'on en doit bannir avec sévérité toute répétition & toute redondance. On sait que *Boileau* feint qu'*Apollon*

Voulant pousser à bout tous les rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuses loix,
Voulut qu'en deux *Quatrains* de mesure pareille
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite six vers, artilement rangés,
Fussent en deux *Tercets*, par le sens partagés.
Sur-tout de ce Poëme il bannit la licence,
Lui-même en mesura le nombre & la cadence,
Défendit qu'un vers faible y pût jamais entrer,
Et qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême,
Un Sonnet sans défaut vaut seul un bon Poëme.
Mais en vain, mille auteurs y pensent arriver,
Et cet heureux Phénix est encore à trouver.

S O N N E T par M. H E N A U T.

S'élève qui voudra, par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la Cour:
Moi, je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde & du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des Grands, sans faste & sans tristesse
Mes yeux après la nuit verront naître le jour :
Je verrai les saisons se suivre tour-à-tour,
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi lorsque la mort viendra rompre le cours,
De ces momens heureux, qui composent mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas !
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, & ne se connaît pas.

SOTIE [*ou Sottise.*] Nom donné à des Farces, qu'on représentait autrefois en public, & qui étaient un tissu de bouffonneries pour faire rire le peuple.

STANCE. Stance vient de l'Italien *Stanza*, qui signifie demeure, parce qu'à la fin de chaque Stance, il faut qu'il y ait un sens complet & un repos.

„ Une Stance est un certain nombre de vers, après lequel le sens est fini. Dans une Ode elle s'appelle *Strophe*. Elle n'a pas ordinairement moins de quatre vers, ni plus de dix. La mesure des vers y est arbitraire ; ils peuvent être ou tous grands, ou tous petits, ou bien mêlés les uns avec les autres. ”

„ Les Stances sont appelées régulières, lorsqu'elles ont un même nombre de vers, même mélange de rimes, & que les grands & petits vers y sont également distribués. Elles sont appelées irrégulières, lorsqu'elles n'ont pas toutes ces convenances. ”

Si une Stance est seule , elle prend un nom particulier, du nombre de vers dont elle est composée. Elle s'appelle *Quatrain*, si elle en a quatre; *Sixain*, si elle en a six; *Dixain*, si elle en a dix. Et quelquefois à raison du sujet, c'est une *Épigramme*, un *Madrigal*, &c.

STANCES par M. BERTAUT.

Les Cieux inexorables,
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables,
Se comparant à moi, s'estimeraient heureux.

Mon lit est de mes larmes,
Trempe toutes les nuits.
Le sommeil par ses charmes,
Ne peut, lorsque je dors, assoupir mes ennuis.

Si je fais quelque songe,
J'en suis épouventé,
Car même son mensonge
Exprime de mes maux la triste vérité.

La pitié, la justice,
La constance & la foi :
Cédant à l'artifice,
Dans le cœur des humains, sont éteintes pour moi.]

En un cruel orage,
On me laisse périr,
Et courant au naufrage,
Je vois chacun me plaindre, & nul me secourir.

Félicité

Félicité passée,
 Qui ne peut revenir,
 Tourment de ma pensée,
 Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

STANCE COURONNÉE. Une Stance est appelée couronnée, lorsque les mots qui forment la dernière, ou les deux dernières syllabes de chaque vers, sont exactement la dernière, ou les deux dernières syllabes des mots qui les précèdent; voyez *Echo*, &c.

STROPHE. C'est un certain nombre de vers, qui renferment un sens complet, une Stance qui est suivie d'une autre ou de plusieurs, de la même mesure, & du même nombre de vers.

On se sert sur-tout de cette expression, pour les Stances des Odes.

TAUTOGRAMME. (*Poésie.*) C'est, ainsi que la *Rime senée*, un Poème dont tous les mots commençaient par la même lettre.

Un Bénédictin nommé *Hubaldus*, présenta à *Charles le Chauve* un Poème *Tautogramme*, en l'honneur des chauves dont tous les mots commençaient par un *C*.

TERCET. Espèce de couplet, ou de stance composée de trois vers.

TRAVESTI. Voyez *Poësies burlesques.*

TRIOLET. C'est une petite piece de huit vers sur deux rimes , lesquels sont pour l'ordinaire de huit syllabes , dont le premier vers, le troisieme, le quatrieme, le cinquieme & le septieme riment ensemble , ainsi que le second, le sixieme & le huitieme riment entr'eux.

Après le second de ces vers il y a un repos, après le quatrieme un second repos , & un troisieme à la fin.

Enfin, le quatrieme vers n'est que le premier qu'on répète; le septieme & le huitieme ne sont qu'une répétition du premier & du second,

T R I O L E T.

Pindare était homme d'esprit,
 En faut-il d'autres témoignages ?
 Profond dans tout ce qu'il écrit,
 Pindare était homme d'esprit.
 A qui jamais rien n'y comprît,
 Il fut bien vendre ses ouvrages :
 Pindare était homme d'esprit,
 En faut-il d'autres témoignages ?

VAUDEVILLE. C'est une sorte de chanson qui a plusieurs couplets , & qui est souvent une sorte de satire ou de chanson historique. On est indulgent pour les négligences qui peuvent s'y trouver,

lorsque les vers en font chantans, qu'on y peut remarquer du naturel & de la faillie. Il est assez généralement reçu de les faire sur des airs connus.

Nos Auteurs d'Opéras bouffons en placent ordinairement un à la fin de la pièce, & dont le sens est lié à ce qui le précède.

Un Foulon de *Vire*, dans la basse Normandie, inventa, dit-on, les Vaudevilles, lesquels furent d'abord nommés *Vaudevires*, parce que ce fut au *Vaux-de-Vire* qu'on commença à les chanter.

Ce fut vers l'an mille quatre cent,
 Sous le beau Ciel de la Provence,
 Que le Vaudeville plaisant,
 Naquit du rire & de la danse.
 Les Troubadours, (*) au même instant,
 Prirent tous soins de son enfance,
 Et lui firent dès qu'il fut grand,
 Faire avec eux son tour de France.

(M. DE PRIS.)

VAUDEVILLE : air des *simples jeux*, &c.

Quand on trouve le vestibule
 Trop ennuyeux, trop fatigant :
 Quand pour supplanter un émule,
 On n'est pas assez intriguant ;
 Quand le manège peut déplaire ;

(*) Anciens Poëtes Provençaux.

E 2

Quand on refuse d'encenser !
 Quand on est trop vrai , trop sincère ,
 ▲ la Cour il faut renoncer.

Quand on veut voir quelque ménage ,
 Où l'on n'entende point gronder ;
 Quand on veut voir quelque partage ,
 Où l'on s'arrange sans plaider ;
 Quand on veut voir veuve jolie ,
 Que rien ne puisse consoler ,
 Apprenez-moi , je vous supplie ,
 Dans quel pays il faut aller.

Quand Philis est-elle charmée ?
 Quand sa rivale a du dessous.
 Quand Floride est-elle alarmée ?

.....
 Quand un auteur fait-il produire ?
 Quand la gaité vient l'inspirer.
 Quand voit-on les Médecins rire ?
 Quand la fièvre nous fait pleurer.

VERS COUPÉS. Ce sont des vers qui riment au repos , lesquels, lorsqu'on s'y arrête & qu'on passe aux vers suivant , offrent un sens différent de celui qui se présente en lisant le vers en entier.

Je ne veux plus — La Messe fréquenter.
 Pour mon repos — C'est chose très-louable ,
 Des Huguenots — Les Prêches écouter ,
 Suivre l'abus — C'est chose misérable , &c.

VILLANELLE. Sorte de Poésie pastorale, dont tous les couplets finissent par

le même refrain. Air propre à faire danser les Payfans.

VILLANELLE par PASSERET.

J'ai perdu ma tourterelle ;
Est-ce point celle que j'oi ?
Je veux aller après elle.

Tu regrettes ta femelle ,
Hélas ! ainsi fais-je moi ,
J'ai perdu ma tourterelle.

Si ton amour est fidele ,
Aussi est ferme ma foi :
Je veux aller après elle.

Ta plainte se renouvelle :
Toujours plaindre je me doi :
J'ai perdu ma tourterelle.

En ne voyant plus la belle ,
Plus rien de beau je ne voi :
Je veux aller après elle.

Mort que tant de fois j'appelle ,
Prens ce qui se donne à toi :
J'ai perdu ma tourterelle ,
Je veux aller après elle.

VIRELAY. Ainsi que le vieux mot *virer* l'indiquè , le *Virelay* était un *Lay* , sur lequel le Poète retournait par de semblables vers , sous les deux mêmes rimes , avec cette différence que celle

qui dominait dans le *Lay*, servait à terminer les couplets dans le *Virelay*, & l'autre prenait le dessus.

Fragments de la complainte d'AMADIS DES GAULES, sur la Roche Pauvre.

Lay plaintif en VIRELAY.

Roses d'amour embellissaient ma vie ;
A les cueillir je semblais destiné ;
Douce espérance... hélas ! tu m'es ravie...
Il est passé ce tems si fortuné.

Il est passé !... Dieux ! quelle calomnie,
A pu noircir le plus loyal amant ?
Aurais-je pu manquer à mon serment ?
Roses d'amour embellissaient ma vie.

Ton tendre cœur tu me l'avais donné !
Ta foi... ta foi... tu me l'avais jurée !...
Toutes ces fleurs que répand Cythérée,
A les cueillir je semblais destiné.

Mais ton courroux, ta noire jalousie,
Brisent un cœur qui n'adora que toi,
Puisque tu crois qu'il t'a manqué de foi,
Douce espérance... hélas ! tu m'es ravie.

Sur cette roche, errant, abandonné,

Cherchant la mort , la désirant sans cesse ,
 Baigné de pleurs , je dis... j'eus la tendresse !
 Il est passé ce tems si fortuné !



[Roses d'amour embellissaient ma vie ;
 A les cueillir je semblais destiné ;
 Douce espérance... hélas ! tu m'es ravie...
 Il est passé ce tems si fortuné.

.

Ces sortes de petits poèmes sont actuellement hors d'usage.

DE L'ICONOLOGIE.

L'ICONOLOGIE est la science qui enseigne à connaître les attributs des sciences, des arts, des Dieux, des passions, des vertus &c. en général, tous les caractères allégoriques. L'on apperçoit, sans doute, combien telle science est utile aux Peintres, aux Sculpteurs & aux Poètes; ils ne peuvent l'ignorer sans s'exposer à faire des bévues qui repandraient un ridicule inéfacable sur leurs ouvrages, quelque mérite pussent-ils avoir d'ailleurs.

L'on pourrait se dispenser d'observer

qu'il est un grand nombre de connaissances dépendantes de l'Iconologie qu'il importe d'acquérir, même dans l'éducation la plus ordinaire, telles sont, en partie, celles que nous avons rassemblées dans cet abrégé, & que nous avons cherché à mettre à la portée des jeunes gens.

ATTRIBUTS *des principaux Dieux de la* **F A B L E.**

APOLLON. Tenant dans sa main une lyre ; ou sur un char trainé par quatre chevaux , & parcourant le Zodiaque.

BACCHUS. Quelquefois avec des cornes à la tête : tantôt assis sur un tonneau, tantôt dans un char trainé par des tigres, des lions ou des pantheres. Souvent aussi une coupe d'une main , & de l'autre un thyrsé , espèce de javelot dont il s'était servi pour faire couler des fontaines de vin.

BELLONE. Les cheveux épars , un fouet ou une verge teinte de sang à la main.

CÉRÈS. Une faucille d'une main , une poignée d'épis & de pavots de l'autre ; elle est toute couverte de mamelles remplies de lait ; pour désigner l'abondance.

CYBÈLE. Ayant une couronne composée de tours, une clef à la main, & vêtue d'une robe parsemée de fleurs : assise sur un char traîné par des lions.

DESTIN, ou FATUM. On le représentait ayant sous ses pieds le globe de la terre, & dans ses mains un livre où la destinée des hommes était écrite. Quelques-uns à la place d'un livre lui font tenir une urne dans laquelle est le sort des mortels.

DIANE. Armée d'un arc & d'un carquois rempli de flèches ; avec un croissant sur le front, quelquefois elle est dans un char traîné par des biches.

ESCULAPE. Sous la forme d'un serpent. Quelquefois sous une figure humaine, tenant un bâton entortillé d'un serpent.

FLORE. Ornée de guirlandes, & ayant auprès d'elle des corbeilles remplies de fleurs.

FORTUNE. Une femme aveugle, & chauve ; avec des ailes aux deux pieds, l'un posé sur une roue qui tourne avec vitesse, l'autre en l'air.

LES TROIS FURIES. Coiffées de couleuvres, tenant des serpens & des couleuvres dans leurs mains.

LES TROIS GRACES. Sous la

figure de trois filles d'une figure charmante, ayant un air riant, & leurs mains entrelassées les unes dans les autres.

HÉBE. Sous la figure d'une jeune & belle fille, versant à boire à Jupiter avec beaucoup de grace.

HYMENÉE. Sous la figure d'un jeune homme, couronné de fleurs, tenant de la main droite un flambeau, de la gauche un voile couleur de feu, ou quelque fois d'un jaune clair.

JANUS. Avec deux visages, & même quelquefois avec quatre, une clef ou un bâton à la main.

JUNON. Assise dans un char porté par des paons; un de ces oiseaux est à ses côtés.

JUPITER. La foudre à la main, un aigle à ses pieds.

MARS. Armé de pied en cap; & ayant un coq à ses côtés.

MERCURE. Des ailes à la tête & au talon. Le caducée à la main; c'est-à-dire, une baguette à l'entour de laquelle sont entortillés deux serpens.

MINERVE. Voyez Pallas.

MUSES. Elles étaient neuf, & sœurs d'Apollon. « Ce Dieu partagea entr'elles les sciences & les arts, suivant leur gout & leurs dispositions. Il indiqua peu de tems après la première séance de l'Académie qu'il s'était proposé de former;

voici ce qui s'y passa & à quel art
ou quelle science chacune préside.

- “ Par un discours semé de fleurs
L'ELOQUENCE. *Calliope* ouvrit l'assemblée ;
LA TRAGÉDIE. *Melpomène* triste & voilée,
Des héros plaignit les malheurs ,
De l'Amour déplora les charmes ,
Et, par ses aimables douleurs ,
Fit éclore , dans tous les cœurs ,
Le plaisir du sein des alarmes.
LA COMÉDIE. *Thalie* , avec un air malin ,
Des traits aigus de la satire
Cribla le pauvre genre-humain ;
Mais en le piquant le fit rire.
LA RHÉTORIQUE. *Polymnie* ensuite étala
Les faits , les vertus , la mémoire
Des Turennes de ce tems là.
L'HISTOIRE. *Clio* , sur l'aîle de la Gloire ,
Portant ces héros vers les Cieux
Les fit voler au rang des Dieux.
L'ASTRONOMIE. *Uranie* ouvrit ses tablettes
Et lut intelligiblement
Le système du mouvement
Des tourbillons & des planètes.
LA POÉSIE LYRIQUE. Enfin , la champêtre *Erato*
Chanta les amours du hameau
Sur l'air plaintif de la Romance.
LA MUSIQUE. *Euterpe* de son flageolet
L'accompagna , puis , en cadence ,
LA DANSE. *Terpsicore* par un ballet
Termina gaiement la séance .”

On les représente comme nous allons
l'indiquer.

CALLIOPE. Une jeune fille couronnée de lauriers, un air majestueux, tenant d'une main une trompette, & de l'autre un livre; trois autres livres sont auprès d'elle; l'Illiade, l'Odyssée & l'Énéide.

MELPOMÈNE. Une jeune fille qui a le maintien grave, vêtue très-richement, chaussée d'un cothurne (*), tenant des sceptres & des couronnes d'une main, & des poignards de l'autre.

THALIE. Une jeune fille couronnée de lierre, tenant un masque à la main, & chaussée de brodequins.

POLYMNIE. Une jeune & belle fille, le front ceint d'une couronne de perles; elle est vêtue d'une robe blanche, elle a la main droite en action de haranguer, & tient de la gauche un sceptre, autour duquel se lit cette inscription, *Suadere. Persuader.*

(*) Le cothurne était une espèce de souliers ou de patins fort hauts, dont se servaient les anciens acteurs de Tragédie sur la scène, pour paraître de plus belle taille, & pour mieux approcher des héros dont ils jouaient le rôle, & dont la plupart passaient pour avoir été des géans. Il couvrait le gras de la jambe, & était lié sous le genoux. On dit qu'Eschyle en fut l'inventeur. *Chausser le cothurne* signifie, de nos jours, composer ou jouer des tragédies.

CLIO. Une jeune fille, couronnée de lauriers, tenant à la main droite une trompette, & un livre à la gauche.

URANIE. Une jeune fille vêtue d'une robe couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe sur les deux mains, & ayant auprès d'elle des instrumens de Mathématiques.

ERATO. Une aimable & jeune fille, couronnée de myrthes & de roses; tenant une lyre de la main droite & de la gauche un cachet. Près d'elle est un petit Amour, ailé, armé d'un arc, & tenant un flambeau allumé.

EUTERPE. Jeune fille couronnée de fleurs, tenant dans ses mains une flûte dont elle joue. A ses pieds & autour d'elle sont des papiers de Musique, des hautbois, une lyre & d'autres instrumens de Musique.

TERPSICORE. Fille jeune, grande, d'une taille svelte, couronnée d'une guirlande de fleurs, tenant une harpe au son de laquelle elle semble danser. Peut-être devrait-il être permis de s'éloigner de l'usage en ne point la faisant jouer de la harpe, ainsi qu'on la peint jusqu'à aujourd'hui. Cet instrument pourrait être placé à côté d'elle, & ne contrasterait pas comme il le fait, selon nous, avec l'exercice léger de la danse.

NEPTUNE. Sur un char en forme de coquille, traîné par des chevaux marins, tenant en sa main un trident.

LA PAIX. Une femme couronnée de laurier & d'olivier, tenant d'une main le caducée, ou une branche d'olivier, & de l'autre des épis.

PALLAS ou **MINERVE.** Le casque à la tête, l'égide au bras, une lance à la main, & ayant auprès d'elle une chouette & divers instrumens de mathématiques.

PAN. Des cornes à la tête, le corps velu, des pieds de chèvre, l'estomac couvert d'étoiles.

LES TROIS PARQUES. Clotho tenant la quenouille, Lachésis tournant le fuseau & Atropos coupant le fil avec des ciseaux.

PLUTON. Une couronne d'ébène sur la tête, des clefs dans une main ; & sur un char traîné par des chevaux noirs.

POMONE. Sous la figure d'une jeune personne, tantôt assise sur un panier de fruits, tantôt une serpe à la main, ou une branche de pommier chargée de fruits.

SATURNE ou le **TEMS.** Sous la figure d'un vieillard, tenant une faux ; quelque fois on le place sur un gouffre, on lui donne un clepsidre à la main &c.

SATYRES & FAUNES. Sous la figure de petits hommes fort velus, avec des cornes à la tête, des pieds de chèvre & une queue derrière le dos.

TERME. Sous la figure d'une tête humaine placée sur une borne pyramidale.

THEMIS. Une jeune fille, avec un bandeau sur les yeux, tenant d'une main une balance égale des deux cotés, & de l'autre une épée nue.

VENUS. Avec son fils Cupidon dans un char traîné par des colombes, des cignes, ou des moineaux.

VULCAIN. Sous la figure d'un homme laid, boiteux, dirigeant du doigt des Cyclopes qui travaillent sous lui.

LES QUATRE ÉLÉMENTS.

AIR. Une femme qui a les cheveux épars & est assise sur un nuage. Elle caresse d'une main un paon, de l'autre elle tient un Caméléon.

EAU. Une femme nue, assise sur un nuage. Elle tient un sceptre de la main droite, de la gauche s'appuie sur une urne, d'où coule de l'eau en abondance. Elle a derrière elle plusieurs roseaux, cannes & autres plantes aquatiques.

TERRE. Une femme couronnée de fleurs. Elle tient de la main droite un globe, de la gauche une corne d'abondance pleine de toutes sortes de fruits.

FEU. Une femme assise qui, de ses deux mains, soutient un vase d'où s'élèvent des flammes. Le Soleil darde ses rayons à plomb sur sa tête. A ses cotés sont le phenix & une salamandre.

LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

ASIE. Une femme couronnée d'une guirlande de fleurs & de fruits, & vêtue d'une robe ornée de pierreries & de perles. De la main gauche elle tient plusieurs rameaux des arbres qui produisent la casse, le poivre, le gérofle. De la main droite elle porte un encensoir d'où s'exhale des parfums. Un chameau est à ses cotés.

AFRIQUE. Une femme ayant dans la physionomie quelque chose de sombre. Elle a un teint brun ou tout-à-fait morisque ; elle est presque toute nue, a des cheveux crépus en guise de cimier. Elle a une tête d'éléphant, un collier de corail au cou. Elle tient un scorpion de la main

gauche, de la droite une corne d'abondance pleine d'épis de bled. Elle est entourée d'un lion & de plusieurs serpens.

EUROPE. Une femme vêtue d'une robe de plusieurs couleurs. Elle porte sur la tête une riche couronne, & est assise entre deux cornes d'abondance, dont l'une est pleine de raisins, & l'autre de diverses sortes de fruits. Dans sa main droite est peinte la figure d'un petit temple, de sa main gauche elle tient un sceptre. Un cheval est auprès d'elle. Plusieurs trophées & différentes sortes d'armes sont à ses pieds. On y joint des diadèmes, des couronnes, des mitres, des livres, des globes, des compas, des règles, des pinceaux & des instrumens de Musique. — L'on en doit convenir, notre amour propre se donne un peu carrière dans les attributs que nous assignons à cette partie du monde *que nous habitons*.

AMÉRIQUE. Une femme qui a le teint olivâtre, un visage fort laid, & dont le corps est à moitié couvert d'un voile de plusieurs couleurs. Elle a une écharpe de plumes très-belles, qui ont de riches couleurs, & sont artistement jointes ensemble. Elle tient dans une main une flèche, & de l'autre un arc; à ses

cotés est suspendu un carquois. A ses pieds est une espèce de gros lézard, & une tête humaine arrachée d'un corps, & traversée d'un dard.

On prétend désigner par cette tête l'inhumanité qui caractérise la plupart des peuples non civilisés, le goût affreux de quelques-uns pour la chair humaine, & la cruauté dont ils agissent envers leurs ennemis.

LES QUATRE SAISONS DE L'ANNÉE.

PRINTEMPS. Un-jeune enfant de la phisionomie la plus fraîche, la plus riante, la plus agréable. Son front est ceint d'une guirlande de fleurs, & il joue avec d'autres enfans.

ÉTÉ. Une jeune fille, couronnée d'épis, vêtue de jaune & tenant une torche allumée.

AUTOMNE. Une jeune femme qui a de l'embonpoint & dont l'habillement est fort riche. Elle est couronnée d'une guirlande de pampres. De la main droite elle tient un gros raisin, de la gauche une corne d'abondance pleine de différens fruits.

HIVER. Une vieille femme, vêtue d'une robe fourrée, ayant le dos tourné

au feu ; ne paraissant uniquement occupée qu'à se chauffer, manger & boire.

ES QUATRE POINTS CARDI- NAUX DE LA SPHERE.

ORIENT. Un enfant d'une figure & d'une physionomie aimable, ayant le teint vermeil, les cheveux blonds, & une étoile sur le haut de la tête. Son habillement est rouge, agréable à voir, & orné d'une riche bordure de perles fines. Il porte une ceinture bleue sur laquelle sont peints les signes du Mouton, du Lion & du Sagitaire. De la main droite il tient un bouquet de fleurs qui commencent à s'épanouir, & de la gauche un vase plein de feu d'où s'exhalent des parfums. Près de lui est le soleil qui semble sortir de la terre & darder ses rayons de tous côtés. On voit autour de lui, sur des branches d'arbres & d'arbrisseaux, des oiseaux dont le gosier enflé & l'attitude annoncent qu'ils chantent.

VIDI. Un jeune Mère, de moyenne taille, ayant sur sa tête le soleil à plomb. Son habillement est d'un rouge jaune. Il porte une ceinture bleue sur laquelle sont représentés les signes du taureau,

de la vierge & du capricorne. Il tient des flèches dans sa main droite & dans la gauche une branche de l'arbrisseau nommé LOTUS. A ses pieds sont des fleurs & diverses plantes que le soleil a desséchés.

Les Egyptiens avaient en grande vénération un *lotus*, dont ils faisaient & font encore une sorte de pain ou gallette. Ce lotus croit sur les bords des rivières, plonge dans l'eau ses fleurs & les bouts de la plante pendant la nuit, & se redresse peu-à-peu à mesure que le soleil s'avance sur l'horison.

SEPTENTRION. Un homme dans la vigueur de l'âge ; ses cheveux doivent être blonds, sa taille belle & ses yeux bleus & étincelans. Il est couvert d'armes blanches, en action de mettre l'épée à la main ; il porte une écharpe bleue où se voient les trois signes septentrionaux du Zodiaque, le cancer, le scorpion & les poissons. Il a le visage tourné vers le ciel qui est tout couvert de frimats, & il fixe la petite & la grande Ourse.

Il est couvert d'armes blanches & en action de tirer l'épée, pour désigner le naturel belliqueux des peuples septentrionaux.

OCCIDENT. Un viellard vêtu d'une robe de couleur brune , & ayant une ceinture bleue où sont tracés les signes des Gémeaux , de la Balance & du Verseau. Une étoile est sur sa tête , & il a une bande qui lui ferme la bouche. Il montre de la main droite un soleil qui se couche , & de l'autre il tient des pavots. Le jour qui l'environne est obscur , des chauve-souris voltigent autour de lui , & l'ombre de sa figure doit être fort longue.

La bande qui lui ferme la bouche est employée-là pour indiquer le silence , le repos qui règnent sur la terre après le soleil couché règne.

DES QUATRE AGES DU MONDE.

AGE D'OR. Une fille jeune , belle , couronnée d'une guirlande de fleurs , vêtue d'habillemens propres & simples , tenant de la main droite une ruche de mouches à miel & de l'autre un rameau d'olivier. Elle a l'air naïf , simple & heureux.

AGE D'ARGENT. Une fille un peu plus âgée & moins belle que la précédente , mais dont l'habillement supplée à la diminution de la beauté. Elle est vêtue d'une robe de gaze d'argent , coiffée

avec un peu d'art , & est ornée par-ci par-là de quelques pierreries. De la main droite elle s'appuye sur un soc de char-rue , de la gauche elle porte une javelle d'épis jaunissans.

AGE D'AIRAIN. Une femme armée , un ton d'assurance , un air résolu. Sa robe est toute ornée de riches broderies. Elle a pour cimier la tête d'un lion , & tient en main une lance.

AGE DE FER. Une femme d'une figure effrayante. Son habillement est couleur de fer. Elle est armée, son heaume a pour-symbôle une tête de loup. Elle tient une épée nue de la main droite , & de la gauche un écu, au milieu duquel est peinte la fraude sous la figure d'un monstre qui a la tête d'un homme & le corps d'un serpent couvert de diverses taches.

QUATRE PARTIES DU JOUR.

LE MATIN. Une belle femme , nue , ayant sur le fommet de la tête une étoile , en une main un dard & en l'autre une bride , par laquelle elle tient le cheval Pégaze.

L'étoile est celle du matin , *Lucifer* , nom que la Poésie donne à l'étoile de

Vénus lorsqu'elle paraît le matin.

Le dard exprime , dit-on , le désir , l'ambition dont nous sommes excités , dans nos idées , nos travaux , le matin plus qu'à toute autre heure du jour.

L'on veut aussi que le cheval Pégase exprime la vivacité , la promptitude des idées qu'éprouvent à cette partie du jour les bons esprits.

LE MIDI. Une jeune fille se désaltérant à une fontaine couverte de feuillage , le soleil dardant ses rayons presque à plomb sur ce feuillage. L'on varie beaucoup les caractères symboliques de cette partie du jour , mais il est rare qu'ils ne soient très-faciles à connaître.

LE SOIR. Ordinairement il est peint ou désigné par une figure de Diane , tenant d'une main un arc , de l'autre des chiens qu'elle mène en laisse : on se sert de ce symbole parce que de tous les momens du jour , il n'en est point , en général , de plus propre ni de plus favorable aux Chasseurs que le soir.

LA NUIT. Sous la figure de Proserpine , Reine des enfers ; elle a le front ceint d'une couronne de pavots , tient à une main une fourche à deux dents , & de

l'autre une torche enflammée. La fourche est l'espèce de sceptre que les Poètes ont donné à Pluton qui régnait sur les ténébres.

Fin du Tome VII.



BIBLIOTHÈQUE DU PÈRE DE FAMILLE.

O U

COURS COMPLET D'ÉDUCATION.

Ouvrage destiné non-seulement aux pères de famille, mais encore aux jeunes gens des deux sexes, à leurs Instituteurs ou Institutrices; Et particulièrement aux personnes dont les études ont été négligées, Et qui désireraient de trouver, autant qu'il est possible, dans un seul ouvrage, de quoi les réparer.

” L'ame est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente. ”

PAR MR. LANTÉIRES,

PROFESSEUR EN BELLES-LETTRES, &c.

TOME VIII.

A LAUSANNE,

Chez J. P. HEUBACH & Comp.

1796.

De plusieurs autres emblèmes ou figures allégoriques , qui ne tiennent pas à la Mythologie ; ou y ont , en général , peu de rapport.

ON peut apprendre dans la plupart des ouvrages de Mythologie à connaître le plus grand nombre des emblèmes dont nous avons parlé jusqu'à ce moment, les caractères particuliers sous lesquels les Payens représentaient ou leurs Dieux, ou les sujets relatifs à leur Religion ; mais on n'y trouve pas l'indication, ni l'explication de plusieurs autres symboles & attributs allégoriques qui sont encore employés de nos jours par les Poètes, les Peintres, les Sculpteurs &c. Ce sera donc faire plaisir à nos Lecteurs que de placer ici l'explication de ceux de ces emblèmes que l'on rencontre le plus souvent.

ABONDANCE. On la représente sous la figure d'une femme-bien faite, vêtue d'une robe verte en broderie d'or, & dont la tête est ornée d'une couronne de diverses couleurs. Elle tient d'une main une corne d'Amalthée, pleine de toutes sortes de fruits & de fleurs ; de l'autre une javelle d'épis de plusieurs sortes de grains, mêlés & confondus, dont une partie tombe à terre.

ACADÉMIE. Une femme grande, bien faite, d'un port noble & gracieux, d'un âge mûr & ayant dans la physionomie & le regard quelque chose de viril & d'héroïque. Sur sa tête est une couronne d'or fin : son habillement est de plusieurs couleurs. Elle tient de la main droite une lime où sont ces mots à l'entour : *Detrahit atque polit.* (J'efface & je polis,) & de la gauche une guirlande de lauriers, de lièvres, & de myrthes, où pendent deux pommes de grenadier. La chaire ou le siège sur lequel elle est assise est entourée de feuillages & de fruits de divers arbres, comme de cèdres, de cyprès, de chênes & d'oliviers. On la place dans un beau champêtre, à l'ombre, ayant à ses pieds un grand nombre de livres parmi lesquels un singe se joue.

Les différentes couleurs de son habillement désignent la diversité des sciences qu'on étudie dans les académies.

La lime annonce qu'elle efface les mauvaises impressions, qu'elle dérouille, qu'elle polit, ou, que ce n'est qu'à force de les limer qu'on vient à bout de faire de bonnes productions.

Par le laurier, le myrthe & le lierre dont sa guirlande est composée, on entend les trois principales sortes de Poésies cultivées dans une Académie.

Les pommes de grenadier sont l'emblème de l'union qui doit régner entre les Académiciens. Chez les Egyptiens une pomme de grenadier était le symbole de la démocratie. Ne serait-ce point de là qu'il faudrait, plutôt, tirer l'explication de cet attribut des Académies ?

On la représente dans un lieu champêtre, en mémoire d'un nommé Academus, dans le jardin duquel les premiers Savans, nommés de-là Académiciens, se promenaient, recevaient des leçons ou en donnaient.

Le singe était chez les Egyptiens une figure mystique des Lettres & des sciences.

AGRICULTURE. Une femme dont la

A 3

taille un peu vigoureuse est d'ailleurs agréable ainsi que la physionomie. Sa robe est verte & sa tête ornée d'une couronne d'épis. Dans sa main gauche est tracée la figure du Zodiaque; de sa main droite elle tient un arbrisseau fleuri, qu'elle paraît regarder avec un vif intérêt. A ses pieds est le contour d'une charrue.

Les douze signes du Zodiaque marquent la diversité du tems & des saisons de l'année, qui intéressent si fort le laboureur.

AMITIÉ. Une femme vêtue fort simplement d'une robe blanche & ayant les pieds nus. Son front est orné d'une guirlande de feuilles de myrthes & de fleurs de grenadiers entrelacées, avec ces mots au dessus : *Hiems & ætas* [l'hiver & l'été.] De sa main droite elle montre son cœur, où sont écrites en lettres d'or ces paroles : *Longe & propè*, (de loin & de près ,) & celles-ci au bas de sa robe : *Mors & vita*, (La mort & la vie.) Elle a la main gauche appuyée contre un ormeau sec, environné d'un sèp de vigne.

Elle a les pieds nus pour exprimer qu'il n'est point d'incommodité qu'elle n'endurât pour rendre service à un

ami. Elle embrasse un ormeau sec, parce que la vraie amitié ne doit point agir différemment dans les disgrâces que dans les tems prospères. Sa guirlande est un symbole de l'union.

ART. Une femme d'une figure agréable & qui est vêtue d'une robe verte. Elle tient dans sa main droite un marteau, un burin & un pinceau, & s'appuie de la main gauche sur un pieu enfoncé dans la terre, servant de tuteur à une jeune plante tortue qui l'environne depuis le haut jusqu'au bas. La couleur de sa robe signifie l'espérance que donne la culture des arts.

Les trois attributs, le marteau, le burin & le pinceau lui sont donnés comme les plus propres à imiter la nature dans les ouvrages de peinture & de sculpture.

Le pieu & la jeune plante qui l'entoure représentent les défauts du corps & de l'ame que l'on peut redresser à force d'art.

AVARICE. Une vieille femme, effroyable à voir, laide, pâle, décharnée, mélancolique, & monstrueuse par tout le corps. La violence de la douleur qu'elle ressent lui fait passer une main sur son ventre, qui est fort gros. De l'autre main elle serre avec force une bourse

pleine d'or, qu'elle dévore des yeux. A ses pieds est un loup affamé, & tout aussi maigre qu'elle.

Elle a le ventre gros comme un hydropique, parce qu'ainsi que ce dernier ne fait qu'augmenter sa soif en buvant, de même l'avare ne peut éteindre la soif qu'il a de l'or.

On la peint vieille parce qu'elle est la mere de la mauvaise foi & de toutes sortes d'autres vices.

Le loup annonce sa grande avidité à tout prendre, tout engloutir, & la maigreur de l'animal, ainsi que celle de la vieille, le peu de profit que fait le bien d'autrui.

BEAUTÉ. Une femme nue, le front orné d'une guirlande de lis & de violettes, tenant un dard d'une main, un miroir de l'autre. Un dragon épouvantable est derrière elle.

Le dragon signifie que la beauté cache souvent bien des dangers, ou que la laideur l'attend tôt ou tard.

CURIOSITÉ. Une femme sur la robe de laquelle sont peintes un grand nombre d'oreilles & de grenouilles. Elle a les cheveux hérissés, des ailes au dos, les bras élevés, la tête avancée, le cou tendu comme si elle voulait guetter de toutes parts.

Les grenouilles étaient chez les Egyptiens le symbole de la curiosité à cause des grands yeux qu'elles ont.

Des ailes désignent que la curiosité fait courir sans cesse de tous côtés pour savoir ce qui s'y dit, ce qui s'y passe.

ECONOMIE. Une femme d'un âge mur, modestement vêtue, tenant de la main droite un compas & de la gauche une bourse fermée, pleine d'argent, avec l'inscription suivante à l'entour. *IN MELIORA SERVAT. [Réservée pour le meilleur emploi.]*

ERREUR. Un homme qui marche à tâtons, les yeux bandés & un bâton à la main.

EXPÉRIENCE. Une femme âgée, vêtue de gaze d'or; de la main droite elle tient un carré géométrique, de la gauche une baguette avec un rouleau à l'entour, & sur lequel on lit: *RERUM MAGISTRA. (la maîtresse des choses.)* A ses pieds sont une pierre de touché, & un vase d'où s'élèvent des flammes.

Elle est représentée vieille parce qu'elle est regardée comme la fille du tems.

La gaze dont sa robe est faite est dorée parce qu'elle a le même avan-

tage sur les autres sciences que l'or a sur les autres métaux.

Le carré géométrique nous conduit par une expérience infailible à la hauteur, la profondeur & la distance que nous cherchons.

Qui ne fait que la pierre de touche sert à mettre l'or à l'épreuve ?

FIDÉLITÉ. Une femme vêtue de blanc, tenant dans une main un cachet, dans l'autre une clef, & ayant un chien à ses pieds.

GLOIRE. Une femme d'une grande beauté, nue jusqu'à la ceinture, portant dans une main une sphère céleste ou sont représentés les douze signes du Zodiaque, & dans l'autre une petite figure qui tient une palme d'une main, & de l'autre une guirlande.

Sa nudité signifie qu'il ne doit point y avoir de fard dans les actions glorieuses, la sphère céleste que la vraie gloire n'est pas sur cette terre.

La petite figure est celle de la Victoire.

HISTOIRE. Une femme qui a de grandes ailes attachées aux épaules; & qui, tout en regardant derrière elle, ne laisse pas d'écrire sur un grand livre, que le Temps soutient sur ses épaules.

IMAGINATION. Une femme vêtue d'une robe de couleur changeante, & qui semble livrée à la plus grande désolation, ayant les yeux élevés vers le Ciel, les bras tendus, & les mains croisées. Aux deux côtés de sa tête, dont les cheveux sont hérissés, elle a des ailes comme celles de Mercure, & en guise de couronne, de petites figures de diverses formes.

Elle paraît désolée, parce que la plupart des malheureux le sont par leur imagination qui leur fait voir le mal plus grand qu'il n'est.

Ces petites figures variées & qui paraissent sortir du cerveau, ces ailes, qui annoncent la rapidité de la marche de l'esprit, s'expliquent facilement.

LIBERTÉ. Une femme habillée de blanc, ayant un sceptre à la main droite, un bonnet à la gauche, & un chat à ses pieds.

Les Romains faisaient porter un bonnet aux esclaves qu'ils voulaient affranchir ; mais c'était après leur avoir fait raser les cheveux, cérémonie qui se faisait ordinairement dans le temple de la Déesse Feronia.

MARIAGE. Une femme richement

vêtue , ayant un joug sur le cou , un coing dans une main , des entraves aux jambes , & une vipère aux pieds. — Il faut l'avouer cet emblème n'est pas gai.

Le coing était chez les anciens un symbole de la fécondité , & de l'amour réciproque. Selon les ordonnances de Solon on devait les présenter , dans Athenes , aux nouveaux mariés.

MÉMOIRE. Une femme à deux visages , vêtue de noir , tenant une plume de la main droite & un livre dans la gauche.

Le noir , prétend-on , est l'emblème de la fermeté , de la longue durée , le propre de la mémoire.

MORT. Un squelette , couvert d'un riche manteau , & ayant un beau masque.

NONCHALANCE. Une femme échelée , mal vêtue , & couchée par terre : elle dort , appuyée sur le bras gauche & tenant à la main droite un clépsidre renversé , de manière que le sable ne coule plus.

PATIENCE. Une femme dont les épaules soutiennent un joug pesant , elle marche sur des épines , & sa physionomie n'en paraît nullement altérée. On

donne à ses mains le geste expressif de la résignation.

PÉCHÉ. Un jeune homme d'une figure horrible. Il est aveugle & tout nud ; à la place de cheveux il a des couleuvres. A son côté est un gros ver qui lui ronge le cœur. Deux serpens lui serrent étroitement le corps. Il marche sur des rochers raboteux, & entouré de précipices.

PRÉVOYANCE. Une femme qui a deux têtes. Elle porte dans une main un compas, & de l'autre un émérillon. Cet oiseau est toujours en action, occupé à chercher sa nourriture.

RAISON. Une femme d'un aspect à la fois gracieux & imposant. Elle est armée à peu-près comme la Déesse Minerve ou Pallas. Sur son heaume est une riche couronne d'or, dans sa main droite une épée nue, à ses pieds un lion auquel elle met un frein. Devant son estomac une espèce de plastron parsemé de notes d'arithmétique.

Par le moyen des chiffres on obtient des résultats sûrs, il en est de même de l'usage de la raison.

RELIGION. Une femme voilée, qui a du feu dans la main gauche, dans la droite un livre & une croix. A son côté un éléphant.

Elle est voilée parce qu'il n'est pas de l'essence de l'homme de pénétrer dans les décrets du souverain Etre.

Le livre qu'elle porte est celui des Saintes Ecritures. L'attribut de l'éléphant vient de l'étrange erreur où ont été à son sujet les anciens , particulièrement Pline, qui le regardaient comme le plus religieux des animaux , adorant le soleil & les étoiles , allant à la nouvelle lune se laver dans la rivière en forme de purification &c. (*)

RECONNAISSANCE. Une femme qui tient d'une main un bouquet de fleurs de fèves , & dans l'autre une jeune cicogne. Près d'elle est un éléphant.

Les fèves, dit-on, engraisent le terroir où elles croissent ; les cicognes soignent dans leur vieillesse le père & la mère

(*) L'on est tombé dans bien d'autres erreurs sur le compte de cet animal. Les Historiens Latins qui ont écrit la vie de l'Empereur Domitien nous disent gravement que cet Empereur , voulant donner une fête aux Romains , fit dresser une troupe d'éléphants pour danser un ballet. On leur enseignait des pas & des figures difficiles à retenir. Un de ces animaux ayant été battu , pour n'avoir pas bien retenu sa leçon , on remarqua que la nuit suivante il la répéta de son propre mouvement au clair de la lune.

qui leur ont donné le jour. L'éléphant, selon un grand nombre d'auteurs, n'oublie jamais le bien qu'il a reçu.

SANTÉ. Une femme dans la fleur de l'âge, ayant un coq sur la main droite, & à la gauche un bâton nerveux où s'entortille un serpent. Le coq est consacré à Esculape.

Le serpent est l'emblème de la prudence, si nécessaire pour conserver la santé.

SINCÉRITÉ. Une fille vêtue de gaze d'or, tenant un cœur dans une main & une colombe dans l'autre.

TEMPÉRANCE. Une femme qui a un air modeste, de sa main droite tient une bride, & de la gauche un éléphant. Un éléphant est à ses côtés.

L'éléphant passe pour être l'animal le plus sobre. [*]

(*) Un esclave d'un Souverain de Syrie avait reçu l'ordre de donner, chaque jour, à l'éléphant qu'il soignait, une certaine mesure de grains, & ne lui en donnait que la moitié, faisant son profit de l'autre. Un jour le souverain voulut voir manger cet éléphant, l'esclave alors lui donne la mesure entière; mais l'animal la sépare en deux, n'en mange qu'une, & par-là déceit la tromperie de l'esclave.

THÉORIE. Une jeune femme qui regarde le ciel ; semble descendre d'un degré d'escalier , a les mains jointes , est vêtue d'une robe bleue , & a sur la tête un compas ouvert , dont les pointes sont tournées en haut.

VALEUR. Un homme dans la force de l'âge , & vêtu de drap d'or. D'une main il tient un sceptre entouré d'une guirlande de lauriers , & de l'autre il caresse un lion qui s'appuye sur lui.

VÉRITÉ. Une jeune fille d'une grande beauté & toute nue. Dans la main droite elle a un soleil qu'elle regarde , & de la gauche tient un livre ouvert & une branche de palmier. Sous un de ses pieds est le globe du monde.

Elle fixe un soleil pour désigner qu'elle ne craint point la lumière , & tient un livre ouvert afin d'indiquer qu'elle étudie avec attention pour parvenir à la vraie connaissance des choses.

VERTU. Une jeune fille qui , sous un air un peu sérieux , a la figure la plus charmante. Elle a des ailes au dos , tient une pique de la main droite , de la gauche une couronne de lauriers , & a un soleil au milieu du sein.

Elle est peinte jeune parce que les

vertus sont toujours les mêmes & ne vieillissent point.

On lui donne des ailes parce que les vertus nous élèvent au-dessus des faiblesses humaines.

La pique était chez les anciens une marque de prééminence.

Ce soleil sur la poitrine désigne la chaleur avec laquelle elle fait de bonnes actions, & la lumière qui les accompagne.

Le laurier est toujours vert, les anciens croyaient que la foudre ne l'atteignait jamais; de même la vraie vertu ne peut être vaincue, & résiste aux infortunes, aux orages.



DES PRODUCTIONS LITTÉRAIRES.

NOUS admettrons , ainsi qu'on la fait avant nous , quatre époques importantes pour la Littérature , appelées communément les IV âges de la littérature, 1°. *Le siècle de Philippe & d'Alexandre*, 2°. *celui de César & d'Auguste*, 3°. *celui des Médicis*, enfin le *siècle de Louis XIV.*

1°. SIÈCLE DE PHILIPPE II D'ALEXANDRE.

LES Grecs , (observe M. Domairon , sont les premiers peuples du monde qui se soyent immortalisés par des productions littéraires. C'est à eux qu'appartient la gloire d'avoir créé les divers genres de littérature , & d'avoir enfanté des chefs d'œuvres qui ont fixé, jusques ici , & qui fixeront à jamais , l'admiration de tous les siècles éclairés & polis.

(1) HOMERE (dans l'*Illiadé* & l'*Odyssée*) s'élevant, par l'effort de son seul génie, aux sublimes hauteurs de la Poésie, en déploya dans l'Epopée tout le feu, tout le coloris, toutes les richesses. — HÉSIODE, dans son Poëme intitulé : *les travaux & les jours*, décrivit les occupations de la campagne, donna des préceptes sur le premier & le plus utile des arts, & dans sa

(1) Nous n'avons pu & n'avons dû ajouter que très-peu de chose au précis rapide que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, & que nous devons à M. D^u. Mais nous demanderons qu'il nous soit permis de les renvoyer à un ouvrage que nous avons publié il y a quatre ans, & qui nous semblerait donner de chacun des auteurs des deux premiers âges, dont nous parlons ici, des notices suffisantes pour faire connaître leur patrie, l'époque où ils ont vécu, & le genre de Littérature dans lequel ils se sont distingués. Cet ouvrage se trouve chez *Luquiens*, à Lausanne, & à Paris chez *Bossange*; il est intitulé : *TABLEAU de l'Antiquité littéraire*, mise à la portée de tout le monde, ou *Dictionnaire historique & littéraire* des Poètes Grecs & Latins, suivi de quelques directions pour conduire à la lecture des traductions Françaises que nous en avons, & de courtes notices des Philosophes, Auteurs, Musiciens, Architectes, Sculpteurs, Peintres, Géomètres, Médecins, Orateurs, Femmes célèbres & autres personnages renommés chez les anciens.

Théogonie ou *Histoire des Dieux* laissa, ainsi qu'*Homere*, les monumens les plus sûrs que nous ayons sur la *Théologie* des anciens, & l'opinion qu'ils avaient de leurs Dieux. — *Esopé* prêta dans l'*Apologue* un langage aux animaux. — L'élégant *ANACREON*, dans ses *Odes*, chanta l'*Amour* & les plaisirs par un style délicat, facile, avec cette mollesse aimable & cette négligence heureuse qui le caractérisent. — Le foudroyant *PINDARE* chanta dans ses *Odes* célèbres, & sur le ton énergique & le plus élevé, la puissance des Dieux & les exploits des Héros. — *ESCHYLE*, *SOPHOCLE* & *EURIPIDE* firent voir, sous l'appareil majestueux de la *Tragédie*, les terribles effets des passions humaines. — *ARISTOPHANE* & *MENANDRE* livrerent sur la scène comique au fléau du ridicule les travers & les vices de leurs concitoyens. — *HERODOTE*, *THUCYDIDE* & *XENOPHON* prirent les crayons de l'*Histoire*, pour transmettre aux siècles futurs les événemens des siècles passés. — *DEMOSTHENES*, par les foudres de ses harangues, défendit la liberté de sa patrie contre la politique & les armes de *Philippe*. — *PLATON*, *ARISTOTE* & mille autres Sages enseignèrent les principes & les loix de la *Morale*. — *THEOPHRASTE* marqua les divers caractères de

ommes avec autant de précision que de vérité. Enfin, THÉOCRÈTE, MOSCHUS & ION tracerent les plus agréables tableaux de la vie champêtre & des mœurs naïves des Bergers. — La plûpart de ces grands hommes fleurirent dans le siècle de Philippe & d'Alexandre ; âge heureux qui est la première époque intéressante dans l'histoire de l'esprit humain.

Rome était encore presque sauvage, n'ambitionnait que la gloire des combats. Des Ambassadeurs Athéniens y étant allés pour une affaire particulière, les jeunes Romains qui les entendirent furent ravis de leur éloquence. Le goût de cet art merveilleux s'empara de tous les esprits, & les plus illustres citoyens de la république s'y distinguèrent. — Bientôt la Grèce perdit sa liberté. Les arts exilés de ces belles contrées vinrent établir leur empire dans Rome, & y brillèrent du plus vif éclat, sous César & sous Auguste.

S I E C L E

De César & d'Auguste.

PLAUTE & TÉRENCE avaient déjà fait connaître la Comédie.— CICERON, quoique moins nerveux que *Démotènes*, devint le modèle des grands Orateurs.— LUCRECE, né avec un esprit des plus poétique, l'employa malheureusement à préconiser un système non moins absurde qu'impie.— VIRGILE entreprit avec succès d'égaliser *Homère* dans l'Epopée, THEOCRITE, dans le genre pastoral, & surpassa *Hésiode* dans le géorgique.— HORACE perfectionna le lyrique, en réunissant l'enthousiasme de *Pindare* à la douceur d'*Anacréon*, & fit oublier *Licilius*, qui avait été chez les Romains, le père de la satire.— TIBULLE & PROPERCE répandirent dans leurs vers élégiaques tout le pathétique du sentiment.— SALLUSTE, TITE-LIVE, CESAR lui-même, & après eux, QUINTE CURCE & TACITE écrivirent l'Histoire, & portèrent à un degré supérieur l'art de peindre & de raconter.— PHEDRE fournit avec gloire la carrière que lui avait

tracée *Esopé*. — OVIDE fit étinceler dans ses diverses poésies l'imagination la plus féconde & la plus heureuse. PERSE, & bientôt après, JUVENAL, marchant sur les pas d'*Horace*, lancerent avec vigueur les traits de la satire contre les vices de leur siècle. — SÉNÉQUE moraliste & Poète, cultiva l'art des *Sophocles* & des *Euripides*. — LUCAIN peignit, en vers dignes de l'*Epopée*, les fureurs des discordes civiles dans les champs de *Pharsale*. — PLINE, le jeune, consacra le talent de l'éloquence à louer *Trajan*, un des plus parfaits modèles des bons souverains. Mais le règne de la belle nature avait alors fait place au règne du bel esprit. Vainement sous les successeurs d'*Auguste*, *Tacite* & *Quintilien* avait lutté contre le mauvais goût qui défigurait l'éloquence & la Poésie. L'enflure, le gigantesque, les jeux d'esprit, les faux brillans du Tragique Romain & du Chantre de César ne firent qu'en accélérer les progrès ; & le panegyriste de *Trajan* ne put en éviter la contagion.

Les peuples du nord inonderent l'Italie. Le siège de l'Empire Romain fut transféré à Constantinople. Les arts s'y réfugièrent, & y jetterent par intervalles quelques faibles lueurs. Le reste de l'Europe fut plongé dans l'ignorance & la

barbarie. Heureusement les Moines s'occupaient dans leur solitude à copier des livres, & nous conserverent ainsi les trésors de l'antiquité. Au milieu de ces ténèbres, les Troubadours, ou Poètes Provençaux firent entendre leurs naïves chansons. Mais le DANTE & PÉTRARQUE furent les premiers poètes qui, en illustrant l'Italie, annoncèrent la renaissance des Arts.

SIÈCLE DES MÉDICIS.

QUELQUE tems après, Constantinople tomba sous les efforts de la puissance Ottomane. Des savans de cette ville furent appelés dans les Etats des Médicis qui régnaient à Florence, & qui occupaient le trône de l'Eglise. Comblés des bienfaits de ces souverains, ils enseignèrent publiquement les Langues anciennes; & un des *Lascares*, de la famille des Empereurs de Nicée, ne dédaigna pas d'ouvrir une Ecole de Grammaire Latine, & Grecque. Les chefs-d'œuvres de Rome & d'Athènes furent alors reproduits avec des commentaires qui en découvraient les beautés. Une foule de poètes,

poètes, d'Orateurs & d'Historiens firent revivre dans leurs belles productions la Langue des anciens Romains. -- ERASME, le fléau du mauvais goût de son tems; VIDA (1) Critique habile & poète estimé; SADOLET (2), BUDÉ (3), PERPINIEN (4), MARIANA (5), ce digne émule

(1) Vida né à Crémone, en 1470, nous a laissé plusieurs poésies estimées ; mais le meilleur de ses ouvrages est un Poème sur les vers à soye. Il était Evêque d'Albe sur le Tanaro.

(2) Ce savant naquit à Modene, en 1478. De tous ceux qui ont fait revivre dans le XV^{me} siècle la belle Latinité il est celui qui a le mieux réussi. Il était Evêque de Carpentras, & fut nommé Cardinal par Paul III.

(3) Guillaume Budé, né à Paris en 1467. Sa jeunesse fut très-dissipée ; le goût pour les Lettres ne lui vint que tard, mais ses progrès furent rapides. Il fut bientôt l'oracle des savans ; les Langues Grecque & Latine lui devinrent aussi familières que sa Langue maternelle. Il a laissé 4 vol. in-folio d'ouvrages divers, où quelquefois se fait pourtant remarquer un style dur & scabreux.

(4) Pierre, Jean Perpinien, Jésuite, est compté parmi les bons Latinistes modernes. On a le recueil de ses ouvrages en 4 vol. in-12.

(5) Jean Mariana, Jésuite, né à Talavera dans le Diocèse de Tolède, en 1537 : il savait les Belles-Lettres, le Grec & l'Hébreu, la Théologie, l'Histoire Ecclésiastique & profane. On a de lui une Histoire d'Espagne & plusieurs autres ouvrages ; qui tous n'ont pas le même mérite.

de *Tacite*, & mille autres savans illustres ouvrirent les sources de la bonne Littérature. L'Italie fut l'heureuse contrée où les Lettres & les Arts fleurirent avec le plus d'éclat. MACHIAVEL se distingua par la profondeur de son génie & par l'élégance de sa diction. GUICHARDIN excella dans le genre de l'Histoire. L'ARIOSTE enrichit sa patrie d'un poème admirable. Le TRISSIN fit luire dans l'Epopée l'amour du bon goût, & le TASSE suivit d'un pas ferme & rapide les traces d'*Homère* & de *Virgile*. En Portugal, le CAMÖENS cultiva la poésie épique avec de grands succès. En Angleterre, SHAKESPEAR offrit dans ses poèmes tragiques un mélange de beautés sublimes & de défauts monstrueux. En France, MAROT charmait l'esprit par ses poésies pleines d'enjouement & de naïveté. De THOU crayonnait dans la Langue des Césars les malheurs de son siècle, lorsque parurent PIBRAC, MONTAGNE & CHARRON. Mais ces hommes de génie ne connurent point tous les agrémens dont notre Langue était susceptible. Bientôt MALHERBE les déploya dans une poésie noble, harmonieuse, énergique; &, après lui, BALZAC donna du nombre, de la cadence & de la grace au discours.

SIECLE DE LOUIS XIV.

Le feu des guerres civiles embrasait la France. Richelieu, après avoir pacifié le Royaume, établissait la balance de l'Europe, lorsque le grand CORNEILLE, père du théâtre français, créa une tragédie nouvelle, & partagea les lauriers de *Sophocle*. PATRU, le MAISTRE & GAUTIER commençaient alors à introduire la vraie éloquence dans le Barreau, Louis XIV monta sur le trône; & bien-tôt il se fit une révolution étonnante dans le gouvernement, l'esprit & les mœurs de tous les peuples de l'Europe. Tandis que MILTON publiait en Angleterre un poème épique, on vit éclore en France des prodiges, des chefs-d'œuvres en tous les genres. Ce siècle des lumières & du vrai goût n'eût presque rien à envier aux beaux siècles d'*Alexandre*, d'*Auguste* & des *Médicis*. La ROCHEFOUCAULT fit un portrait achevé du cœur de l'homme. M O L I E R E enleva le sceptre de la Comédie aux Grecs & aux Latins, & le laissa entre les mains de REGNARD. -- LA FONTAINE, supérieur peut-être à *Esopé* & à *Phédre*, montra l'Apologue avec toute la perfection imaginable. -- P A S C A L fit éclater dans ses divers écrits le génie le plus pénétrant, le plus sublime & le plus vi-

goureux. BOURDALOUE, BOSSUET, MASSILLON, FLECHIER, donnerent à l'éloquence sacrée autant de force, d'agréments & de majesté que *Demosthène* & *Cicéron* en avaient donné à l'éloquence profane. BOILEAU suivit de près *Horace*, & laissa derrière lui *Perse* & *Juvenal*. Madame DESMOULIERES offrit dans ses *Idylles* de vrais modèles de poésie bucolique. RACINE se montra le digne rival d'*Auripide*. QUINAULT créa & perfectionna le spectacle lyrique. La BRUYERE égala *Théophraste*. FENELON étala dans une poésie non rimée tout le merveilleux de l'*Epopée*. L'éloquent BOSSUET, D'ORLEANS, & après eux VERTOT manierent avec le plus grand succès le pinceau de l'Histoire.

Au commencement du siècle présent, d'AGUESSEAU, COCHIN & NORMANT ont été, par leur éloquence, les lumières du Barreau. D'AVIGNY, ROLLIN & BOUGEANT se sont distingués dans le genre historique. J. B. ROUSSEAU a tiré de sa lyre des sons qu'*Horace* & *Pindare* n'eussent point désavoués. DESTOUCHES & PIRON ont produit des chefs-d'œuvres dignes de *Molière*. CREBILLON a eu la gloire de balancer *Eschile*; & VOLTAIRE, incomparable dans les poésies légères, à qui no-

tre scène doit une partie de ses richesses à fait d'heureux efforts pour atteindre à la couronne épique.

Tels sont les grands hommes qui ont excellé dans les divers genres de littérature, durant les quatre fameux siècles, qu'on appelle par excellence les *siècles des beaux arts*.

Il ne faut pas croire cependant que ces siècles aient été exempts de malheurs & de crimes. Tous les siècles se ressemblent par la méchanceté des hommes, mais il n'est que ces quatre siècles distingués par les grands talens.

Les arts aussi ont eu de grands maîtres dans le dernier siècle dont nous venons de parler. La *Musique* a eu un Lulli, un Colasse, un Campra, un Destouches; la Peinture, les le Pouffin, les le Sueur, les Bourdon, les le Brun; les Mignard, les Vateau, les le Moine; la Sculpture les Sarrafin, les Puget, les le Gros, les Girardon, &c. la Gravure, l'Architecture, le Commerce & tous les arts enfin ont fourni des modèles achevés dans une foule d'hommes de génie que l'Histoire immortalisera, & dont elle transmettra les noms à la postérité la plus reculée.

B 3

Depuis les Ecrivains (1) célèbres dont nous avons fait mention , nous en avons eu du mérite le plus distingué ; il a paru de ces génies qui honorent le siècle où ils ont vécu & la patrie qui les a vu naître. Tels sont un Montesquieu, un J. J. Rousseau, un Raynal, un Gibbon, un Haller, un Gessner &c. &c.

L'on ne peut avoir reçu une éducation un peu soignée, & ignorer le nom de la plupart de ces auteurs tant anciens que modernes, de même que dans quel genre d'écrire ils se sont illustrés.

Ces notions, nous croirons ne pouvoir trop le répéter, sont plus faciles à acquérir qu'on ne le suppose généralement. Dans ce cas, ainsi qu'en un si grand nombre d'autres, il s'agit, seulement, d'avoir un désir sincère de réussir, &, surtout, d'adopter, d'abord, une bonne méthode,

Par exemple, l'on doit commencer par

(1) *Ecrivain & Auteur* sont deux mots lesquels s'appliquent aux gens de lettres qui livrent au public des ouvrages de leur composition. Le premier ne se dit que de ceux qui ont donné des ouvrages de Belles-Lettres ; ou du moins, il ne se dit que par rapport au style : le second s'applique à tous genres d'écrire indifféremment ; il a plus de rapport au fond de l'ouvrage qu'à la forme.

classer les auteurs de la manière la plus propre à se familiariser avec eux ; c'est-à-dire en profanes & en sacrés, en anciens & en modernes, en connus & en anonymes, en Grecs, Latins, Anglais, Français &c ; l'on peut, ensuite, les distinguer d'après les divers genres qu'ils ont traités, en Théologiens, Philosophes, Orateurs, Historiens, Poètes, Grammairiens, Philologues &c. Ils peuvent être classés encore en auteurs originaux & en auteurs qui ont eu des prédécesseurs. Mais, pour peu que l'on soit versé dans la littérature, on fait que l'on rencontre un bien petit nombre d'auteurs originaux, parce qu'il est rare qu'un auteur ne laisse échapper quelques traits qui décèlent qu'il a emprunté de ceux qui l'ont devancé dans la carrière qu'il parcourt.

Si notre plan nous l'eût permis, nous nous serions étendus, ici, plus que nous ne le faisons, sur les moyens de marcher, sinon avec de grands succès, au-moins avec plaisir & facilité dans la carrière des Belles - Lettres. Mais un de ces moyens, seul, pourrait quelquefois faire arriver à ce but, & il est à la portée de tout le monde, c'est de consulter sur cet objet une personne instruite & de goût. Nous croirions qu'elle conseillerait de

débuter dans cette étude par se faire une idée claire & méthodique des divers genres qui ont le plus exercé la plume des auteurs célèbres ; notions qui consisteraient à savoir, par exemple, que la Philosophie & les branches qui en dépendent, l'Histoire, &c. &c. ont été des objets traités par les plus grands génies. Nous croirions, encore, qu'elle proposerait de passer à l'étude des connaissances nécessaires pour distinguer un auteur ancien & un auteur moderne ; enfin, qu'elle pourrait prescrire de consulter avec soin, dans le Dictionnaire des grands hommes, les notices qu'on y trouve sur les auteurs les plus célèbres & qui sont cités dans presque tous les Cours de Belles-Lettres à l'usage des jeunes gens.

Ces premiers pas faits, mais avec l'attention convenable, il sera bientôt facile de voir par soi-même la meilleure route à suivre dans cette partie intéressante de l'instruction.

Peut-être aurions-nous pu nous dispenser de remarquer que ce n'était pas la place, dans cet abrégé, (*) destiné uni-

(1) Il est bien peut-être d'observer que nous avons extrait une partie de ce que nous

quement à jeter un coup-d'œil sur les principes élémentaires des Belles-Lettres, de citer un plus grand nombre d'auteurs que nous n'avons cru devoir le faire : mais il nous semble nécessaire d'observer à nos jeunes lecteurs que nous n'avons guère fait mention que d'écrivains qui ont traité des Belles-Lettres, ou d'objets qui en font partie ; & qu'il est beaucoup d'autres savans qui ont cultivé particulièrement les sciences, & lesquels, à la rigueur, peuvent ne pas être classés parmi les gens de Lettres proprement dits ; parce que jadis la variété & l'étendue des sciences n'était pas telle qu'il fut nécessaire comme il l'est aujourd'hui, pour en profiter, agréablement, de cultiver en même tems les Belles-Lettres. Il est sur-tout quelques-uns de ces savans dont on ne pourrait ignorer le nom & la patrie sans risquer d'avoir à en rougir ; tels sont

avons dit ici sur l'étude des Belles-Lettres d'un petit ouvrage que nous venons de publier sous le titre de *Manuel élémentaire de Littérature & de Belles-Lettres, en forme de Dictionnaire, à l'usage des Dames & des jeunes gens, avec cette épigraphe.*

Gens de Lettres voyez le monde
Gens du monde voyez les Lettres.

B s

chez les anciens, un *Aristote*, un *Platon*, un *Pithagore*, &c., chez les modernes un *Newton*, un *Boerhaave*, un *Buffon*, un très-grand nombre d'autres encore, que peuvent faire connaître une lecture bien dirigée, & le commerce de gens instruits, dont il en est quelques-uns qui ont le talent rare & précieux de présenter l'instruction sous les formes les plus aimables & les plus riantes.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

ON ne peut assigner l'origine que d'un très-petit nombre d'Arts & de Sciences. Leur découverte, pour la plupart, se perd dans la nuit des tems. Cependant en parlant de chacun d'eux nous dirons l'opinion commune à ce sujet,

On entend par art une connaissance des règles, des moyens de faire quelque chose, de parvenir à un but.

Par le mot science, on entend la connaissance claire & certaine de quelque chose, fondée ou sur des principes évidens par eux-mêmes, ou sur des démonstrations.

On divise les Arts en Libéraux & en Mécaniques. Les premiers sont ceux qui regardent les sciences , comme la Philosophie , la Rhétorique , la Grammaire , les Mathématiques , la Peinture , la Musique , la Sculpture , l'Imprimerie , l'Architecture &c.

Ils sont appelés Libéraux parce que , chez les Anciens , ils ne pouvaient être exercés que par des hommes libres ; & qu'ils consistent plus dans les opérations de l'esprit que dans celles de la main.

L'on donne particulièrement le nom de Beaux Arts à l'Eloquence , la Poésie , la Musique , la Peinture , la Sculpture & la Gravure.

Les Arts mécaniques sont ceux où l'on travaille plus de la main & du corps que de l'esprit , comme le font les Charpentiers , les Boulangers , les Maçons &c.

Cette distinction , quoiqu'elle bien fondée , n'a pas laissé de produire un mauvais effet , elle a avili des gens très-estimables & très-utiles ; elle a rempli les villes d'orgueilleux raisonneurs , de contemplateurs inutiles , & les campagnes d'ignorans & d'oisifs souvent dangereux , au moins toujours fort peu nécessaires à la société. Mais heureusement l'on commence à rendre

l'estime qui est due à ceux qui exercent les arts mécaniques, & c'est-là un pas essentiel de fait vers la bonne & vraie philosophie.

DE L'ÉCRITURE.

IL ne put suffire longtems aux hommes de se communiquer seulement de vive voix ; il leur devint nécessaire d'avoir un autre genre d'expression pour se parler dans l'éloignement.

L'on essaya d'abord de peindre ce dont on voulait parler ; puis , ce moyen demandant beaucoup de tems , l'on convint de caractères particuliers , de figures qui renfermaient plus de pensées dans un plus petit volume. On sent combien cette méthode dût être embarrassante dans les commencemens , combien elle était insuffisante , tant soit peu que l'on eut à s'entretenir sur divers objets.

De toutes les méthodes, la plus célèbre fut celle des Egyptiens connue sous le nom de *Hiéroglyphique* , qui , comme toutes celles qui l'avaient précédée , n'était que des marques ou figures tenant lieu de choses , non des mots , non des sons de la voix.

Tels étaient les faibles progrès de l'É-

écriture, lorsqu'un génie heureux, [l'on prétend que ce fut un nommé Thoot, secrétaire d'un des premiers Roi d'Egypte,] sentit que le discours quelque varié, quelque étendu qu'il puisse être pour les idées, n'est pourtant composé que d'un petit nombre de sons, & qu'il ne s'agissait que de leur assigner à chacun un caractère représentatif. Il abandonna donc l'écriture représentative des êtres, des objets, pour s'en tenir à la combinaison des sons, qui, quoique très-bornée, produit cependant le même effet. Il inventa seize caractères, que nous appellons lettres, & ce fut-là le premier Alphabet.

On a attribué cette découverte à Cadmus Roi de Thèbes, & fils d'Agénor Roi de Phénicie. Cependant l'on croit aujourd'hui assez généralement qu'il tenait cet art nouveau des Egyptiens, & qu'il n'eut que le mérite de le faire connaître aux Grecs, chez lesquels il porta les seize caractères de Thoot en 1519, avant Jésus-Christ.

Malgré tous les avantages des Lettres, les Egyptiens employèrent l'usage des hiéroglyphes, même longtems après qu'elles eurent été trouvées. C'est parce que toute la science de ce peuple était confiée à cette sorte d'écriture.

Le Gouvernement , croit-on , chercha d'abord à tenir secrète la découverte de Thoot ; & il s'en servit pour les Lettres d'Etats, qui furent pendant quelque tems portées avec toute la fureté de nos chiffres modernes (*).

[*] On a fait un art particulier de cette manière de se communiquer, on l'appelle Cryptographie, Polygraphie & Stéganographie. Selon un auteur connu les *Scytales* des Lacédémoniens furent l'ébauche de cet art mystérieux ; c'était deux rouleaux de bois d'une longueur & d'une épaisseur égale. Les Ephores en gardaient un , & l'autre était pour le Général d'armée qui marchait contre l'ennemi.

Lorsque ces Magistrats voulaient lui envoyer des ordres secrets , ils prenaient une bande de parchemin étroite & longue , qu'ils roulaient exactement autour de la *Scytole* qu'il s'était réservée : ils écrivaient alors dessus leurs intentions ; & ce qu'ils avaient écrit formait un sens parfait & suivi, tant que la bande de parchemin était appliquée sur le rouleau ; mais dès qu'on le développait , l'écriture était tronquée & les mots sans liaison , & il n'y avait que le Général qui put en trouver la suite & le sens , en ajustant la bande sur la *Scytole* ou rouleau semblable qu'il avait.

Comme , ainsi que nous l'avons dit , l'écriture en chiffres est devenu un art , on a marqué

La forme primitive des lettres s'altère insensiblement ; chacun finit par adopter celle qu'il plaît à l'usage d'établir , mais la

aussi l'art de lire ou de démêler les chiffres , par le terme particulier de *déchiffrer*.

Le chiffre à simple 'clé est celui où on se sert toujours d'une même figure pour signifier une même lettre ; ce qui peut se deviner aisément avec quelque application.

Le chiffre à double clé est celui où l'on change d'alphabet à chaque mot , ou dans lequel on emploie des mots sans signification.

Une manière simple & indéchiffrable est de convenir de quelque livre de pareille & même édition : & trois chiffres font la clé. Le premier chiffre marque la page du lieu que l'on a choisi , le second chiffre en désigne la ligne , & le troisième marque le mot dont on doit se servir.

La première règle à suivre dans l'art de déchiffrer est de faire un catalogue des caractères qui composent les chiffres , & de noter combien chacun est marqué de fois. Dans le cas où chaque lettre serait exprimée par un seul chiffre , & que le discours serait en français ce catalogue servirait à trouver 1°. les e par le chiffre qu'on aurait eu le plus souvent ; car l'e est la lettre la plus fréquente en français : les voyelles par les autres chiffres les plus fréquens : 3°. les t & les q , à cause de la fréquence des *Et* des *qui* , *que* , sur-tout dans un discours un peu long : 4°. les s à cause de la terminaison de tous les pluriels par cette lettre &c.

valent resta toujours à-peu-près la même chez toutes les nations.

On croit que ce furent les Grecs & les Toscans qui apprirent aux Romains l'art d'écrire. Les caractères qu'ils employaient étaient les lettres que nous appelons capitales. Quant à nous, la forme essentielle de nos lettres a presque toujours été la même, à quelques changemens près dans leur configuration, depuis que nous avons substitué dans l'écriture courante les caractères arabes aux caractères romains, qui ne furent plus employés que comme initiales, ou pour former des titres.

On écrivait d'abord de droite à gauche; les livres écrits en Langue hébraïque ont encore leurs lignes rangées dans cet ordre-là, & de plus commencent là où finissent les nôtres, c'est-à-dire, que le dernier feuillet d'un ouvrage hébreu en est le commencement.

Plusieurs peuples écrivaient d'abord de haut en bas, de sorte que leurs lignes faisaient des lignes perpendiculaires placées à côté l'une de l'autre. Les Chinois ont conservé cet usage.

Il pourra paraître étonnant que ces peuples se soyent embarrassés d'un aussi grand nombre de caractères que l'est celui dont

ils se servent. On leur en compte jusqu'à 80,000. Aussi l'étude de la Langue est-elle chez eux si longue, si pénible que la vie entière ne peut presque y suffire. Pour se faire une idée des difficultés qu'une telle étude doit surmonter, il suffit de savoir qu'ils ont environ 333 mots, tous d'une syllabe, lesquels prononcés de cinq tons différens ont cinq différentes significations.

Il pourrait être curieux de comparer les commencemens de l'écriture avec la Tachigraphie, ou art d'écrire aussi vite que l'on parle, & la science du Télégraphe, manière de se communiquer qui paraît tenir de la magie.

Un Artiste présenta à Elisabeth, Reine d'Angleterre, un morceau de papier de la grandeur de l'ongle, sur lequel étaient écrits les Commandemens de Dieu, le Simbole des Apôtres, l'Oraison Dominicale, le nom de la Reine & la date de l'année. Cet Artiste en faisait facilement distinguer toutes les lettres par le moyen d'une loupe. --- On a pu voir une Iliade d'Homère, écrite sur du velin, & que l'on peut enfermer dans la coquille d'une noix. Ces pièces d'écriture se tracent ordinairement avec un pinceau, parce qu'il

présente une pointe plus fine, plus déliée que la plume.

DE L'IMPRIMERIE.

L'IMPRIMERIE , avons nous lu quelque part, a remplacé l'art d'embaumer les morts. Montesquieu , Rousseau , Voltaire , pour être morts , n'en sont pas moins tout entiers dans leurs écrits immortels.

On a voulu enlever aux modernes l'honneur de l'invention de l'Imprimerie, en prétendant que les Chinois & les Japonnais s'en servaient avant le milieu du quinzieme siècle , époque où elle fut connue en Europe ; l'Imprimerie Chinoise est , dit-on , si différente de la nôtre qu'il n'est pas possible de les comparer. Avant cette découverte importante , nos Bibliothèques n'étaient composées que de manuscrits ; en conséquence elles étaient peu nombreuses & coutaient des sommes immenses. L'imagination se perd à calculer combien devait avoir coûté de peine & d'argent la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie , composée , dit-on , de plus de sept cent mille volumes , & qui , l'an 650 de Jésus-Christ , fut par ordre du Calife

Omar distribuée dans les bains publics, & servit à les chauffer pendant six mois, (1).

On crut avoir fait un grand pas vers la propagation des sciences en gravant sur des planches les caractères de l'écriture & en les imprimant. Sans doute, cette découverte était de la plus haute importan-

(*) La plupart de ces volumes étaient des rouleaux beaucoup moins chargés que nos livres d'une étendue ordinaire; d'ailleurs on sait qu'il ne faut pas croire aveuglement tout ce que l'Histoire nous rapporte. Par exemple, elle nous dit que Bricus & Laurent de Crémone furent envoyés par Grégoire XIII sur le mont Amara en Ethiopie pour y voir la fameuse Bibliothèque qui doit être dans le monastère de la sainte Croix. Elle est divisée en trois parties, prétendent quelques-uns, & contient en tout dix millions cent mille volumes, tous écrits sur de beau parchemin & gardés dans des étuis de soie. On ajoute que cette bibliothèque doit son origine à la Reine de Séba, qui visita Salomon, & reçut de lui un grand nombre de livres. — Quelques-uns prétendent aussi que la Bibliothèque de Fex, composée de 32 mille volumes renferme toutes les décades de Tite-Live, les ouvrages de Pappus d'Alexandrie, fameux Mathématicien, tous ceux d'Hypocrate, de Galien & de plusieurs autres bons auteurs dont les écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous, ou n'y sont parvenus qu'imparfaits.

ce , mais la même planche ne pouvait servir que pour le même ouvrage.

L'on n'est pas absolument bien d'accord sur le nom de l'inventeur de l'Art de l'Imprimerie. Mayence fait l'honneur de cette découverte à Jean Faust , Strasbourg à Menthel , &c.

L'on commence toutefois à regarder assez généralement Jean Guttemberg , gentilhomme de Mayence , comme l'auteur de cette précieuse découverte en 1440. Il employa d'abord des planches de bois gravées , puis des caractères mobiles & sculptés , qui étaient aussi de bois. Schoeffer , domestique de Faust , inventa ensuite les caractères de fonte.

Guttemberg & Faust joignirent leurs efforts pour amener leur découverte à des succès. Ils imprimèrent une Bible qui parut en 1450 , & que Faust vendit en France , en Allemagne , comme manuscrit.

Il est facile de voir travailler dans une imprimerie , cela même n'est pas absolument inutile dans une éducation soignée. On conçoit alors comment par la célérité des opérations deux ouvriers y font plus d'ouvrage en un jour que cent écrivains n'en feraient dans la même espace de tems , quelque diligens qu'ils fussent.

Nous croirions aussi qu'il n'est guères possible d'ignorer aujourd'hui, ce qu'on entend par in-octavo, in-douze, in-quarto, in-folio ; ce qu'on entend par une belle édition, de beaux caractères, &c, (1). Ce sont-là des détails dans lesquels notre plan ne nous permet point d'entrer. Mais on a sans-cesse les moyens de s'informer de ces objets & d'un grand nombre d'autres plus intéressans encore, sans que toutefois l'on songe à le faire.

L'on a dit que le premier livre, imprimé qui se vendit en France, manqua causer de

(*) Les Elzévir, les Etienne sont ceux des Imprimeurs, qui ont eu la plus grande réputation. Robert Etienne est particulièrement célèbre par ses connaissances éminentes dans les Langues & les Humanités. Il mourut à Geneve, en 1559, après s'être comblé de gloire. Il entretenait chez lui dix à douze Savans de diverses Nations ; & comme ils ne pouvaient s'entendre les uns les autres qu'en parlant Latin ; cette Langue devint si familière dans cette maison, que les correcteurs, la femme, les enfans & ses anciens domestiques vinrent tous à la parler avec facilité. De nos jours les Baskerville, les Didot, les Fournier, les Pierre, ont porté à une grande perfection l'art de l'imprimerie, les uns par leurs caractères, les autres par leurs talens dans les autres parties de cet art.

fâcheuses affaires au vendeur. La parfaite exactitude & ressemblance qui régnait dans l'ouvrage, les mêmes fautes qui se trouvaient toujours répétées dans chaque exemplaire, & toutes à la même place, firent croire à quelques moyen surnaturel. Le vendeur emprisonné, accusé de *fortilège*, fut contraint de faire connaître son secret pour échapper aux funestes effets de l'ignorance. Alors les acheteurs se pourvurent en Justice contre Faust, réclamèrent le remboursement du prix qu'ils avaient payé de la Bible, qu'ils estimaient infiniment moins depuis qu'ils savaient qu'elle n'était pas manuscrite. Le Parlement jugea en faveur de Faust.

Il est une autre Imprimerie qu'on appelle *en taille-douce* ; c'est l'art de porter sur une feuille de papier, un morceau de satin, de velin &c., l'empreinte des traits qu'on a tracé à l'eau forte ou au burin, ou autrement sur une planche de cuivre ou de bois.

Si nous étions encore dans le temps où la pédanterie semblait présider à l'instruction, nous n'aurions pu nous permettre de placer ici l'Enigme suivante

dont le mot est *Imprimerie*, & qui nous paraît peindre cet art d'une manière assez heureuse.

Entre l'esprit & la raison austere,
 Entre le silence & la voix,
 Je suis un intermédiaire.
 Je parle Arabe, Grec, Latin, Hébreu, Chinois.
 Je suis très tolérante ;
 Mais quoiqu'indifférente
 Sur les Religions, & sur tous les partis,
 J'ai toujours préféré les Papes aux Muftis.
 Ainsi que le soleil je répands la lumière ;
 Je n'ai pourtant pas ses rayons,
 Ainsi que Raphaël je peins le caractère ;
 Je n'ai pourtant pas ses crayons ;
 A deux couleurs se borne ma palette,
 Je peins en noir sur un fond blanc,
 J'arrange tous les traits, la toile les répète,
 Nul portrait n'est plus ressemblant.
 Je puis d'un seul tableau tirer mille copies,
 Et d'un ouvrage seul faire cent mille heureux.
 Je puis sans recourir à des secrets impies,
 Ressusciter les morts & m'enrichir par eux.
 Je change par degré l'opinion publique,
 Et mon pouvoir tient lieu de la tribune antique,
 Où le foudre à la main des citoyens hardis
 Réveillaient un moment des peuples engourdis.
 J'ai formé la raison humaine,
 Et dévoilé bien des secrets :
 Ma liberté fait mon succès ;
 Je ne vauz rien si l'on me gêne.

DE LA GRAVURE.

SI l'invention de l'Imprimerie n'était pas une des découvertes les plus importantes à l'homme civilisé, si, par cette raison, elle ne devait pas avoir la prééminence sur celle de la Gravure, nous aurions dû sans doute avoir déjà parlé de la dernière, puisqu'elle avait eu lieu long-tems avant celle de l'Imprimerie.

On ne peut avoir des doutes sur son ancienneté, puisque sans parler d'une infinité de citations & de preuves de toutes espèces les ouvrages des Egyptiens qui existent encore, surtout leurs obélisques [*] ornés de figures hiéroglyphiques gravées, sont des preuves incontestables que cet art était en usage chez un des peuples les plus anciens qui nous soyent connus. Il est même vraisemblable que pour fixer l'origine de cet art, il faudrait remonter à l'époque où les premiers hom-

(*) On entend par Obélisque une espèce de pyramide quadrangulaire longue & étroite, qui est ordinairement d'une seule pièce & qu'on élève dans une place pour y servir d'ornemens. Les Obélisques des Egyptiens sont les seuls monumens qui nous restent des lumières & de la sagesse de ce peuple.

mes

mes ont cherché les moyens de se faire entendre les uns des autres sans le secours de la voix.

Cependant l'art de multiplier à l'infini par des empreintes les traits que l'art de la gravure fait former ne prend naissance que vers le milieu du quinzième siècle.

“ J'envisage les productions de ce bel art, dit l'infatigable M. D. J. dans l'Encyclopédie , comme un parterre émaillé de quantité de fleurs variées dans les formes & dans les couleurs , qui, quoique moins précieuses les unes que les autres, concourent toutefois à l'effet de cet ensemble brillant, que les yeux avides du spectateur ne peuvent se lasser de considérer. Tels sont les ouvrages des habiles Graveurs qu'un curieux délicat a su réunir dans son cabinet ; il les parcourt avec un plaisir secret, ignoré des hommes sans goût ; tantôt il admire à quel point de grands maîtres ont porté leur burin par une touche forte, vigoureuse & hardie : tantôt il se plaît à voir la correction qui se présente sous des travaux plus agréables ; ensuite, satisfait des beautés propres au burin, il passe à celles de l'eau forte , qui, moins recherchée dans ses atours, lui peint l'aimable nature dans sa simplicité : telle il la chérit

Tome VIII.

C

dans les estampes du Parmésan, du Guide & d'autres grands peintres qui ont laissé couler leurs pensées sur le cuivre, avec cette facilité qu'on retrouve dans leurs dessins. Il est vrai qu'à regret il voit ces précieuses eaux fortes dénuées de ce clair obscur, le charme de la vue; mais il les retrouve dans d'autres maîtres, qui célèbres en cette partie ont produit sur les objets, comme par enchantement, les jours & les ombres qu'y répand la lumière."

Ces maîtres méritent d'être connus, au moins les principaux d'entr'eux doivent être connus de l'homme qui se répand dans la société. M. de J. en donne dans l'Encyclopédie, article Graveur, une suite de notices très-précieuse. Une mère de famille, une Institutrice, de jeunes demoiselles, même, doivent apporter quelques connaissances sur cet objet; & il leur importe d'autant plus de les avoir que sans elles il leur serait souvent difficile de visiter des portes-feuilles d'estampes, à cause des nudités ou de la nature des sujets. Instruite à un certain point, une femme s'expose moins à l'embarras.

Masso Finiguerra orfèvre de Florence, fut le premier qui trouva la gravure des planches. Des Artistes Italiens la firent connaître en France, sous le règne

de François I ; elle était encore informée. Ce ne fut que sous les règnes suivans qu'elle parut avec quelque éclat.

La gravure sur le cuivre, soit au burin, soit à l'eau forte, est presque la seule dont on se serve présentement pour les estampes ou les planches gravées dont on orne les livres ; celle en bois, autrefois si estimée, n'est plus guères d'usage que pour les petits ouvrages de peu de conséquence, ou pour de très-grands ; comme sont les tapisseries de papier ou autres.

On peut facilement trouver un artiste ou un maître qui expliqueront ce qu'on entend par gravure au burin, ou en taille-douce, gravure à l'eau forte, gravure en manière noire, gravure en plusieurs couleurs, gravure en bois, en noir ; & gravure de musique, gravure de pierres fines, &c. Mais, ainsi que nous l'avons déjà observé, il est des objets d'instruction si faciles à obtenir & qu'on néglige toutefois.

DU DESSIN ET DE LA PEINTURE.

ON peut croire avec beaucoup de probabilité que la peinture est presque aussi ancienne que la création du monde : rien

n'est plus ordinaire que de voir les enfans tracer sur le sable les objets qu'ils apperçoivent. Ces objets, mal représentés à la vérité, n'en sont pas moins des dessins.

Cependant, selon l'opinion la plus commune, la fille de Dibutade, potier de terre, de Sicyone, ville du Péloponnèse, a inventé cet art. Vivement éprise d'un amant, & le voyant à la veille d'un départ, elle traça sur une muraille avec un charbon le contour de l'ombre de la tête de cet amant, & fit ce que nous avons appelé dernièrement une silhouette.

La brillante peinture est fille de l'Amour.

C'est lui qui le premier, inspirant une amante,

Aux rayons de Phœbus guidant sa main tremblante,

Crayonna sur un mur l'ombre de son amant.

Des diverses couleurs, de riche assortiment,

L'art d'animer la toile & de tromper l'absence

Ainsi que d'autres arts lui doivent la naissance.

Voilà le premier pas dans la peinture; c'est le premier trait du dessin qui a pour but d'imiter le contour & les formes qu'on se propose de représenter. Cet Art est à la peinture ce que le squelette est au genre humain. Mais il peut être un squelette sans chair, sans coloris, & il n'est ni chair, ni coloris sans squelette. Donc la peinture ne peut exister, sans le dessin.

Selon Pline, cependant, les Egyptiens assuraient que cet Art avait pris naissance chez eux six mille ans avant que de passer chez les Grecs ; ostentation manifestement frivole. Il ne conteste point à l'Egypte d'avoir possédé les Peintres les plus anciens ; il reconnaissait même le Lydien Gigès pour le premier inventeur de la peinture Egyptienne, mais soit qu'il n'en restât plus de son tems aucun monument, soit que les ouvrages y méritassent peu d'attention ; parce que la politique des Egyptiens avait toujours selon Platon, entretenu la Peinture, dans le même état de médiocrité, sans aucune altération & sans aucun progrès, ce fut les Grecs, dit-il, qui la porterent au plus haut point de grandeur & de perfection.

On entend par **PEINTURE ANTIQUE**, celle qui d'Egypte passa en Grèce, de Grèce à Rome.

La *Peinture des Grecs* est celle qui nous offre les chefs - d'œuvres les plus admirables.

D'abord on dessina le contour, seulement. A cette simple délinéation, succéda une autre peinture linéaire plus parfaite, qui distingua par le dessin, & sans aucune couleur, les traits du visage renfermés dans l'intérieur du contour. Elle

eut pour inventeur Ardicès de Corinthe, & Téléphane de Sicyone. Ces deux Auteurs des portraits dessinés furent les premiers qui exercèrent l'art de représenter la figure sur une surface égale & unie.

On employa ensuite la peinture coloriée; elle fut appelée Peinture *monochrome*, parce qu'on n'y fit usage d'abord que d'une seule couleur, à moins que nous ne donnions le nom de *seconde couleur* à celle du fond sur lequel on travaillait. L'Auteur de cette méthode, l'inventeur de la Peinture, proprement dite, fut Cléophrante de Corinthe : il débuta par colorier les traits du visage avec de la terre cuite & broyée ; ainsi la couleur rouge comme la plus approchante de la carnation fut la première en usage.

Ce fut Bularchus, contemporain du Roi Candaule, qui, le premier, introduisit l'usage de plusieurs couleurs dans un seul ouvrage de peinture.

Enfin, Apollodore d'Athènes, Zeuxis (*), Parrhasius, Apelle, &c., donnerent naissance au beau siècle de la Peinture.

(*) Selon quelques-uns, la mort de Zeuxis fut causée par un effet très-singulier, ce célèbre Artiste ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit rire avec un tel excès qu'il en mourut.

Le premier qui prit le pinceau chez les Romains , fut un jeune homme de la famille des Fabius , l'an 450 de Rome. Il peignit le temple de la Déesse Salus.

On se sert ordinairement de l'expression Ecole , pour signifier la classe ou la suite des Peintres qui se sont rendus habiles dans un pays , & en ont suivi le gout. Cependant on se sert quelque fois du mot Ecole pour désigner les élèves d'un grand peintre. Mais en prenant le mot d'Ecole dans sa signification la plus étendue on compte huit Ecoles en Europe.

ECOLE ALLEMANDE. Les ouvrages de cette Ecole se caractérisent à une représentation fidèle de la nature , telle qu'on la voit avec ses défauts & non comme elle pourrait être dans sa pureté. *Albert Durer* en jetta les fondemens , *Holbein* , *Rothenamer* , *Mérian* &c. lui ont succédé & y ont acquis une juste célébrité.

ECOLE FLAMANDE. On distingue les ouvrages de cette Ecole & de celle de Hollande à une parfaite intelligence du clair obscur , à un travail fini sans sécheresse , à une union savante de couleurs très-afforties & à un pinceau moelleux. *Hubert* & *Jean Van-Eyck* peuvent

être regardés comme les fondateurs de l'Ecole Flamande, Steenwyck, Rubens, Krayér, Vandeyck, Téniers le jeune, Van - der - Meer &c. y sont célèbres.

ECOLE FLORENTINE. Elle se rend recommandable par un style élevé, par une imagination vive & féconde, par un pinceau en même tems hardi, correct & gracieux. Léonard de Vinci, Michel Ange-Buonarotta, le plus célèbre des trois Michel-Ange, André del Sarto, Volterre &c. honorent cette Ecole.

ECOLE FRANÇAISE. Il est difficile de caractériser en général cette Ecole ; car il paraît que les peintres de cette nation ont été dans leurs ouvrages assez différens les uns des autres, les uns ont suivi le gout Romain, d'autres le gout antique &c.

Jean Cousin doit être regardé comme le premier peintre Français qui se soit fait une réputation, Nicolas Poussin, Claude Lorrain, Pierre Mignard, Le Sueur, le Brun, Jouvenet, Vanloo, Watteau, le Moine, &c. ont rendu cette Ecole célèbre.

ECOLE HOLLANDAISE. On distingue cette Ecole à une représentation de la nature telle qu'on la voit avec ses

défauts ; à une parfaite intelligence du clair-obscur ; à un travail achevé ; à une propreté charmante ; à une exactitude singulière ; à un art admirable dans la représentation des paysages , des perspectives , des ciels , des animaux , des fleurs &c. mais il ne faut pas y chercher la beauté de l'ordonnance. Lucas de Hollande , Rambrant van Ryn , Wouwermans , Berghem , Van der Veldin &c. s'y sont distingués.

ECOLE LOMBARDE. Le grand gout de dessin , formé sur l'antique & sur le beau naturel , des contours coulans , une riche ordonnance , une belle expression , des couleurs admirablement fondues , un pinceau léger & intelligent , enfin une touche savante , molle & gracieuse , caractérisent les célèbres artistes de cette Ecole. Ils sont : Le Corrège [*] fondateur de l'Ecole Lombarde proprement dite , le Parmésan , les Carraches , [Louis , Augustin & Annibal] Michel Ange &c.

(*) Il est peu de ces grands maîtres dont la vie ou la mort ne nous offrent pas quelque particularité intéressante à placer ici. Mais , contrainth de calculer notre espace , nous avons dû le taire. Cependant nous ne pouvons nous refuser au plaisir de faire connaître à nos jeunes lecteurs le trait suivant du Corrège. Ce puissant génie ignorant ses talens , mettait un

Caravage , le Guide , l'Albane , le Dominiquin ; &c. sont des peintres de cette Ecole qu'un Amateur ne peut ignorer.

ECOLE ROMAINE. On trouve dans les ouvrages des habiles maîtres de cette Ecole un goût formé sur l'antique , qui fournit une source inépuisable de beautés du dessein , un beau choix d'attitudes , la finesse des expressions , un bel ordre de plis , un style poétique , embelli par tout ce qu'une heureuse imagination peut inventer de grand , de pathétique & d'extraordinaire. La touche de cette Ecole est facile , savante , correcte & gracieuse ; sa composition est quelquefois bizarre , mais élégante.

On distingue dans cette Ecole, Antoine de Messine, le premier des Italiens qui ait

pris un prix très-moderne à ses ouvrages , & les travailla d'ailleurs avec beaucoup de soin , ce qui , joint au plaisir qu'il avait d'assister les malheureux le fit vivre lui-même dans la misère. Étant un jour allé à Parme recevoir le prix d'un de ses tableaux , qui se montoit à 200 L. on le paya en monnaies de cuivre : l'empressement de porter cette somme à sa pauvre famille , l'empêcha de faire attention à la pesanteur du fardeau , à la chaleur de la saison , au chemin qu'il avait à faire à pied ; il s'échauffa & gagna une pleurésie , dont il mourut , à la fleur de son âge.

peint à l'huile ; Raphael, Primatice , Jules Romain , Michel-Ange des batailles , &c.

ECOLE VÉNITIENNE. Un savant coloris , une grande intelligence du clair-obscur , des touches gracieuses & spirituelles , une imitation simple & fidèle de la nature , qui va jusqu'à séduire les yeux ; voilà les parties qui caractérisent spécialement les beaux ouvrages de cette Ecole. Les Bellins ou Bellino , (Gentil & Jean) les Titien , les Vecelli , les Tintoret , Veronese , &c. sont des peintres de cette Ecole qui se sont immortalisés.

Il n'est aucune de ces Ecoles à laquelle on ne reproche des défauts qui lui sont particuliers , mais la nature de cet ouvrage ne nous a pas permis d'entrer dans ces détails. Nous ne pourrions non plus parler de toutes les espèces de peinture , à l'Arabesque , à la Fresque , à la Gouache , en pastel , à l'huile , &c. L'on fait que l'Arabesque consistait à représenter à la Fresque , sur les murailles , des figures de caprice , ou des compositions d'Architecture pour servir d'ornement & de décorations , que la Fresque est une peinture appliquée sur une muraille fraîchement enduite , la Gouache une peinture où l'on emploie des cou-

leurs détrempées avec de l'eau & de la gomme &c. &c,

Parmi les traits ou anecdotes qu'on doit à l'art de la peinture, l'on cite souvent le fameux défi de Parrhasius & de Zeuxis. Ce dernier produisit son tableau aux raisins qui avait trompé les oiseaux mêmes ; mais Parrhasius ayant montré son ouvrage, Zeuxis, impatient, s'écria : *Tirez donc ce rideau !* & ce rideau était le sujet du tableau : Zeuxis s'avoua vaincu.

Nous ferons mention de deux traits moins anciens ; mais que l'on se plaît à citer dans les ouvrages destinés à l'éducation des jeunes gens.

Mabuse, célèbre peintre Hongrais, n'était pas sans mériter quelque reproche d'inconduite. Le Marquis de Werens, au service duquel il était, devant loger chez lui l'Empereur Charles Quint habilla ses domestiques en damas blanc. Mabuse vendit son damas, en but l'argent au cabaret, & le remplaça par une robe de papier blanc qu'il peignit en damas à grandes fleurs. L'éclat de l'habit fit remarquer l'habit du peintre. L'Empereur surpris du brillant de ce damas fit approcher le peintre & découvrit la ruse. On en rit beaucoup ; & Mabuse, qui avait fait rougir

son maître en fut quitte pour quelques mois de prison — Voici le second trait. Un jour Hogarth pria Garrick de permettre qu'il essaya de le peindre. Celui-ci parut y consentir volontiers; mais, à la première séance il décomposa, par degrés, les traits de son visage, de sorte que, l'ébauche finie, Hogarth fut obligé de convenir qu'elle ne lui ressemblait en aucune manière. Ce peintre fameux ne reconnut la plaisanterie qu'après avoir tenté en vain, pendant plusieurs séances, de saisir les traits de ce grand Acteur (1)

(1) Nous aimons à nous peindre cette scène; elle est l'image de la société. Nous croyons y voir les Hogarths, les yeux fixés sur ces traits fugitifs qui leur échappent & se succèdent, & les Garricks employer tout leur art à échapper à l'attention qui les poursuit. Un rôle succède à l'autre, & souvent le même homme les joue à la fois.

DE LA SCULPTURE.

ON définit la Sculpture un art qui par le moyen du dessein & de la matière solide imite sous le ciseau les objets palpables de la Nature.

Nous l'avons entendue définir d'une manière presque plaisante, & qui néanmoins ne manque pas de justesse. Dans tous les corps solides, nous disait-on, il y a une figure parfaitement ressemblante de quelqu'objet solide que ce soit; & l'art de la sculpture consiste à enlever ce qui empêche qu'on ne voye cette figure-là. (1)

La sculpture ainsi que l'Histoire est le dépôt le plus durable des hommes & de leurs faiblesses. Cet art nous montre les vices déifiés, les vertus illustrées, immortalisées &c.

On attribue la découverte de la sculpture ou plutôt de la Plastique à Dibutades pere de cette fille de Sicyone qu'on dit

(1) Un bloc de marbre était si beau !
 Qu'un statuaire en fit l'emplète.
 Qu'en fera, dit-il, mon ciseau,
 Sera-t-il Dieu, table ou cuvette ?

avoir inventé la peinture. Ce potier appliqua de l'argile sur le dessein qu'avait fait sa fille, en fit un profil qu'il mit cuire à son four.

Les Statues grecques sont encore le guide des meilleurs sculpteurs pour la vérité, la grace, l'élégance, & sur-tout la simplicité.

On appelle statues *pédestres*, celles qui sont en pied ou debout.

Equestres, celles qui représentent un Monarque ou un héros à cheval.

Curules, celles qui sont dans des chars tirés par des chevaux.

Accroupies, celles qui sont assises ou dans des attitudes gênées.

Allégoriques, celles qui par l'image d'une figure humaine représentent quelques symboles, comme les saisons, la sagesse, la Justice &c.

Hydrauliques, celles qui servent d'ornement aux fontaines, jets d'eau &c. comme Neptune, Thétis, des Sirenes &c.

Sacrées, celles qui représentent Dieu, la vierge, les anges, les Apôtres, &c.

Colossales, celles qui excèdent le double de la grandeur naturelle.

Cariatiques. Celles d'une femme qui fait l'office de colonne dans les édifices.

On dit des *Cariatides*, ou des *statues Cariatiques*.

Haut-relief est la figure taillée d'après nature. On dit aussi *plein relief*.

Bas-relief, est un ouvrage qui a peu de saillie & est attaché sur un fond.

Demi-relief, c'est quand une représentation sort à demi corps du plan sur lequel elle est posée.

Le haut relief, le bas relief, & le demi relief forment ordinairement des espèces de tableaux.

Bustes. Une représentation d'hommes ou femmes qui n'ont que la tête, les épaules & une partie de la poitrine.

On distingue en général les Sculpteurs en anciens & en modernes. Parmi les premiers, les Grecs ont effacé tous les autres.

Phidias, *Lisyppe*, *Praxiteles*, *Arcefilaüs*, *Stefilas*, *Leontius* &c. ont eu la plus grande célébrité chez les Grecs. N'oublions pas que la sculpture se glorifie de compter Socrate, ce sublime philosophe, parmi ses élèves.

Il en est un encore, petit fils d'un Roi d'Athènes, qui inventa la hache, le villobrequin, le niveau, la colle forte, & la scie, à ce que l'on dit. C'est de Dédale dont nous voulons parler. Avant lui les statues grecques avaient les yeux fermés,

les bras pendans & comme collés le long du corps , les pieds joints , rien d'animé , nulle attitude , nul geste. Dédale donna aux siennes des yeux , des pieds , & des mains , il y mit en quelque façon de l'ame & de la vie ; les unes semblaient marcher , les autres s'élancer , les autres courir. L'on croit que c'est à cette nouvelle vie que Dédale donna aux statues qu'il faut attribuer ce que l'on a dit de lui. Selon Platon & Aristote , les statues de cet artiste allaient & venaient , il y en avait de deux sortes ; les unes qui s'enfuyaient si elles n'étaient attachées , les autres qui demeuraient en place. Les fuyardes , ajoutent ces auteurs , semblables à de mauvaises esclaves couraient moins ; les autres étaient & plus estimées & plus chères.

On entend ordinairement par sculpteurs modernes les célèbres maîtres qui se sont illustrés dans cette carrière depuis la renaissance des beaux arts en Italie.

Algarde , Italien , Bandinelli né à Florence , le Cavalier Bernin , né à Naples , Girardon , Français , le Lorrain , Michel Ange Buonarotta , le Puget , Propertius Rossi (1) Pigale , Falconet , &c. se distin-

(1) Propertius Rossi florissait à Boulogne sous le Pontificat de Clément VII. La Musique qu'elle

guent parmi les sculpteurs depuis environ trois siècles.

Les principaux chefs-d'œuvres que nous avons des sculpteurs anciens sont le Gladiateur, l'Apollon, le Laocoon, l'Hercule de Farnese, l'Antinoüs, le groupe de Castor, & Pollux, la Vénus de Médicis, &c. &c.

On distingue la sculpture en sculpture en bronze, en marbre, en bois, en plâtre, en carton, &c.

[DE LA PLASTIQUE.

C'EST une partie de la sculpture qui consiste à modélér toutes sortes de figures en plâtre, en terre, en stuc &c.

C'est par le secours de cet art que les Fondateurs forment des statues équestres, pedestres, médaillons, canons, mortiers &c.

Pour mouler une personne, il faut l'en-

possédait faisait son amusement, & la sculpture son occupation. Une passion malheureuse dont son cœur brula pour un jeune homme qui n'y répondit pas, jetta beaucoup d'amertume sur ses jours, & même les abrégéa de la manière la plus douloureuse.

duire de graisse de pore , faire autour d'elle un contre-mur de brique ou de terre & le couronner d'une espèce de voûte qui soit à une petite distance de la tête : la personne doit avoir dans la bouche un tuyau par lequel elle puisse respirer. On coule du plâtre par un entonnoir ménagé convenablement. Le plâtre étant pris on le sépare par morceaux & avec précaution ; l'on numérote les pièces pour les remettre dans le même ordre & l'on a un moule parfait.

Il est inutile de dire que ce ne sont guères que des gens que l'on paye qui se prétent à une telle opération , si désagréable , si dangereuse même , car le tuyau par lequel l'on respire peut venir à se rompre.

DE LA MUSIQUE.

CHACUN fait que la Musique est la science des sons , en tant qu'ils sont capables d'affecter agréablement l'oreille.

L'on suppose communément que ce mot vient de *Musa* , parce que l'on croit que les Muses ont inventé cet art.

D'autres veulent que ce soit en Egypte

que la Musique ait commencé à s'établir , après le déluge ; & qu'on en a reçu la première idée du son que rendaient les roseaux qui croissent sur le bord du Nil , & qui se faisaient entendre quand le vent soufflait dans leurs tuyaux.

Chez les Grecs , *Euterpe*, l'une des neuf Muses , présidait à cet art , Apollon en était le Dieu.

Autrefois la division de la Musique était plus compliquée qu'elle ne l'est de nos jours , où elle est divisée simplement en Mélodie & en Harmonie.

L'art de la Mélodie consiste à diriger la succession des sons de manière à produire des effets agréables à l'oreille.

L'art de l'Harmonie consiste proprement à savoir unir à chacun des sons d'une succession régulière & mélodieuse, deux ou plusieurs autres sons , qui , frappant l'oreille en même tems, flattent agréablement les sens.

Il paraît que la Musique a été un des premiers arts. Il est aussi très-vraisemblable que la Musique vocale a été trouvée avant l'instrumentale : les hommes ont dû apprendre, de bonne heure, par le concert naturel des oiseaux à modifier leur voix.

& leur gosier d'une maniere qui put plaire à l'oreille [1].

L'Ecriture Sainte nous apprend que Jubal, fils de Lamech, fut l'inventeur du violon & des orgues (2).

Les Hebreux aimaient la Musique & s'en servaient dans les réjouissances publiques & particulieres, dans leurs festins & même dans leurs deuils. Laban se plaint de ce que Jacob son gendre l'ait quitté brusquement, sans lui donner le loisir de le conduire au chant des Cantiques & au son des tambours & des cythares. Moÿse fit faire des trompettes d'argent pour en sonner dans les sacrifices solennels & dans les fonctions sacrées. David destina une grande partie des Lévites à chanter, & à jouer des instrumens dans le temple. On ne peut douter que David ne fut très-bien jouer de la harpe, il dissipa par ce moyen la mélancolie de Saül.

On a de la peine à croire dans quelle

(1) Genèse, Chapitre IV. v. 21. Jubal fut pere de tous ceux qui touchent le violon & les orgues.

(2) Quelqu'un, nous ne nous rappelons plus qui, a disposé en ordre les tons fort indéterminés du chant du Rossignol & les a portés à 17.

estime la Musique était chez divers peuples de l'antiquité , & principalement chez les Grecs , & cette estime était proportionnée aux effets surprenans qu'ils lui attribuaient.

Cet art paraît bien déchu aujourd'hui du degré de puissance & de majesté que les plus judicieux écrivains , les plus graves philosophes nous assurent qu'il avait de leur tems.-- Les anciens avaient distingué deux airs principaux , dont l'un appelé *phrygien* avait le pouvoir d'exciter la fureur , la colère , d'animer le courage , l'autre , connu sous le nom d'*air dorique* , inspirait les passions opposées & ramenait à un état plus tranquille les esprits agités.

Un de leurs auteurs qui traite de cet art entre dans son sujet par un enthousiasme digne de sa matière.

Profanes , fuyez de ces lieux ;
 Accqurez , amateurs des beautés éthérées ,
 Ce n'est qu'aux ames épurées ,
 Que se doit adresser le langage des Dieux.

Et c'est-là l'idée que les anciens les plus célèbres avaient de la Musique. Platon , même , ne craint pas de dire qu'on peut assigner les sorts capables de faire naître la bassesse de l'ame , l'insolence & les vertus contraires. Clinias & Achille se servaient

de la musique pour reprimèr leur colère, les accens de Thyrtée remplissaient les Spartiates d'une ardeur guerrière ; & l'on peut voir dans M. de Montesquieu , comme un changement dans la musique entraînait un changement dans les Etats.

Selon la plupart des auteurs de l'Antiquité qui nous parlent de la Musique, chez les Grecs toutes les loix divines & humaines , les exhortations à la vertu , la connaissance de ce qui concernait Dieu & les hommes , les vices & les actions des personnages illustres étaient écrites en vers & chantées publiquement par un chœur au son des instrumens.

L'on n'avait point trouvé de moyen plus efficace pour graver dans l'esprit des hommes les principes de la morale & la connaissance de leurs devoirs : pour les porter enfin aux grandes actions qui conduisent à l'héroïsme.

Il est bien difficile , nous le répétons . de donner foi à tous ces effets merveilleux ; mais il doit l'être tout autant de refuser confiance au témoignages des personnages respectables qui nous en parlent dans leurs ouvrages [1].

(1) La Musique des anciens plus simple , plus imitative que ne l'est la nôtre était en conséquence

Ce n'est pas, sans doute, que la Musique ne puisse produire encore de nos jours de grands effets sur notre ame, même sans être connaisseur, il suffit d'être sensible. Les tendres passions, l'amour, l'amitié peuvent augmenter le plaisir que nous avons à entendre de la Musique; ses effets sont même fréquens & sensibles dans les animaux. „ Voyez avec quelle attention, avec quel plaisir le canari écoute les airs de la serinette qu'on lui joue; il approche la tête des barreaux de la cage, reste immobile & muet dans cette situation jusqu'à ce que l'air soit fini. Puis il témoigne son contentement en battant des ailes; il tâche de répéter l'air, & de s'accorder ensuite avec son maître. „

On a observé que les chasseurs attiraient les cerfs en chantant, les biches par le son de la flute, qu'ils calmaient la fureur de l'ours avec le chalumeau &c.

Nous avons dit que Clinias & Achille

plus pathétique & plus efficace. Ils s'attachaient plus à remuer le cœur, à émouvoir les passions qu'à satisfaire l'esprit & à inspirer du plaisir. „... Nous nous sommes permis dans notre Dictionnaire des Poètes Grecs & Latins une courte discussion sur les effets de la Musique ancienne & ceux de la Musique moderne.

employaient

employaient la Musique pour reprimer leur colère ; M. Martinelli , auteur de quelques Lettres critiques sur la Musique Italienne, nous cite deux exemples modernes qui viennent à l'appui de ce que nous avons cité de ces deux Grecs.

Un jour , dit-il , que Stradella , célèbre violon de Naples , exécutait un morceau de Musique à Venise, il fit une si vive impression sur une jeune demoiselle qu'il ravit d'abord son cœur , bientôt après sa personne & s'enfuit avec elle à Rome. Un gentilhomme , tuteur de la demoiselle , outré justement d'un tel crime , excita un jeune homme, qui la recherchait en mariage, à laver dans le sang du ravisseur une injure qui leur était commune. Cet amant arrive , s'informe où il pourra rejoindre son rival , & apprend qu'il doit jouer tel jour dans une Eglise. Il s'y rend , entend Stradella , ne pense plus qu'à le sauver ; & pour cet effet il écrit au gentilhomme que lors de son arrivée Stradella était parti. --- Le second exemple est celui de Palma , qui était aussi un Musicien Napolitain. Surpris dans sa maison par un de ses créanciers qui voulait à toute force le faire arrêter , il ne répondit à ses injures & à ses murmures que par une arriette ; on l'écoute, Palma chante

D

un autre air , l'accompagne de son clavecin , remarque les accords qui font le plus d'impression sur le cœur de son créancier, parvient enfin à l'attendrir... Cependant Palma n'a pas été la voix la plus belle , bien s'en faut....

La voix la plus étendue , la plus flexible , la plus douce , la plus harmonieuse qui peut-être ait jamais existé paraît avoir été celle du Chevalier Balthazard Ferri, Pérousin , & qui vivait dans le siècle dernier. Chanteur unique & prodigieux , que s'arrachaient tour-à-tour les Souverains de l'Europe , qui fut comblé de biens & d'honneurs durant sa vie , & dont toutes les Muses d'Italie célébrèrent à l'envi les talens & la gloire après sa mort. Tous les écrits faits à la louange de ce Musicien célèbre respirent le ravissement , l'enthousiasme ; & l'accord de tous ses contemporains montre qu'un talent aussi parfait & aussi rare était même au-dessus de l'envie. Rien , disent-ils , ne peut exprimer l'éclat de sa voix , ni les graces de son chant ; il avait , au plus haut degré , tous les caractères de perfection dans tous les genres ; il était gai , fier , grave , tendre , à sa volonté , & les cœurs se fondaient à son pathétique.

La Faustina , en Italie , a eu aussi la plus

grande réputation. Sa voix était brillante, d'une légèreté sans égale. Elle fut regardée comme une nouvelle Syrène. On lui frappa des médailles à Florence, & partout elle reçut des applaudissemens sans nombre. Pour exprimer le plaisir qu'on avait à l'entendre, on dit que : *les goutteux quittaient leur lit quand elle devoit chanter.*

Orphée, Therpandre, Lasus, Timothée, Thamiris, Arion, Stéfichore & dans des siècles moins reculés, Alfaraby (1) ont produit des prodiges par leurs talens dans la Musique.

(1) Alfaraby, philosophe Musulman du dixième siècle, était un génie heureux, & l'un de ces hommes universels qui pénétrèrent dans toutes les sciences avec une égale facilité. Il ne s'en était pas tenu à l'explication des réveries de l'Alkoran, il avait encore approfondi des arts plus utiles & plus intéressans. L'aventure qui lui arriva à la cour de Seïfed-doulat, Sultan de Syrie, fait connaître les talens singuliers de cet homme célèbre. Il revenait du pèlerinage de la Mecque, lorsqu'il passa par la Syrie : le Sultan était alors environné de savans qui s'étaient rendus dans son palais pour conférer sur les sciences. On ouvrit la conférence. Notre philosophe y disputa d'une manière si éloquente & si forte qu'il réduisit tous les Docteurs au silence. Le Sultan pour recréer l'assemblée fit venir des Musiciens ; Alors Alfaraby se

Chez les modernes, Rameau, Lully, Rousseau, Grétry, Piccini, Gluck, Sacchini, Vioti, Kircher, Mengoli &c. ont été des auteurs célèbres sur la Musique ou l'ont pratiquée avec célébrité.

DE LA DANSE.

LA Danse, on n'en peut guère douter, est fille de la Musique. Le chant, si naturel à l'homme, en se développant a inspiré aux autres hommes qui en ont été frappés des gestes relatifs aux différens sons dont ce chant était composé; le corps alors

joignit à eux & pinça le luth avec tant de délicatesse qu'il attira sur lui les yeux & l'admiration de tous ceux qui étaient présens. Le Sultan l'ayant prié de donner quelque chose de sa composition il tira de sa poche une pièce enjouée, la fit chanter; & l'accompagna avec tant d'impression & de vivacité qu'il fit rire à l'excès tous les assistans. Il en produisit une autre si tendre & si touchante qu'il les émeut jusqu'aux larmes; & finit par une troisième qui parvint à les endormir tous. --- Il fut tué par des voleurs dans un bois de la Syrie. --- Une grande partie des ouvrages de ce savant sont, nous dit-on, dans la Bibliothèque de Leyden.

s'est agité, les bras se sont ouverts ou fermés, les pieds ont formé des pas lents ou rapides, les traits du visage ont participé à ces mouvemens divers, tout le corps a répondu par des positions, des ébranlemens, des attitudes aux sons dont l'oreille était affectée ; ainsi le chant qui était l'expression d'un sentiment a fait développer une seconde expression qui était dans l'homme & qu'on a nommé danse.

Le chant & la Danse une fois connus, il était naturel qu'on les fit d'abord servir à la démonstration d'un sentiment qui semble gravé profondément dans le cœur de tous les hommes. Dans les premiers tems où ils portaient à peine des mains du créateur, tous les êtres vivans & inanimés étaient pour leurs yeux des signes éclatans de la toute puissance de l'Etre Suprême, & des motifs touchans pour la reconnaissance de leur cœur. Les hommes chantèrent donc d'abord les louanges & les bienfaits de Dieu, ils dansèrent en les chantant pour mieux exprimer leur respect & leur gratitude. Ainsi la *Danse sacrée* est de toutes les Danses la plus ancienne & la source où l'on a puisé dans la suite toutes les autres.

Après le passage de la mer rouge, Moïse & sa sœur rassemblèrent deux grands

chœurs de Musique, l'un composé d'hommes, l'autre de femmes, & donnèrent un ballet solennel d'actions de grace. Ces instrumens de Musique rassemblés sur le champ, ces chœurs rangés avec tant de promptitude, la facilité de l'exécution supposent une habitude de ces deux exercices fort antérieure au moment où ils furent exécutés dans cette circonstance, & prouvent assez l'antiquité reculée de leur origine. Les Juifs instituerent depuis plusieurs fêtes solennelles dont la Danse faisait une partie principale. Les filles de Silo dansaient dans les champs, suivant l'usage, quand les jeunes gens de la tribu de Benjamin, à qui on les avait refusées pour épouses, les enlevèrent de force, selon l'avis des vieillards d'Israël. Lorsque la nation sainte célébrait quelque événement heureux, où le bras de Dieu s'était manifesté d'une manière éclatante, les Lévites exécutaient des Danses solennelles qui étaient composées par le sacerdoce. C'est dans une de ces circonstances que le Roi David se joignit aux Ministres des autels, & qu'il dansa en présence de tout le peuple Juif, en accompagnant l'arche depuis la maison d'Obededon, jusqu'à la ville de Bethléem. Cette marche se fit avec sept corps de Danseurs, au son des harpes,

& de tous les autres instrumens en usage chez les Juifs.

La Danse sacrée passa sans doute de chez le peuple Hébreux, avec les notions imparfaites de la Divinité, chez tous les autres peuples de la terre. Ainsi elle devint parmi les Egyptiens, & successivement chez les Grecs & les Romains la partie la plus importante du culte des faux Dieux.

Les Gaulois, les Espagnols, les Allemands, les Anglais eurent leurs Danses sacrées. Dans toutes les Religions anciennes les prêtres furent danseurs par état. Il n'est donc pas étonnant que les chrétiens en purifiant par une intention droite une institution aussi ancienne l'eussent adoptée dans les premiers tems de l'établissement de la foi.

Quoique la Danse sacrée ait été successivement retranchée des cérémonies de l'Eglise, cependant elle en fait encore partie dans quelques pays catholiques. En Portugal, en Espagne on exécute des danses solennelles en l'honneur des Mystères de la Religion, & des plus grands Saints. Toutes les veilles des fêtes de la Vierge les jeunes filles s'assemblent devant les portes des Eglises qui lui sont consacrées & passent la nuit à danser en rond, & à chanter des hymnes & des cantiques à son honneur.

La danse sacrée qui doit sa première origine, ainsi que nous l'avons vu, aux mouvemens de joie & de reconnaissance, qu'inspirent aux hommes les bienfaits sacrés du Créateur donna dans la suite l'idée de celles que l'allégresse publique, les fêtes des particuliers, les mariages des Rois, les victoires &c. firent inventer en différens tems ; & lorsque le génie en s'échauffant par degrés parvint enfin jusqu'à la combinaison des spectacles réguliers, la danse fut une des parties principales qui entrèrent dans cette grande composition. Les Ballets ont donc une origine très - ancienne. C'est, on le fait, une danse figurée, exécutée par plusieurs personnes qui représentent par leurs pas & par leurs gestes une action naturelle ou merveilleuse, au son des instrumens ou de la voix. Les Ballets furent constamment attachés aux Tragédies & aux Comédies des Grecs. On les appelait *Danfes philosophiques*, parce que tout y était réglé, & qu'elles étaient des allégories ingénieuses & des représentations d'actions ou de choses naturelles qui renfermaient un sens moral. Le mot ballet vint de ce qu'originellement on dansait en jouant à la paume. Les anciens, attentifs à tout ce qui pouvait former le corps, le rendre

agile ou robuste, & donner des graces à ses mouvemens , avaient unis ces deux exercices ; en sorte que le mot ballet est venu de celui de *balle* ou paume.

Quelques auteurs ont prétendu que c'était à la cruauté de Hieron , Roi de Syracuse , que les ballets devaient leur origine. Ils disent que ce Prince soupçonneux ayant défendu aux Siciliens de se parler , de peur qu'ils ne conspirassent contre lui , la haine & la nécessité , deux sources fertiles d'inventions , leurs suggèrent les gestes , les mouvemens du corps & les figures pour se faire entendre les uns aux autres ; mais on trouve des ballets antérieurs à cette époque.

Le ballet passa des Grecs chez les Romains , qui ainsi que tous les peuples de l'Europe en embellirent leur théâtre.--Nous nous sommes fait un devoir de ne point parler ici des danses licencieuses qui pendant longtems firent les délices des Grecs & des Romains. Ces danses où toutes les règles de la pudeur étaient violées, ont été répétées quelquefois chez les modernes, mais ce n'a jamais été en public comme chez les Grecs ; elles n'ont jamais été instituées par le Gouvernement ; il a fallu même des Cours corrompues, comme, par exem-

ple, celle du Duc d'Orléans, Régent, pour qu'on n'ait pas sévi rigoureusement contre une telle depravation de mœurs. Nous n'avons non plus point parlé de la danse de nos bals (1), parce qu'elle varie selon le pays, selon la succession des tems, qu'elle n'est qu'une imitation des danses exécutées sur le théâtre, transportées dans la société avec les changemens nécessaires pour les rendre plus faciles, plus à la portée du grand nombre.

On ne s'est avisé que fort tard de blâmer cet amusement; & peut-être n'est-il pas prouvé qu'on ait raison de le condamner; au moins se soutient-il toujours chez tous les peuples de la terre.

(1) Le savant auteur du *Monde primitif comparé au Monde moderne*, M. Court de Gébelin, a démontré dans une dissertation curieuse que le menuet de nos jours était la *Danse oblique* que formaient, dans leurs temples, les Prêtres d'Apollon. La ligne diagonale & les deux parallèles que l'on parcourt dans cette danse étaient le symbole du Zodiaque: les douze pas dont elle était composée étaient les douze signes & les douze mois de l'année. La danse commençait après un salut adressé au Soleil. Enfin, des recherches savantes ont expliqué jusqu'au moindre mouvement & jusqu'à la forme de pas qui, de tous tems, paraissent avoir composé cette danse célèbre.

Les Peres du Concile de Trente donnerent un bal à Philippe II. Roi d'Espagne ; toutes les Dames de la ville y furent invitées : le Cardinal de Mantoue ouvrit le bal & Philippe II & tous les Peres du Concile y danserent.

Tous nos recueils de voyage parlent des danfes des Sauvages de différentes nations du globe , nous avons donc pu nous dispenser d'en faire mention. Mais si nous n'avions pas eu l'intention de nous resserrer dans les bornes étroites d'un abrégé , nous aurions expliqué avec un peu d'étendue ce qu'on entendait chez les anciens par les danfes astronomiques (1), archimimiques (2), Pyrrhiques (3), &c.

(1) Les Egyptiens furent les inventeurs de cette danse. Par des mouvemens bien variés , des pas bien assortis , & des figures bien dessinées , ils représentaient sur des airs de caractère l'ordre , le cours des Astres & l'harmonie de leurs mouvemens. Cette danse sublime passa aux Grecs qui l'adoptèrent pour le théâtre.

(2) La danse Archimimique était une danse funéraire chez les Romains. Dans les funerailles un homme instruit dans l'art de contrefaire l'air , la démarche , les manières des autres hommes était choisi pour précéder le cercueil ; il prenait les habits du défunt , & se couvrait le visage d'un

DE L'ARITHMÉTIQUE.

LE mot *Arithmétique* vient du Grec & veut dire la science des nombres.

Nous n'avons rien de certain sur l'origine de cette science : mais ce n'est pas trop risquer que de l'attribuer à la première société qui a eu lieu parmi les hommes, quoique l'histoire n'en fixe ni l'auteur ni le tems. On conçoit clairement qu'il a fallu s'appliquer à l'art de compter, dès que l'on a été dans la nécessité de faire des partages, & de les combiner de mille différentes manières. Ainsi comme les Tyriens passent pour

masque qui retraçait tous ses traits. Sur les symphonies lugubres qu'on exécutait pendant la marche il peignait dans sa danse les actions les plus marquées du personnage qu'il représentait. Il ne faisait grace à aucun des ridicules du défunt.

(3) C'était une danse militaire, dont on prétend que Pyrrhus était l'auteur; on l'exécutait avec des armes dont les figures peignaient quelques évolutions militaires; elle faisait chez les Grecs, à Lacédémone sur-tout, une partie très-importante de l'éducation.

être les premiers commerçans, de tous les peuples anciens, plusieurs auteurs croient qu'on doit l'Arithmétique à cette nation. Joseph, l'historien du peuple Juif, assure que par le moyen d'Abraham, l'Arithmétique passa d'Asie en Egypte, d'Egypte en Grèce; d'où elle fut connue des Romains; de-là enfin elle est venue jusqu'à nous.

Nous avons recours, on le fait, à des règles pour obtenir les résultats de nos calculs (1), & nous nous servons pour cette opération de caractères que nous tenons des Arabes, que nous nommons *chiffres*, qui sont au nombre de dix, & dont le zero fait le dixieme.

Le zero s'est appelé pendant quelque tems, *chiffre*, *cyphra*. Aujourd'hui on donne ce nom aux autres caractères de nombres, & quelques auteurs veulent

(1) Le mot *calcul* vient du Latin *calculus*, qui signifie une pierre, parce que les anciens se servaient de petits cailloux plats pour faire leurs supputations soit des sommes multipliées ou divisées dans leurs comptes, soit en astronomie ou en Géométrie. Les Romains s'en servaient encore pour donner les suffrages dans les assemblées & dans les jugemens, ils marquaient aussi les jours heureux avec une pierre blanche & les jours malheureux par une pierre noire.

ôter celui de chiffre au zero , parce que , disent - ils , il n'exprime point de nombre , mais sert seulement à en changer la valeur.

Il est fort vraisemblable que la progression du nombre dix , ainsi qu'est la marche de notre maniere de compter , de dix en dix a pris son origine des dix doigts de la main.

Les Chinois ne se servent point comme nous de régles pour calculer. Au lieu de ce moyen ; ils font usage d'un instrument qui consiste en une petite lame longue d'un pied & demi , traversée de dix à douze fils de fer où sont enfilées de petites boules rondes ; en les tirant ensemble & les plaçant ensuite l'un après l'autre , suivant certaines conditions & conventions , ils calculent à-peu-près comme nous faisons avec des jettons ; mais avec tant de facilité & de promptitude qu'ils peuvent suivre une personne qui lit un livre de compte , avec quelque rapidité qu'elle aille.

Les naturels du Pérou font leurs calculs par le différent arrangement de grains de maïs. Les Indiens en général calculent par leurs doigts , ou avec des cordes chargées de nœuds. Ils appellent

Quipos⁽¹⁾ (1) cet assemblage de nœuds , qui sont de laine ou de coton , les cordes varient de couleur , de nombre de nœuds ; au moins étaient-ils tels , lors de la découverte de l'Amérique.

L'usage des jettons pour le calcul des objets d'économie domestique est commun dans quelques parties de la Suisse allemande. Nous avons vu à Zurich , surtout , des femmes ; des maîtresses de maisons , ayant , pendue à leur côté , une bourse de cuir ou d'étoffe remplie de jettons , & s'en servant à tous instans , & avec la plus grande facilité pour faire les comptes , les preuves de calculs relatifs aux objets de détails dont elles étaient chargées.

(1) Mon cher Aza , dit Zilia , dans une des Lettres qu'elle lui écrit , je me suis hâtée de remplir mes *Quipos* , & de les bien nouer pour rendre mes sentimens éternels. Que l'arbre de la vertu répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pensées & qui l'a remis dans tes mains. Que Pachamac , plus puissant que le soleil , prolonge ses années , en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse !

DE L'ARCHITECTURE.

ON distingue ordinairement trois espèces d'Architecture : la civile , qu'on appelle simplement *Architecturè*, la militaire & la navale.

L'on entend par Architecture civile l'art de composer & de construire les bâtimens pour la commodité & les différens usages de la vie ; tels que sont les édifices sacrés , les palais des Rois & les maisons des particuliers , aussi bien que les ponts , places publiques , théâtres , arcs de triomphe &c.

On entend par Architecture militaire l'art de fortifier les places en les garantissant par de solides constructions de l'insulte de l'ennemi , de l'effort de la bombe , du boulet &c.

L'Architecture navale est celle qui a pour objet la construction des vaisseaux , des galères , & généralement de tous les bâtimens flottans , de même que celle des ponts , môles , jettées , corderies , magasins , &c. érigés sur le rivage de la mer ou sur ses bords.

L'Architecture civile , qui est l'objet dont nous allons nous occuper , est aussi

ancienne que le monde. Les Egyptiens cependant passent pour avoir élevé les premiers bâtimens symétriques & proportionnés. Salomon, dit-on, eu recours à eux pour bâtir le temple de Jérusalem. Villalpande veut qu'il ne fit venir de Tyr que les ouvriers en or, en argent & en cuivre, & que ce fut Dieu lui-même qui inspira à ce Roi les préceptes de l'Architecture; ce qui serait un trait bien honorable pour cet art.

La Grece, quoi qu'il en soit, fut le berceau de la bonne Architecture; & nous lui sommes redevables des règles de proportions contenues dans les trois ordres, Dorique, Ionique & Corinthien que nous tenons d'eux.

Les Romains n'ont produit que le Toscan & le Composite; chez eux le plus haut degré de perfection où parvint l'Architecture fut sous Auguste.

Elle fut entraînée dans la chute de l'Empire d'Occident, & tomba dans un oubli d'où elle ne put se relever de plusieurs siècles; pendant l'espace desquels les Visigots détruisirent les plus beaux monumens de l'Antiquité, & où cet art se trouva réduit à une telle barbarie que ceux qui le professaient négligeait entièrement la règle des proportions, la convenance &

la correction du dessein dans lesquels consiste tout le mérite de l'Architecture.

De cet abus se forma une nouvelle manière de bâtir que l'on nomme gothique, & qui a subsisté jusqu'à ce que Charlemagne entreprit de rétablir l'ancienne. Ses successeurs y travaillèrent aussi, de sorte que par degré l'Architecture en changeant de face donna dans un excès opposé en devenant trop légère; les Architectes de ces tems-là faisant consister les beautés de leur Architecture dans une délicatesse & une profusion jusqu'alors inconnues.

Ce n'est guères que dans les deux derniers siècles que les Architectes de France & d'Italie s'appliquèrent à retrouver la première simplicité, la beauté & la proportion de l'ancienne Architecture; aussi n'est-ce que depuis ce tems-là que nos édifices ont été exécutés à l'imitation & suivant les préceptes de l'Architecture antique.

L'Architecture civile qui se distingue, eu égard à ses différentes époques & à ses variations, en antique, ancienne, gothique, & moderne, peut encore se distinguer selon ses différentes proportions & usages, & selon ses différens caractères doriques, ioniques &c.

Vitruve peut être regardé comme le seul Architecte ancien dont nous ayons

des préceptes par écrit, quoiqu'il y eut à Rome plus de sept cents Architectes contemporains

Le peu d'ordre qui règne dans l'ouvrage qu'il nous a laissé a donné occasion à plusieurs Architectes de le commenter. Perrault fut un de ceux qui le commentèrent & c'est ce que nous avons de mieux sur cet objet. Ceux qui ont écrit depuis lui sur cet art sont particulièrement Léon, Baptiste Alberti, Palladio, Berrozzio de Vignole, Vincent Scammozi, Blondel, le Blond, Godmann &c.

Le terme Architecture reçoit plusieurs significations, selon la manière dont on le met en usage. On appelle Architecture en perspective celle dont les parties sont de différentes proportions, & diminuées à raison de leurs différences, pour en faire paraître l'ordonnance, en général, plus grande ou plus éloignée qu'elle ne l'est réellement. --- On appelle Architecture feinte celle qui a pour objet de représenter tous les plans, saillies, reliefs d'une Architecture réelle par le seul secours du coloris; ou bien celle qui concerne les décorations des théâtres ou des arcs de triomphe, peintes sur toile ou sur bois géométriquement ou en perspective.

Nous allons passer à une courte description ou explication des différens ordres dont, selon le plus grand nombre d'Architectes, il ne peut être permis de s'écarter quoi que ce soit des règles de proportions, toutes les fois qu'il est question d'employer des colonnes & des pilastres. Mais un grand nombre d'hommes de gout, & de bons auteurs sur les arts, entr'autres Sulzer, pensent qu'il n'y a de règle fixe & invariable que celle dont la violation amène un défaut qui blesse nécessairement la vue & qui repugne à la manière de penser commune & naturelle à tous les hommes.

Un ordre d'Architecture est composé d'une colonne, de sa bâte & de son chapiteau, qui consiste en une architrave, une frise & une corniche.

Chez les Grecs l'ordre était composé simplement d'une colonne & d'un entablement. Ce sont les Romains qui ont ajouté les pedestaux pour en relever la hauteur.

L'ordre DORIQUE, tire son nom d'un Prince d'Achaïe, nommé Dorus, qui consacra à Junon dans la ville d'Argos, un temple dont les proportions ont été conservées. Le caractère distinctif de l'ordre Dorique est la solidité. Il ne doit avoir aucun ornement ni sur sa bâte ni sur son

chapiteau. La hauteur de la colonne avec sa bāse & son chapiteau est de huit diamètres ; sa frise est distribuée par *triglyphes* & *métopes*. On appelle *triglyphes* des ornemens en bosse, imitant les bouts de plusieurs poutres qui portent sur l'architrave. On appelle *métope* un intervalle carré qui dans la frise fait la séparation de deux triglyphes. On y place assez souvent des têtes d'animaux, des vases &c.

L'architrave doit porter immédiatement sur le chapiteau de la colonne.

On appelle *volutes* des enroulemens spiraux en forme d'écorce d'arbres, qui font partie des chapiteaux doriques, corinthiens & composites ; & l'on appelle *denticules* les ornemens taillés dans une corniche en forme de dents.

L'ordre Ionique, inventé par les Ioniens, tient le milieu entre la manière solide & la délicate. Sa colonne y compris la bāse & le chapiteau est de neuf diamètres, son chapiteau est orné de volutes & sa corniche de denticules. L'édifice le plus célèbre du peuple Ionien fut le fameux temple de Diane à Ephèse.

L'ordre composite a pris à Corinthe son origine & son nom. Callimaque en est regardé comme l'inventeur. Cet

artiste en passant près d'un tombeau remarqua un panier que l'on avait laissé sur une plante d'Achante, & fut frappé de l'arrangement fortuit des feuilles naissantes qui environnaient ce panier. Il en prit le dessin & l'adopta aux colonnes qu'il fit à Corinthe.

L'ordre Corinthien est le plus riche & le plus délicat ; son chapiteau est orné de deux rangs de feuilles, de huit grandes volutes, & de huit petites qui semblent soutenir le tailloir. La colonne avec sa base & son chapiteau a dix diamètres de hauteur , & sa corniche est composée de modillons. On nomme corniche la partie qui couronne l'ordre entier , & modillons ces petites consoles renversées sous les plafonds des corniches.

L'ordre Toscan est le plus simple de tous ; il a pris son origine dans la Toscane ; & on ne le met en usage que dans les grands édifices ; sa colonne est de sept diamètres y compris la base & le chapiteau qui sont dépouillés d'ornemens.

L'ordre Composite participe de l'Ionique & du Corinthien ; on le nomme encore Italique ou Romain parce qu'il a été inventé par les Romains.

Sa colonne a dix diamètres ; son chapiteau a deux rangs de feuilles comme le Corinthien , & des volutes prises dans l'ordre ionique , sa corniche est ornée de denticules.

Il y a un sixieme ordre que l'on appelle *composé* aussi variable que l'imagination qui le produit. On y fait entrer une composition arbitraire sans s'arrêter aux règles prescrites par les cinq ordres dont nous venons de parler.

Pour connaître les ordres , l'on n'a qu'à se souvenir de ce qui suit.

1. Toscan. Sans ornemens.
2. Dorique. . . . Triglyphes & denticules.
3. Ionique. . . . Volutes , ou rouleau ou chapiteau sans feuilles d'Achante.
4. Corinthien. . . Feuilles d'Achante au chapiteau.
5. Composite. . . Feuilles d'Achante & volutes Ioniques.
6. Composé. . . Chapiteau orné à volonté.

DE LA MESURE DU TEMS, DU CALENDRIER &c.

LA plus ancienne mesure du tems, après celle du jour & de la nuit, fut l'institution du petit période de sept jours auquel on donne le nom de semaine. De tems immémorial il a été en usage, presque chez tous les peuples, & la détermination en était la même par-tout. Cette mesure de tems avait un rapport trop peu étendu avec les travaux les plus nécessaires des hommes pour qu'ils ne cherchassent pas un partage du tems plus proportionné à leurs besoins. Ils ne tarderent pas à comprendre que cette mesure devait avoir lieu d'après l'ordre du mouvement des corps célestes. On étudia donc avec soin le cours des astres. Cette science utile fit des progrès rapides chez les Syriens, les Egyptiens & les Perses. D'abord, chez tous ces peuples l'année n'était composée que d'un mois. Mais l'Agriculture exigeait une plus longue mesure du tems. On commença pour cet effet à distinguer les saisons que les équinoxes & les solstices indiquaient : l'année était alors chez quelques peuples de trois mois, chez d'autres de six mois.

Il

Ils observerent que douze des révolutions de la lune d'occident à l'orient ramenaient à peu-près les mêmes saisons & presque le même tems. Ils divisèrent donc l'année en douze parties presque entièrement égales; & l'on eut un Calendrier.

Le vieux Calendrier n'est aujourd'hui en usage que chez les Russes. Dans ce siècle leurs fêtes immobiles diffèrent des nôtres de 11 jours; & dans le siècle prochain cette différence sera de douze jours.

Le Calendrier Romain, qui est encore en usage, doit son origine à Romulus; mais depuis il a subi différentes reformes. Ce législateur plus versé dans la guerre que dans les sciences astronomiques ne divisa l'année qu'en dix mois, qui étaient alternativement de trente un & de trente jours. Elle commençait le premier de Mars; & Romulus croyait qu'au moyen de cette distribution l'année recommencerait toujours au printems; s'imaginant que le soleil parcourait toutes les saisons dans l'espace de trois cents quatre jours, au-lieu qu'en effet il s'en fallait soixante-un jours que cette année ne s'accordât avec la vraie année solaire.

Le Calendrier de Romulus fut réformé par Numa, qui y ajouta deux mois de plus, Janvier & Février, qu'il plaça

Tome VIII.

E

avant le mois de Mars. De plus, Numa ordonna que le mois de Janvier aurait vingt-neuf jours, Février vingt-huit & les autres mois alternativement trente-un & vingt-neuf, excepté Aout & Septembre qui en avaient vingt-neuf chacun.

On ne fut pas longtems sans s'appercevoir des défauts de cette division, l'on y fit des changemens mais qui ne suffisaient pas.

César en qualité de Souverain Pontife tâcha d'y remédier. Dans cette vue il s'adressa à Sosigènes, célèbre Astronome de son tems. Cet Astronome trouva que la distribution du tems dans le Calendrier ne pouvait jamais être établie sur un pié bien sûr sans avoir auparavant observé avec beaucoup de soin le cours annuel du soleil, & comme le cours annuel du soleil ne s'achève qu'en trois cents soixante-cinq jours six heures, il réduisit l'année à ce même nombre de jours. Cette reforme se fit 42 ou 43 ans avant J. C. — Des six heures est tous les quatre ans, formé, un jour de plus que les 365 & cette année-là est appelée biffextile. Il s'en manque, toutefois, 11 minutes que cette année biffextile ait complètement 365 jours.

La reformation du Calendrier, ou le nouveau style, ainsi qu'on l'appelle en Angleterre, commença le 3 Octobre 1582,

où l'on retrancha, tout d'un coup, dix jours qui, faute d'avoir tenu compte des 11 minutes, s'étaient introduits dans le Comput, ou Calendrier Ecclésiastique, depuis le concile de Nicée en 385.

L'on fait que les Français ont fait des changemens importans à leur calendrier. Leur ere compte de la fondation de la République qui a eu lieu le 22 Septembre 1792 de l'ere vulgaire. Leur année est composée de douze mois de 30 jours, & n'a que 360 jours. Les cinq jours restant sont des jours de fêtes en l'honneur de la révolution. Les mois ont reçu des noms dérivés de la température de l'air, ou des productions de la nature pendant leur durée. Ainsi le mot Vendémiaire indique l'espace de tems qui s'écoule du 22 Septembre au 28 Octobre.

Octobre	s'appelle	<i>Vendémiaire.</i>
Novembre		<i>Brumaire.</i>
Décembre		<i>Frimaire.</i>
Janvier		<i>Nivôse.</i>
Février		<i>Ventose.</i>
Mars		<i>Pluviose.</i>
Avril		<i>Germinal.</i>
Mai		<i>Floréal.</i>
Juin		<i>Préréal.</i>
Juillet		<i>Messidor.</i>
Août		<i>Fructidor.</i>

Il n'est plus fait mention de Saints ni de semaines de 7 jours : le mois est divisé en trois disaines ou décades.

DES DIFFÉRENTES MANIÈRES DE COMPTER LE JOUR.

LE jour naturel est compté du lever du soleil jusqu'à son coucher. Il n'est d'usage que dans les causes civiles.

Le jour artificiel ou civil, chez la plus grande partie des Européens, est compté de minuit à minuit.

Les Italiens, les Chinois, de même que les Juifs, commencent le jour au coucher du soleil, où commence aussi le jour canonique.

Les Grecs d'aujourd'hui sont les seuls qui mettent le commencement du jour au lever du soleil.

Les Astronomes préfèrent de le commencer à midi, parce qu'une méridienne marque exactement cette partie du jour.

ANNÉE ASTRONOMIQUE ET COMMUNE.

L'année solaire, ou le tems que le soleil emploie à parcourir les douze signes du Zodiaque est de 365 jours · h. 48 m. 48''

Les mois solaires, (ou le tems dans lequel le soleil passe d'un signe à l'autre) ne sont

pas égaux , parce que cet astre reste plus longtems dans les signes septentrionaux que dans les méridionaux ; mais selon le mouvement moyen un mois solaire est de 30 jours 10 h. 24 m. 4''.

L'année commune est de 365 jours. C'est une année luno-solaire , où toutes les fêtes mobiles se règlent sur la pleine lune de Pâque. L'année bissextile est de 366 jours. Elle provient de la différence de 5 h. & 49 m. qui se trouve entre l'année solaire & la commune. Cet excédent faisant 24 jours , dans cent ans on intercale tous les 4 ans un jour après le 28 du mois de Février, ce qui donne dans un siècle 24 années bissextiles. Il reste cependant encore un surplus de 5 h. 40 m. qui dans quatre cents ans fait 22 h. 40 m. Pour compenser cet excédent , il est établi que la centième année serait trois fois de suite une année commune , pendant que la quatrième centième année serait une année bissextile.

Il n'est pas encore décidé que les années soyent aujourd'hui aussi longues qu'elles l'ont été il y a un certain nombre de siècles.

ÈRES DIFFÉRENTES.

L'ère du monde est cette année 1796 la 5745 année depuis la création.

L'ère des Chrétiens commence à la naissance de notre Seigneur. C'est un Abbé de Rome, Scythe de nation, nommé Dénis le petit qui l'a fixée. Cependant on n'est pas sûr qu'il ne se soit pas trompé ; plusieurs conjecturent qu'il l'a fixée trois ou quatre ans plus tard que la vraie naissance de notre Seigneur : les uns la reculent d'un an, d'autres de 2, de 3 ans. Cette diversité d'opinions vient des difficultés qu'il y a sur la mort d'Hérode, qui vivait encore quand Jésus-Christ vint au monde.

L'ère de l'Hégire, que suivent les Turcs, commence au tems où Mahomet se sauva de la Mecque, ou le 15 Juillet de 622, A. de J. C.

L'ère des Juifs, qu'ils suivent encore, commence au 3 Octobre de la 189 année du monde.

L'ère Julienne commence à la correction du tems ou du Calendrier ordonné par Jules César l'an du monde 3905.

L'ère de Rome commence à la fondation de cette ville par Romulus, ou le 21 Avril de l'année 3190 du monde.

Les Chinois ont trois Cycles différens. Le grand cycle , ou grande période est de 10000 ans ; ils l'ont recommencé , on croient l'avoir recommencé en 1584 de notre ere.

DE L'ASTROLOGIE.

NOUS appellons aujourd'hui *Astronomie* ce que les anciens nommaient *Astrologie*, qui est une science absolument illusoire, au-lieu que l'Astronomie, en se perfectionnant par les expériences d'hommes de génie, est devenue une des connaissances les plus intéressantes dont l'esprit de l'homme puisse s'enrichir.

On divise l'Astrologie en deux branches ; l'Astrologie naturelle , & l'Astrologie judiciaire. La première est l'art de prédire les effets naturels , tels que les vents , les tempêtes &c. (On sent qu'il est pourtant bien des cas, où aidé des lumières de la physique, cet art peut conduire à prédire des changemens de tems.) L'Astrologie judiciaire, à laquelle on donne proprement le nom d'Astrologie, est l'art prétendu d'annoncer les évènements moraux avant qu'ils arrivent. Ceux qui ont

la mauvaise foi d'exercer cet art prétendent que „ : le Ciel est un grand livre où Dieu a écrit de sa main l'histoire du monde, & où tout homme peut lire sa destinée. Notre art, disent-ils, a eu le même berceau que l'*Astronomie*. Les anciens Assyriens, qui jouissaient d'un ciel dont la beauté & la sérénité favorisaient les observations Astronomiques, s'occupèrent des mouvemens & révolutions périodiques des corps célestes : ils remarquèrent une analogie constante entre ces corps & les corps terrestres ; & ils en conclurent que les astres étaient réellement ces Parques & ce Destin dont il était tant parlé, qui présidaient à notre naissance, & qui disposaient de notre état futur. „

L'on a été infecté en France de cette superstition dans ces derniers siècles. Les Historiens Français observent que l'Astrologie judiciaire était tellement en vogue sous la Reine Cathérine de Médicis qu'on n'osait rien entreprendre d'important sans avoir auparavant consulté les astres : & , sous le règne d'Henri III & de Henri IV, il n'était question dans les conversations à la Cour de France que des prédictions des Astrologues. Malgré que cette prétendue science heurte tellement la raison qu'il est incompréhensible que des per-

sonnes d'ailleurs de bons sens aient pu y ajouter foi, cependant on ne peut pas dire qu'une aussi ridicule prévention soit, aujourd'hui, entièrement déracinée.

DE L'ASTRONOMIE.

LES auteurs varient sur l'invention de l'Astronomie : on l'attribue à différentes personnes; différentes nations s'en font honneur, & on la place dans différens siècles. Cependant, au jugement du plus grand nombre, l'Astronomie & l'Astrologie prirent naissance chez les Chaldéens.

L'astronomie est la science qui donne la connaissance des astres. Son objet est de considérer tous les corps célestes, de déterminer & de calculer leurs divers mouvemens, de mesurer la distance & la grandeur des planètes; enfin de calculer les éclipses du soleil, de la lune &c. &c.

On nomme système en Anatomie certain plan que s'est fait quelque Astronome célèbre de la position, des distances, des mouvemens, & de la grandeur de certains astres; &, par lequel, il prétend expliquer tous les phénomènes & tous les change-

E 5

mens périodiques qu'on observe dans le ciel.

Les plus célèbres systêmes d'astronomie sont ceux de Ptolomée, de Copernic, & de Ticho-Brahé.

Dans le systême de Ptolomée, la terre est au centre du monde, & toutes les planètes tournent autour d'elle, d'orient en occident, à différens degrés d'éloignement. Claude Ptolomée était de Péluse & florissait à Alexandrie dans le 2^{me} siècle, vers l'an 138 de J. C.

Dans le systême de Copernic, le soleil occupe le centre en tournant sur son axe, & les planètes se meuvent autour de lui dans des distances & des tems différens. Ce systême est le plus généralement adopté aujourd'hui, parce qu'il lève mieux les difficultés que les autres, & que d'ailleurs il est le plus vérifié & le plus simple. Nicolas Copernic naquit à Thorn, en 1473, son systême avait été imaginé avant lui par Pythagore &c. mais il l'a tellement rectifié, & l'a si bien prouvé par les phénomènes célestes & par d'autres raisons encore qu'on lui a accordé la gloire de l'invention.

Selon le systême de Ticho-Brahé, la terre est immobile, & autour d'elle tournent la Lune & le soleil : autour de celui-ci

les autres planètes font leur révolution. Ce système est presque universellement rejeté. Ticho-Brahé naquit en Danemarck , en 1546.

Une planète est un certain astre, ou étoile errante qui reçoit sa lumière du soleil, & qui a un mouvement propre d'occident en orient, autour des pôles, ou dans les signes du Zodiaque. Le nom de planète vient d'un mot grec qui veut dire *errer*.

On compte sept planètes qui sont : le Soleil, la Lune, Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne. L'on y ajoute celle découverte en Angleterre, en 1781, par M. Herschel. — Dernièrement les papiers Français ont annoncé la découverte d'une neuvième planète par un Astronome de l'observatoire.

Le Soleil fait sa révolution dans un an, six heures, neuf minutes, & onze secondes.

La Lune dans vingt-sept jours, vingt-trois heures, quinze minutes, douze secondes.

Venus dans deux cents vingt-quatre jours, seize heures, quarante neuf minutes, douze secondes.

Mars dans un an, trois cents vingt-un

jours , vingt-trois heures , trente minutes , quarante - trois secondes.

Jupiter dans onze ans , trois cents dix-sept jours , huit heures , cinquante une minutes , vingt-cinq secondes.

Saturne dans vingt-neuf ans , cent soixante seize jours , quatorze heures , trente six minutes , quarante deux secondes.

On met ordinairement le soleil au nombre des planètes , mais on devrait plutôt le mettre au nombre des étoiles fixes. Sans doute c'est l'astre qui a le plus de droit à obtenir notre attention & nos recherches , mais la distance immense de lui à nous ôte l'espérance de le mieux connaître.

Il n'en est pas absolument de même à l'égard de notre voisin , que nous nommons *la Lune* ; on dit que nous commençons à faire un peu connaissance avec lui. On n'oserait guères en douter ou paraître en douter après tout ce que tant de célèbres observateurs nous en rapportent. *Herschel* croit y avoir vu un volcan , *Halley* des éclairs. *Bianchi* prétend y avoir trouvé une lumière qui passe par la tache qu'on appelle *Platon* , & qu'il prend pour les rayons du soleil qui tombent par un trou à côté de la dite tache. Don *Ulloa* y a observé un trou qui le traverse de part en part. *Riccioli* , loin de

mettre dans le moindre doute qu'il ne soit un corps opaque , couvert de montagnes & de vallées, a mesuré une de ces montagnes & a trouvé qu'elle a trois lieues de haut. D'autres savans veulent, au contraire , que ce soit un corps glacé sur lequel il n'est point d'êtres organisés. D'autres ne veulent pas que ce globe ait des mers , ils observent que ces espaces unis ont des profondeurs , des cavernes ; ce qui ne peut être propre à des mers.

La Lune a disparu quelquefois par un ciel clair , serein , de façon qu'on ne pouvait la découvrir avec les meilleurs verres , quoique des étoiles de la cinquième & sixième grandeur restaient toujours visibles. Kepler a observé deux fois ce phénomène , en 1581 & en 1583 , & Hevelius en 1620. Riccioli , d'autres personnes de Boulogne observerent la même chose en 1642. Le 23 Décembre 1703 il y eut une autre disparition totale , la Lune parut d'abord à Arles de boue jaunâtre , & à Avignon elle parut rougeâtre & transparente , comme si le soleil avait brillé au travers ; à Marseille un des côtés parut rougeâtre & l'autre fort obscur ; & à la fin elle disparut entièrement quoique par un tems très-serein. Une femme célèbre par ses connaissances en Astronomie proposait , il y a quelques années , un moyen

qui lui paraissait très-propre à nous ménager une première correspondance avec les habitans de ce satellite, en cas qu'il en ait, ainsi qu'il est si vraisemblable. Elle voulait que les Souverains de la terre se réunissent pour faire faire des feux immenses & les entretenir pendant long-tems sur quelque partie fixe de notre globe. Elle espérait que ces feux seraient apperçus de la Lune, & qu'on nous répondrait par d'autres.

Le *Zodiaque* est une large bande oblique que les Astronomes ont imaginée, & dans la largeur de laquelle se trouvent renfermées toutes les différentes inclinations des orbites des planètes sur le plan de l'*Ecliptique* [1]. Cette bande est divisée en douze parties égales qu'on nomme signes, ou constellations. Le nom de *Zodiaque* vient d'un mot Grec qui signifie *Animal* ; il est ainsi nommé parce que les signes qui le composent sont presque tous marqués par des figures d'animaux.

Voici les douze signes du *Zodiaque*, avec les caractères qui les désignent, & le nombre des principales étoiles qui les composent.

(1) On l'appelle *écliptique*, parce que c'est dans le plan de ce cercle, ou près de ce plan que se forment les *Éclipses* du soleil & de la lune.

SIGNES SEPTENTRIONAUX.

Noms.	Caractères.	Nombres des étoiles.
Le Bélier - - - - -		- - - - - 19
Le Taureau - - - - -		- - - - - 48
Les Gémeaux - - - - -		- - - - - 34
L'Ecrevisse - - - - -		- - - - - 32
Le Lion - - - - -		- - - - - 43
La Vierge - - - - -		- - - - - 45

SIGNES MERIDIONAUX.

La Balance - - - - -		- - - - - 14
Le Scorpion - - - - -		- - - - - 35
Le Sagittaire - - - - -		- - - - - 30
Le Capricorne - - - - -		- - - - - 28
Le Verseau - - - - -		- - - - - 42
Les Poissons - - - - -		- - - - - 36

Ces douze Signes fervent à marquer la route du Soleil sur le Zodiaque, & répondent aux douze mois de l'année.

Outre les Constellations qu'on vient de nommer, & qui occupent la partie moyenne du ciel on en compte 50 autres, 23 dans la partie septentrionale, & 27 dans la partie méridionale, expri-

mées ou représentées sous le nom d'un animal , de quelqu'instrument , ou de quelque corps naturel. Ces différentes figures sont formées par un assemblage d'étoiles qu'on appelle *fixes*, parce qu'elles conservent toujours entr'elles la même distance , & ont une lumière qui leur est propre. La Constellation la plus abondante en étoiles est la *Voie-lactée*. C'est une bande lumineuse , composée d'une quantité innombrable de petites étoiles que l'œil ne distingue que comme une blancheur , dont elle tire son nom.

Ainsi que nous l'avons déjà observé, la nature du soleil ne nous est point connue. Ce bel Astre a des tâches qui ont servi à déterminer son *mouvement de rotation*, par lequel il tourne sur son axe en 25 jours & 12 heures.

Outre le mouvement de rotation dont nous venons de parler, le soleil a deux autres mouvemens dont le premier, qui se nomme *diurne* ou *journalier*, s'achève en 24 heures d'Orient en Occident. Le second, qui est annuel, élève cet astre sur l'horison en été, & l'abaisse en hiver.

On appelle Solstice le tems que le soleil parait s'arrêter dans les deux signes de l'Ecrevisse & du Capricorne; non pas qu'il s'y arrête réellement, mais il y a seule-

ment un mouvement assez peu sensible. On a deux solstices : le premier qui est le solstice d'été pour ceux qui, comme nous, habitent la partie septentrionale, arrive le 21 Juin. Nous avons alors notre plus long jour, & notre nuit la plus courte. Le second qui est le solstice d'hiver arrive le 21 de Décembre, où nous avons le jour le plus court & la nuit la plus longue. Il est à observer qu'alors c'est le solstice d'été pour ceux qui habitent la partie méridionale. (1)

Un jour, chacun le sait, est l'espace qui renferme 24 heures ; on le distingue en jour *astronomique* ou *artificiel*, & en jour *naturel*. Nous l'avons déjà dit, le jour artificiel comprend le jour & la nuit; le jour naturel est le tems qui dure depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

On nomme *crépuscule* cette lumière qui paraît avant le lever ou après le coucher du soleil; le crépuscule du matin s'appelle ordinairement *Aurore*.

(1) On a vu quelquefois plusieurs soleils au ciel; l'on en vit jusqu'à 7 à Dantzic en 1661. Ces phénomènes arrivent dans les pays froids. L'on croit que les petites gouttes d'eau congelées, répandues dans l'air forment alors des surfaces unies sur lesquels le soleil se peint comme dans des miroirs.

Il est égalité de nuit & de jour deux fois par année, & l'un & l'autre de ce tems est appelé *Equinoxe*. Le premier Equinoxe arrive le 20 ou 21 de Mars, lorsque le soleil entre au signe du *Bélier*, & le second commence le 22 ou 23 de Septembre, à l'entrée du soleil dans la *Balance*.

On appelle *jours caniculaires* les jours les plus chauds de l'année, depuis le 3 ou 4 de Juillet, usqu'au 11 ou 12 d'Aout : on leur a donné ce nom parce que le grand chien, ou l'étoile nommée *canicule* se lève & se couche pendant tout ce tems-là si près du soleil qu'elle est cachée dans ses rayons.

La Lune a différentes phases, c'est-à-dire, diverses apparences en raison de la manière dont à nos yeux elle est éclairée du soleil. On donne à la première phase le nom de *croissant*, ou de premier quartier, ses cornes étant alors tournées vers l'Orient, tandis qu'au dernier quartier, elles regardent l'Occident. Nous avons la pleine lune lorsque nous sommes entre elle & le soleil, alors nous la voyons parfaitement ronde & lumineuse.

La Lune, outre sa révolution sur son axe qu'elle achève en 27 jours, en a encore deux autres dont la première qui s'appelle *mois périodique* se termine autour du Zodiaque en 27 jours & un tiers, & la seconde à laquelle on a donné le nom de mois synodique dure 29 jours & demi.

La terre est un globe un peu aplati, enveloppé dans un Atmosphère. Par Atmosphère on entend l'air qui enveloppe la terre, c'est-à-dire, on entend ce fluide rare & élastique dont la terre est couverte par-tout à une hauteur considérable (1) qui gravite vers son centre & porte sur sa surface, qui est emporté avec elle autour du Soleil, & qui en partage le mouvement tant annuel que diurne.

Nous savons combien le coup d'œil rapide que nous venons de jeter sur les principaux objets de l'Astronomie est loin

(1) Les savans ne sont pas d'accord sur cette hauteur; c'est-à-dire, sur la distance qu'il y a de la terre à la partie du ciel où est un air parfaitement pur, & qu'on appelle région éthérée. Peut-être, aujourd'hui, l'opinion la plus généralement adoptée est que l'espace pour arriver de la terre à cet air subtil est environ de 17 lieues.

de donner des notions claires & suffisantes pour instruire dans une partie aussi intéressante de l'éducation ; mais nous aurions cru nous éloigner de la marche que nous avons adoptée si nous fussions entré dans tous les détails, dans toutes les explications absolument nécessaires pour être certain de ne point embarrasser le jeune Lecteur avide de comprendre & de s'instruire.

S'il y a quelque chose dans l'Astronomie qui puisse nous faire connaître les efforts dont l'esprit humain est capable, lorsqu'il s'agit de recherches subtiles, & qui demandent une grande capacité c'est assurément la théorie des Eclipses, & la justesse avec laquelle on est parvenu depuis longtems à les calculer & à les prédire ; cette justesse sert à nous convaincre de la certitude & de la précision des calculs astronomiques ; & ceux qui s'étonnent qu'on puisse mesurer les mouvemens & les distances des corps célestes malgré l'éloignement où ils sont n'ont rien à répondre à l'accord si parfait qui se trouve entre le calcul des éclipses & le moment où elles arrivent.

L'on fait combien les éclipses inspiraient jadis d'effroi, même aux Savans, aux Philosophes ; aujourd'hui, non-seulement

les personnes éclairées & instruites , mais encore tout le monde connaît la cause de ce phénomène. L'on fait que les éclipses de Lune viennent de ce que cette planète entre dans l'ombre de la terre & ne peut être éclairée par le soleil durant le tems qu'elle la traverse, & que les éclipses du soleil viennent de l'interposition de la Lune qui cache aux habitans de la terre une partie du soleil , ou même le soleil tout entier.

C'est une chose très-singulière que le spectacle d'une éclipse totale du soleil. Clavius , qui fut témoin de celle du 20 Août, 1560, à Conimbre , nous dit que l'obscurité était, pour ainsi dire , plus grande , ou du moins plus sensible & plus frappante que celle de la nuit : on ne voyait pas où pouvoir mettre le pied , & les oiseaux retombaient vers la terre , par l'effroi que leur causait une telle obscurité.

Nous terminerons cet article par dire un mot des Comètes , objet bien propre à fixer l'attention de ceux qui cherchent à s'instruire.

Quoique de nos jours les gens sensés foyent fermement convaincus que les Comètes n'annoncent ni la mortalité ni la disette , elle leur paraissent cependant formidables à d'autres égards. Wiston & plusieurs autres Astronomes croyent que l'effrayante comète de 1680 a occasionné

le déluge universel de Moïse , & que peut-être un jour une pareille comète pourra détruire notre globe par le feu ou de quelqu'autre manière , si dans sa révolution elle s'approche trop de la terre. Le célèbre Astronome Français , M. de la Lande , croit à la vérité que cette rencontre est possible, mais il la regarde comme presque improbable. D'un autre côté , M. Lambert , M. Bonnet & d'autres célèbres Naturalistes démontrent qu'il est contraire aux loix de la nature & au plan de notre sublime Créateur , de supposer qu'un comète pourrait un jour bouleverser notre terre ou quelque autre globe terrestre. Des diverses opinions sur la nature des comètes nous ne citerons que celle de Newton, qui peut-être s'énonce de manière à mériter plus de confiance que tout autre. " Les comètes , dit-il , sont des corps solides , fixes & durables ; c'est une espèce particulière de planètes qui se meuvent librement & dans toutes les parties du ciel dans des orbites très excentriques , & faisant de fort grands angles avec l'écliptique. Les comètes persévèrent dans leur mouvement , aussi bien quand elles vont contre le cours des planètes ordinaires , que lorsqu'elles se meuvent du même côté ; & les queues sont des

vapeurs fort subtiles qui s'exhalent de la tête ou noyau de la comète échauffée par la chaleur du soleil.,

Ceux qui désirent étudier avec quelque soin l'Astronomie peuvent consulter les élémens d'Astronomie de *Cassini*, les institutions astronomiques de *M. Monnier*, les leçons astronomiques élémentaires de *M. de la Caille*, l'Astronomie de la *Lande &c.*

DE LA SPHERE.

IL n'est par nécessaire de dire combien il est indispensable d'avoir une parfaite connaissance de la Sphere pour faire quelque progrès en Astronomie.

Le mot *Sphere* veut dire boule, ou globe : on donne ordinairement ce nom à une machine composée de plusieurs cercles, au milieu de laquelle il y a un petit globe qui représente la terre.

Pour bien comprendre la sphere il faut s'imaginer que les espaces entre les cercles sont remplis ; & que les points sur lesquels elle tourne sont les extrémités d'une longue aiguille qui passe par son centre ; alors on concevra aisément le rapport qu'il y a entre le monde, que l'on peut appeller sphere naturelle & cette machine qui le

représente que l'on appelle sphère artificielle. La boule tournante figure la sphère céleste, c'est-à-dire la voûte immense où nous voyons les étoiles ; l'aiguille autour de laquelle elle tourne est l'axe ou l'essieu du monde ; les points par où elle entre & sort s'appellent les pôles du monde.

Il y a dix principaux cercles dans la sphère dont six grands, savoir : l'équateur, le Zodiaque, les deux Colures, l'horison, le méridien ; & quatre petits qui sont les deux tropiques, & les deux cercles polaires.

On appelle grands les premiers cercles parce qu'ils coupent la sphère en deux parties égales ; les autres s'appellent petits parce qu'ils la coupent en deux parties inégales. Ces cercles ont leurs pôles & leur axe.

Ces pôles sont deux points pris dans la surface de la sphère, également éloignés de tous les points de la circonférence de ce cercle.

L'axe d'un cercle est la ligne droite tirée d'un pôle de ce cercle à l'autre pôle.

Chaque cercle de la sphère se divise en trois cents soixante degré, chaque degré en soixante minutes, chaque minute en soixante secondes. Dans les sphères ordinaires l'on ne marque que les degrés.

Fin du Tome VIII.

BIBLIOTHÈQUE DU PÈRE DE FAMILLE.

O U

COURS COMPLET D'ÉDUCATION.

Ouvrage destiné non-seulement aux pères de famille, mais encore aux jeunes gens des deux sexes, à leurs Instituteurs ou Institutrices; & particulièrement aux personnes dont les études ont été négligées, & qui désireraient de trouver, autant qu'il est possible, dans un seul ouvrage, de quoi les réparer.

*„ L'ame est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente. ”*

PAR MR. LANTIERES, d

PROFESSEUR EN BELLES-LETTRES, &c.

TOME IX.

A LAUSANNE,

Chez J. P. HEUBACH & Comp.

1796.



BIBLIOTHÈQUE

DU PÈRE DE FAMILLE.

DE LA COSMOGRAPHIE.

L'ON entend par *Cosmographie* la description du ciel & de la terre, en un mot de tout l'univers. Cette science diffère de la *Cosmologie* en ce que celle-ci raisonne sur la construction & la formation de l'univers, au-lieu que la *Cosmographie* en est seulement la description historique.

Dans l'usage ordinaire, toutefois, l'on entend par *Cosmographie* & l'*Astronomie*, dont nous avons déjà parlé, & la *Géographie* dont nous allons nous occuper.

DE LA GÉOGRAPHIE.

La *Géographie* est la description de la terre. L'on ne fait guères à quel tems cette science peut remonter dans l'antiquité ; mais il est naturel de penser que si les premiers hommes frappés de l'éclat des astres

Tome IX.

A 2

ont été excités à en observer les cours différens , ils n'auront pas eu moins de curiosité à connaître la terre qu'ils habitaient. Ce qu'il y a de certain c'est que les peuples qui ont eu le plus de réputation ont reconnu l'utilité de la Géographie : en effet sans elle il n'y aurait eu ni commerce étendu ni navigation florissante : elle servit aux conquérans & aux généraux célèbres, comme aux interprètes des écrivains sacrés & profanes : elle guide l'historien & l'orateur : florissante avec les arts , les sciences & les lettres , elle s'est trouvée toujours marcher à leurs côtés dans leurs transmigrations. Née, pour ainsi dire , en Egypte comme les autres beaux arts , on la vit successivement occuper l'attention des Grecs , des Romains , des Arabes & des peuples occidentaux de l'Europe.

La première carte dont parlent les auteurs anciens , s'il faut les en croire sur des tems si éloignés , est celle que Sésostris , le premier & le plus grand conquérant de l'Egypte fit exposer à son peuple pour lui faire connaître , dit-on , les nations qu'il avait soumises & l'étendue de son empire dont les embouchures du Danube & de l'Inde faisaient les bornes.

La navigation contribua beaucoup aux progrès de la Géographie. Les Phéniciens

les plus habiles navigateurs de l'antiquité , fonderent un grand nombre de colonies en Europe & en Afrique , depuis le fond de l'Archipel & de la mer Egée jusqu'à Gades. Ils avaient soin d'entretenir ces colonies pour conserver & même augmenter leur commerce. Le besoin que nous avons de connaître les pays où nous faisons des établissemens doit faire croire qu'ils s'en sont occupés.

Il faut convenir que quelque antiquité que l'on puisse donner à la Géographie elle fut longtemps à devenir une science fondée sur des principes certains. C'est dans la suite que les Grecs Asiatiques , réunissant les lumières des Astronomes Chaldéens & des Géomètres d'Egypte commencerent à former différens systemes sur la nature & la figure de la terre. Les uns la croyaient nager dans la mer comme une balle dans un bassin d'eau ; d'autres lui donnaient la figure d'une surface plate , entrecoupée d'eau : mais en Grece des philosophes plus conséquens jugerent qu'elle formait avec les eaux un corps sphérique.

En parlant des principales découvertes dans les arts & les sciences nous avons déjà dit que Thalès le Milésien se distingua par ses découvertes en Géographie. Il fut le premier qui travailla sur le système que

la terre avec les eaux forme un corps sphérique ; il construisit un globe & représenta sur une table d'airain la terre & la mer.

Selon plusieurs auteurs , Anaximandre , disciple de Thalès , est le premier qui ait figuré la terre sur un globe. Hécatee , Démocrite , Eudoxe &c. adopterent les plans ou cartes géographiques , & en rendirent l'usage fort commun dans la Grèce.

Nous ne suivrons point les progrès de cette science jusqu'à nos jours , nous aurions trop d'auteurs à citer , (*) nous nous contenterons de regarder la Géographie en elle-même. Elle doit être envisagée sous trois âges différens. 1^o. *Géographie ancienne* , qui est la description de la terre conformément aux connaissances que les anciens en avaient jusqu'à la décadence de l'empire Romain. 2^o. *Géographie du moyen âge* , depuis la décadence de l'Empire jusqu'au renou-

(11) Ce ne fut proprement que dans le seizième siècle que cette science commença à prendre vigueur en Europe ; parce que l'art de la Gravure en bois , en multiplia les ouvrages , & que celui de la gravure en cuivre qui parut bientôt après , par la promptitude & la netteté dont il était susceptible , produisit une plus grande abondance de ressources pour les perfectionner.

vement des lettres. 3^o. *Géographie moderne*, qui est la description actuelle de la terre, depuis le renouvellement des lettres jusqu'à-présent.

L'on distingue la *Géographie* I. en *naturelle*, c'est par rapport aux divisions que la nature a mises sur la surface du globe, par les mers, les montagnes, les fleuves, les isles, &c: par rapport aux couleurs des différens peuples, à leurs langues naturelles &c.

2. En *historique*, c'est lorsqu'en indiquant un pays ou une ville, elle en présente les différentes révolutions, elle indique à quels princes il ont été sujets successivement, le commerce qui s'y fait, les batailles, les sièges, les traités de paix, en un mot tout ce qui a rapport à l'histoire d'un pays.

3. En *civile ou politique*, par la description qu'elle fait des souverainetés par rapport au gouvernement civil & politique.

4. En *Géographie sacrée*, lorsqu'elle a pour but de traiter des pays dont il est fait mention dans les Ecritures & dans l'Histoire ecclésiastique.

5. En *Géographie ecclésiastique*, lorsqu'elle représente les partages d'une juridiction ecclésiastique, selon les patriar-

eats , les primaties , les diocèses , les archidiaconés , les doyennés &c.

6. Enfin en *Géographie physique*. Cette dernière considère le globe terrestre , pas tant par ce qui forme sa surface que parce qu'il en compose la substance.

On divise la terre en 360 degrés qui ont chacun 25 lieues. La terre a donc neuf mille lieues de circonférence. Cette connaissance nous démontre qu'elle a 3000 lieues d'épaisseur. Nous avons déjà dit que le trou le plus profond qu'on ait fait en terre a été de 600 toises , environ un demi-quart de lieue. Les plus grands efforts des hommes , donc , pour percer le globe de part en part , n'ont pu produire que la vingt-quatre millième partie de l'ouvrage qu'il y aurait à faire.

Il serait bien inutile de prétendre à donner , dans quelques pages seulement , un cours de Géographie qui put suffire même dans le cours d'étude le plus rapide , car il n'est , peut-être , aucun état de la société où il ne soit avantageux d'avoir de cette science des connaissances plus étendues qu'un tel abrégé en présenterait. L'on nous dispensera donc d'essayer un précis sur cet objet , & l'on voudra bien se contenter du coup d'œil très-général que nous allons jeter sur le globe.

Comme chacun le fait , on divise la terre en quatre parties principales, l'Europe, l'Asie , l'Afrique & l'Amérique ou le nouveau Monde.

On nomme l'Amérique nouveau Monde parce qu'elle n'a été découverte que sur la fin du quinzieme siecle. Christophe Colomb, envoyé par le Roi d'Espagne , Ferdinand le Catholique , la découvrit en 1491. Cependant, par une de ces injustices qui ont souvent lieu à l'égard des grands hommes, ce nouveau monde a été appelé Amérique, d'*Améric Vespuce*. qui faisant voile six ans après continua les découvertes commencées par Colomb.

L' E U R O P E.

L'Europe est la plus célèbre des quatre parties de la terre , quoique la moins étendue, parce qu'elle est très-peuplée, & que ses habitans sont les plus éclairés & les plus industrieux.

La mer glaciale la borne au nord, l'Asie à l'orient, la mer méditerranée au midi, & l'océan à l'occident.

Les divers gouvernemens des états que comprend l'Europe, sont ou monarchiques ou républicains. Un gouvernement

A 5

monarchique est celui où l'autorité souveraine est entre les mains d'un seul. Lorsqu'elle n'est point bornée par des loix on l'appelle despotique.

Le gouvernement républicain est celui où l'autorité souveraine est entre les mains de plusieurs ; lorsqu'elle dépend de tout le peuple assemblé on l'appelle démocratie, quand le nombre de ceux à qui elle est confiée est limité on l'appelle aristocratie.

Les divers états de l'Europe portent le nom d'empire, de royaume ou de république. Un empire est un état monarchique dont le souverain porte le titre d'Empereur, (1) un royaume est celui dont le chef s'appelle Roi, une république est un état où, comme nous venons de le dire, l'autorité souveraine est entre les mains de plusieurs.

(1) Le mot Empereur vient du mot latin *Imperator*, nom que les Romains donnaient à tous les Généraux d'armée, cependant on appelait Empereur, dans un sens particulier, un Général qui après avoir remporté quelque victoire signalée était salué de ce nom par les acclamations des soldats, & ensuite honoré de ce titre par un décret du Senat. Il fallait pour le mériter avoir gagné une bataille dans laquelle dix mille des ennemis fussent restés sur la place ; ou il fallait avoir conquis quelque ville importante.

On compte en Europe trois Empires : ceux d'Allemagne , de Russie & de Turquie ; six grand Royaumes , l'Espagne , la Grande Bretagne , la Suede , le Danemarck , la *France* & la *Pologne*. (1) Cinq , moins étendus , le Portugal , la Hongrie , la Prusse , celui des deux Siciles & celui de Sardaigne.

Ayant que la France se fut formée en République l'on ne comptait en Europe que quatre Républiques un peu considérables telles que Venise , Gènes , la Suisse , les Provinces-unies. Genève est plus célèbre par ses grands hommes , par ses troubles domestiques que par son étendue , venait en suite la petite République de St. Marin &c.

La plupart des peuples de l'Europe professent la Religion Chrétienne , divisée en trois Eglises principales , la Catholique Romaine , la Protestante & la Chrétienne Grecque.

Presque tous les Géographes ont adopté une division de l'Europe , qui aujourd'hui

(1) De grandes révolutions politiques , au moment que nous écrivons ceci , ont changé le Gouvernement de ces deux Royaumes , la France s'est formée en République , la Pologne a essuyé des démembrements &c.

toutefois , pourrait recevoir quelques changemens : ils la partagent en seize parties principales , dont il y en a quatre au Septentrion , huit au milieu & quatre au Midi.

Les quatre au Septentrion sont les isles Britanniques , le Dannemarc , la Suede & la Russie. Les huit au milieu se subdivisent en quatre grandes & quatre petites parties ; les quatre grandes sont la Pologne , la Hongrie l'Allemagne & la France ; les quatre petites sont la Savoye , la Suisse , les Pays-bas & le Royaume de Prusse.

Les quatre au Midi sont le Portugal , l'Espagne , l'Italie & la Turquie Européenne.

L' A S I E.

L'Asie est située à l'Orient de l'Europe , & elle est bornée au Nord par l'Océan glacial , à l'Orient par l'Océan oriental , au Midi par la mer des Indes , & à l'Occident par la mer rouge , la mer méditerranée & l'Europe.

Le mont Taurus en traverse une partie , d'occident en orient. Elle a un lac considérable qui porte le nom de mer Caspienne , & est situé à l'orient de la mer noire.

On divise l'Asie en deux principales parties, la Terre ferme & les isles qui l'environnent.

La Terre ferme comprend six principaux pays, la Turquie Asiatique & la Perse à l'Occident, l'Arabie & l'Inde au Midi, la Chine à l'Orient, & la grande Tartarie au Nord.

Les isles de l'Asie sont toutes situées dans la mer des Indes, & dans l'Océan oriental.

On les divise en six corps ou assemblages d'Orient en Occident; ce sont les isles du Japon, des Larrons, les Philippines, les Moluques, les isles de la Sonde & les Maldives, auxquelles on joint l'isle de Ceylan.

L' A F R I Q U E.

L'Afrique est la partie la plus méridionale de l'ancien continent. Elle est bornée au Nord par la mer Méditerranée, à l'Occident & au Midi par l'Océan, & à l'Orient par la mer Rouge & l'Isthme de Suede qui communique à l'Asie.

On y trouve trois chaînes de montagnes fort élevées, le mont Atlas au Nord, les montagnes de la Lune à l'Orient & les montagnes de Sierra Leona à l'Occi-

dent, le Cap de Bonne-Espérance au Midi & le Cap de Gardéfin à l'Orient.

L'on divise l'Afrique en deux parties principales, la Terre ferme & les isles qui l'avoisinent. La Terre ferme comprend dix principaux pays, dont il y en a trois au Septentrion, quatre au milieu & trois au Midi.

Les trois au Septentrion sont l'Egypte, la Barbarie, & le Sara ou Desert. Les quatre au milieu sont la Guinée, la Nigritie, la Nubie & l'Abissinie. Les trois au Midi, le Congo, la Cafrerie & la côte de Zanguebar.

On peut diviser les isles de l'Afrique en deux classes dont la première comprend les isles à l'Occident & la seconde les isles à l'Orient de la Terre ferme. Les isles à l'Occident sont les Açores, l'isle de Madere, les Canaries, les isles du Cap verd & les isles de la Guinée.

Les plus remarquables des isles qu'on trouve sur la côte orientale de l'Afrique sont telles de Madagascar, de Bourbon, de Commore & de Zocotora.

DE L'AMÉRIQUE.

L'Amérique est un vaste continent situé à l'Occident de l'Europe & de l'A-

faïque. Nous avons déjà dit pourquoi l'on appelle *Nouveau Monde* cette partie de notre globe.

L'Amérique est bornée au Nord par les terres Arctiques , à l'Orient par la mer du Nord , au Midi par le détroit de Magellan , & à l'Occident par la mer du Sud.

On y trouve deux montagnes remarquables , les Cordilleres dans la partie du Midi , & les monts Appalaches dans la partie du Septentrion.

Les principaux caps de l'Amérique sont le cap Breton vers le Nord , le cap de la Floride vers le Milieu & le cap de St. Augustin au Midi.

Ses lacs les plus considérables sont ceux d'Erié , d'Ontario & des Hurons vers le Nord.

On divise l'Amérique en Terre ferme & en isles. La Terre ferme se subdivise en deux parties , l'Amérique septentrionale & l'Amérique méridionale qui sont jointes ensemble par l'isthme de Panama.

L'Amérique septentrionale comprend cinq pays principaux , la Nouvelle-France , la Nouvelle-Angleterre , la Floride , le Nouveau-Mexique & le Vieux Mexique.

La Nouvelle-France comprend deux

pays le Canada & la Louisiane. La capitale du Canada est Quebec; le fleuve de St. Laurent traverse ce pays d'Occident en Orient. La capitale de la Louisiane est la Nouvelle-Orléans; le fleuve du Mississipi arrose cette partie de l'Amérique du Nord au Sud.

La Nouvelle-Angleterre est divisée en plusieurs Provinces dont il y en a quatre principales, la Nouvelle-Angleterre propre, la Pensylvanie, le Virginie & la Caroline. La capitale de tout le pays est Boston.

La Floride est une presqu'isle, séparée de la Caroline par les Monts - Apalaches, ayant la Louisiane au Nord & à l'Occident, la mer du Nord à l'orient, & le golfe du Mexique au midi.

Le Nouveau-Mexique est un vaste pays, peu connu, & situé dans la partie Occidentale de l'Amérique septentrionale.

Le vieux Mexique, appelé aussi la Nouvelle Espagne, est borné au Nord par le Nouveau-Mexique, & s'étend jusqu'à l'isthme de Panama entre la mer du Nord & la mer du Sud. La capitale de tout le pays est Mexico; située sur le lac de ce nom.

Les-iles de l'Amérique Septentrionale sont celles que l'on trouve en grand nom-

bre dans la mer du Nord & à l'Orient de la terre-ferme.

On les partage en quatre classes, les isles de Terre-Neuve, les Bermudes, les Lucayes & les Antilles.

Les isles de Terre-Neuve sont situées vis-à-vis des côtes de la Nouvelle-France. Les isles Bermudes sont situées à l'Orient des côtes de la Virginie.

On divise les Antilles en grandes & en petites. Les grandes Antilles sont au nombre de quatre, l'isle de Cuba, l'isle de Porto-Rico, l'isle de St. Domingue & la Jamaïque.

L'Amérique méridionale est divisée en sept pays principaux, la Terre-Ferme au Nord, le Pérou & le Chili à l'Occident, le pays des Amazones au milieu, le Brésil à l'Orient, le Paraguay & les terres Magellaniques au midi.

La Terre-Ferme comprend la Terre-Ferme propre à l'Occident & la Guyane à l'Orient.

Le Pérou est divisé en trois Audiencias, Quito, Los-Reyes, & Los-Charcas. La capitale de tout le pays est Lima.

Le pays des Amazones est un vaste pays, peu connu, & situé dans l'intérieur de l'Amérique.

Le Brésil s'étend le long des côtes de

la mer du Nord , sa capitale est St. Salvador. On donne le nom de Paraguay à tous les pays qui sont entre celui des Amazones au Nord, le Brésil à l'Orient le Chili à l'Occident, & la terre Magellanique au midi : sa capitale est Buenos-Ayres.

Les Terres-Polaires sont des pays situés au septentrion & au midi, & qui ne sont pas compris dans les quatre parties de la terre dont nous avons parlé jusqu'ici. On la divise en deux classes, les Terres-Polaires Arctiques, qui sont vers le Septentrion, & les Terres-Polaires Antarctiques qui sont vers le midi. Les principales terres Polaires Arctiques sont le Groenland, le Spitzberg, la Nouvelle Zemble, & la terre de Jessø. — Les principales terres arctiques sont la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Hollande, les Terres Australes, la Terre de feu, & la Nouvelle Zélande. Tout rapide, tout insuffisant que puisse être le coup d'œil que nous venons de jeter sur l'Amérique, encore devons-nous dire pourquoi nous l'avons plus étendu que celui que nous avons donné aux autres parties du Globe. C'est que l'Histoire du monde n'offrant point d'événement plus singulier aux yeux d'un philosophe, aux yeux de tous ceux qui

réfléchissent que la découverte du Nouveau-Monde, qui avec les mers qui l'environnent, forme tout un hémisphère de notre planète, il nous a paru convenable de donner quelques détails de plus sur un objet aussi propre à piquer notre curiosité, à fixer notre attention.

DE LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE,

L'ÉTUDE de la Géographie ancienne est d'une grande utilité dans toute éducation un peu soignée; elle donne une connaissance plus exacte de l'Histoire ancienne, & met les jeunes gens en état de lire avec plus de fruit & même d'agrément les auteurs qui ont écrit sur cette matière. Mais pour rendre cette étude encore plus utile on doit toujours comparer la Géographie ancienne avec la moderne, & les lier l'une à l'autre, autant que cela est possible.

L'on fait que la Géographie ancienne est la description de la terre comme elle était connue & divisée anciennement; & qu'elle ne comprend que les trois parties de notre continent, l'Europe, l'Asie & l'Afrique.

Les anciens n'avaient une connaissance exacte que des pays soumis à l'empire Romain , de sorte que la Géographie ancienne n'a proprement que cet empire pour objet ; empire qui comprenait toute l'Europe , excepté les pays septentrionaux, de plus encore la partie occidentale de l'Asie , & la partie septentrionale de l'Afrique qui est située le long de la mer méditerranée.

DE L'ASIE.

Les anciens lui donnaient les mêmes bornes qu'on lui assigne aujourd'hui. Ils la divisaient en deux parties générales. l'Asie majeure à l'orient & l'Asie mineure à l'occident. L'Asie mineure s'appelle aujourd'hui Natolie. C'est une grande presqu'isle , située entre le Port-Euxin au septentrion , l'Arménie à l'orient , la Méditerranée au midi , & la mer Egée ou l'Archipel à l'occident.

DE L'AFRIQUE.

Les anciens Géographes divisaient l'Afrique en trois principales parties : l'Afrique extérieure , l'Afrique intérieure , & les isles situées autour de cette partie du monde.

L'Afrique extérieure est la partie de l'Afrique qui s'étend le long de la Méditerranée, & qui comprenait l'Égypte, la Lybie, l'Afrique propre & la Mauritanie.

Les anciens n'avaient qu'une connaissance très-imparfaite de l'Afrique intérieure. Elle comprenait principalement l'Éthiopie, qui est aujourd'hui l'Abissinie, & la Nubie. Ils ne connaissaient aussi des isles de l'Afrique que les Canaries qu'ils appellaient *Insulæ fortunatæ* (les Isles fortunées.)

DE L'EUROPE.

L'Europe, selon la Géographie ancienne, peut être divisée en neuf parties, dont il y en a trois au midi, la Grèce, l'Italie & l'Espagne ; trois au milieu, la France, l'Illyrie & la Gaule ; trois au septentrion, la Sarmatie, la Germanie & les isles Britanniques.

L'on trouve dans Strabon d'excellentes ressources pour bien étudier la Géographie ancienne.

Le Dictionnaire Géographique de Vossien ; la Géographie de Busching, de la Croix, de Descombes (nouvel ouvrage en 4 vol.) Les cartes de Samson, de

Delisle , enfin un grand nombre d'autres traités , d'autres bonnes cartes se trouvent par-tout , & sont de très-bonnes ressources pour acquérir des lumières dans cette science.

DE L'AGRICULTURE.

L'AGRICULTURE est l'art de cultiver la terre. Elle est le premier , le plus utile , le plus étendu , & peut-être le plus essentiel des arts. Les Egyptiens faisaient honneur de son invention à Osiris , les Grecs à Cères & à Triptolème son fils ; les Italiens à Saturne ou à Janus leur Roi , qu'ils placèrent au rang des Dieux en reconnaissance de ce bienfait, L'agriculture fut presque l'unique emploi des patriarches , les plus respectables de tous les hommes par la simplicité de leurs mœurs , la bonté de leur ame , & l'élévation de leurs sentimens. Elle a fait les délices des plus grands hommes chez les autres peuples anciens. Cyrus le jeune avait planté lui-même la plupart des arbres de ses jardins & les cultivait. Hieron de Syracuse , Archilaüs de Macédoine & une infinité d'autres grands Princes se sont livrés à l'amour des champs

& des travaux de la campagne. Les Romains y attachèrent la plus haute importance, Scirranus faisait son champ quand on l'appella à la tête de l'armée Romaine. Quintius Cincinnatus labourait une pièce de terre qu'il possédait au-delà du Tibre quand il reçut ses provisions de Dictateur. Il quitta ce tranquille exercice, prit le commandement des armées, vainquit les ennemis, fit passer les captifs sous le joug, reçut les honneurs du triomphe, & fut à son champ au bout de seize jours. Tel était le respect porté à l'Agriculture chez les Athéniens qu'il était défendu par une loi de tuer le bœuf qui sert à la charrue ; qu'il n'était pas même permis de l'immoler en sacrifice. " Celui qui commettra cette faute, ou qui volera quelques outils d'agriculture sera puni de mort. „ Mais la plupart des loix qui protégeaient la terre, le laboureur & le bœuf veillaient aussi chez les anciens à ce que le laboureur remplit son devoir. Le champ laissé en friche appartenait à celui qui le cultivait. La loi de Dieu protégeait aussi l'Agriculture. Elle dit " si l'homme fait du dégât dans un champ ou dans une vigne en y laissant aller sa bête, il réparera ce dommage aux dépens de son bien le meilleur. Si le fou prend à des épines & gagne

un amas de gerbes celui qui aura allumé ce feu supportera la perte.

Lorsque les hommes rassemblés en société, eurent besoin d'un signe représentatif pour faciliter les échanges, ils gravèrent sur ce signe, une *gerbe*, un *bœuf*, un *mouton*, comme les symboles de l'opulence. Les Régistres des Questeurs & des Censeurs Romains s'appelaient *Pascua* (Paturages.)

On a observé de tous tems, que les nations les plus riches, les plus peuplées, les plus heureuses, sont celles où l'agriculture est en vénération : l'Empire de la Chine est de ce nombre.

On fait, par les voyageurs, que l'Empereur, accompagné de toute sa Cour, non-seulement met tous les ans avec solennité la main à la charrue, mais couronne encore par le titre de *Mandarin* celui des Laboureurs qui a fait les découvertes les plus utiles. En Angleterre on ne regarde pas un Laboureur comme un mercenaire, mais comme un homme essentiel pour qui l'on a de l'estime & des égards. Il est en Europe plus d'un pays qui n'est pas riche & le serait si cette classe d'hommes si utile, n'y était pas avilie par le préjugé, si pour la relever on y accordait des exemptions de corvées

vées à ceux des Communautés qui ont donné des preuves d'industrie & d'intelligence , en cultivant la terre ; si on leur marquait des places particulières à l'église ; si on leur rendait quelques honneurs. Les hommes en sont jaloux dans tous les états , & certainement le Payfan le plus simple , n'est pas insensible au plaisir de jouer un rôle distingué parmi ses semblables. Chaque Agriculteur ferait des expériences , s'instruirait par lui-même , & cesserait bientôt d'être sous le joug de l'habitude. On verrait les campagnes florissantes , la terre produire tout ce qu'elle peut produire , les impôts se payer sans répugnance , parce qu'ils n'arracheraient rien au besoin , & le projet de l'immortel Henri IV se réaliser.

L'art de cultiver la terre est le résultat d'une infinité d'observations : il a ses principes comme tous les autres , & ces principes sont relatifs au climat & au sol.

Un bon Laboureur doit proportionner son bétail , les ustenciles , la profondeur de ses sillons , le tems du labour & du repos , à son terrain & à la nature du climat.

Il doit diviser ses terres en trois parties égales , c'est-à-dire les mettre en *soles* , semer l'une en froment , l'autre en menus

B

grains , & laisser la troisieme en jachere.

Moyennant cet arrangement , la jachere produira du froment ; la terre qui a donné du froment produira de l'orge , du seigle , de l'avoine ou du fourrage ; & la terre en menus grains deviendra jachere.

Cette distribution rendra les produits de l'année à peu près égaux , sans fatiguer la terre. Un Cultivateur intelligent , ne doit pas aller aux champs sans que ses chevaux ou bœufs soient en bon état.

Il doit connaître les tems convenables : ne point labourer quand la terre est trop sèche ou trop humectée ; il doit sillonner fortement les terres grasses ; faiblement les sabloneuses , pierreuses , sèches , & légères ; horizontalement les collines , pour fatiguer les bêtes le moins possible ; à plat , celles qui ont besoin d'être arrosées ; en dos d'âne , les terres argilleuses & humides.

Que les sillons soient moins larges , moins unis , & plus élevés dans les terrains humides que dans les autres ; quand ils sont étroits , il faut que leur direction soit du Midi au Nord , pour que les grains reçoivent les rayons du Soleil des deux côtés.

Que le dernier labour soit toujours plus profond que les autres : la fécondité de

la terre dépend souvent de la longueur du soc de la charrue ; sur-tout ne donnez point à la terre, deux années de suite, la même sorte de grains.

Voici le travail d'une année par ordre, & dans lequel on a eu en vue plus d'un pays, plus d'un climat, au-moins autant qu'il a été possible.

En Janvier. Il faut dépouiller les gros légumes, mettre en œuvre les chanvres, les lins, &c. raccommoder les charettes, apprêter les échelats, les osiers ; couper les saules & les peupliers ; relever les fossés, façonner les hayes ; fumer les arbres fruitiers ; essarter les prés ; battre les grains, retourner le fumier, labourer les terres sablonneuses qui ne l'ont pas été en Novembre ; tailler le chanvre ; faire des fagots, marquer les agneaux que l'on veut garder ; saler les cochons.

Quand il fera doux, enter les arbres, faire couvrir les poules.

En Février. Continuez les travaux précédents ; plantez la vigne, curez, taillez, échaladez les vignes ; fumez les arbres, les champs, les prés, les jardins, les couches ; élaguez, nettoyez les arbres des œufs d'insectes ; façonnez les terres qui doivent être semées en Mars ; semez l'avoine, les lentilles, les pois chiches, le

chanvre ; le lin ; préparez les terres à sainfoin ; plantez les bois ; visitez les vins , nettoyez le colombier , achetez des ruches , réhaussez le pied des arbres , prenez les précautions convenables pour que les truyes produisent des cochons.

En *Mars*. Semez les menus grains , le lin , les avoines ; taillez , échaladez , soufrez les vins , farclez les bleds , dressez des pépinières , greffez les arbres avant qu'ils bourgeonnent , défrichez les près , achetez des bestiaux.

En *Avril*. Continuez de semer , si tout n'est pas fait ; labourez les vignes , taillez la vigne nouvelle ; nourrissez vos pigeons , car ils ne trouvent plus rien ; donnez l'étalement aux juments , aux anesses , & le bélier aux brebis ; nourrissez les vaches , qui vélent ordinairement dans ce mois.

En *Mai*. Achevez de semer les lins & les chanvres ; semez le colza , la navette , le millet , le panis , le safran &c. labourez les jachères , farclez les bleds , donnez les soins nécessaires à la vigne ; ôtez les pampres & les sarments sans fruits ; coupez les chênes & les aulnes pour qu'ils pèlent ; émondez , entez les oliviers , soignez les mouches à miel & les vers à soie ; tondez les brebis , faites du beurre , du fromage , remplissez les vins.

En Juin. Achevez de biner les jachères, ébourgeonnez & liez la vigne, chariez les fumiers, les marnes sur les jachères, nettoyez la grange, fauchez les prés, fanez le foin, recueillez les légumes, dépouillez les cerisiers, parquez les bestiaux.

En Juillet. Dépouillez les orges de primeur, les navettes, colzas, lins; vers à soie; récoltez les légumes d'été, ferrez ceux d'hiver, ôtez le chiendent, déchargez les pommiers & poiriers des fruits superflus, visitez vos troupeaux, retenez des Moissonneurs, réhaussez les arbres qui sont à plein vent, donnez des béliers à vos brebis.

En Août. Achevez la moisson, arrachez le chanvre, faites le verjus, donnez le troisième labour aux jachères, battez le seigle pour la semaille prochaine, cherchez des sources, vous aurez de l'eau toute l'année si vous les découvrez en Août; mettez le feu dans les pâtis pour consumer les mauvaises herbes; préparez vos pressoirs, vos cuves, vos tonneaux pour la vendange.

En Septembre. Achevez de dépouiller les grains & les chanvres, labourez les jachères, fumez les terres, fauchez les prés pour avoir le regain, cueillez le houblon, les noix, les pommes, les poires;

ramassez le chaume , semez les seigles , commencez la semaille du froment , coupez les riz , les millets , vendangez à la fin du mois , cassez les terres pour le fainfoin , faites amas de cochons maigres pour les engraisser à la glandée.

En *Octobre*. Achevez la vendange & la semaille des bleds ; recueillez le miel & la cire , l'orge , les pois , les féverolles , faites le cidre , provignez la vigne.

En *Novembre*. Continuez à faire le cidre , abattez les bois , déchauffez la vigne , récoltez les marrons , chataignes , osiers , garance ; ferrez les fruits d'hyver , amassez des glands pour les cochons , ferrez les navets , les carottes ; charriez les fumiers & la marne ; ôtez les échalats , coupez les branches des saules , émondez les arbres , coupez les bois , nettoyez les ruches.

En *Décembre*. Défrichez les bois , fumez & marnez vos terres , raccommodez les harnais , couvrez de fumier les pieds des arbres & des légumes , étêtez les peupliers , tendez des rets & des pièges pour les animaux malfaisants qui , dans ce tems , cherchent à se réfugier dans les maisons.

Voilà l'année révolue : on doit sentir que peu d'état exige autant de soins &

d'affiduité que celui d'Agriculteur ; & qu'une vie aussi active doit contribuer à la santé.

Le tems viendra, peut-être, où, dépouillé des préjugés qui régnaient dans ce siècle, on pourra dire, par tous pays : *j'ai l'honneur d'être Laboureur*. Ce tems sera l'époque de la destruction du luxe, qui entraîne nécessairement l'*Egoïsme* ; de la mollesse qui rend les hommes *efféminés* ; & il fera renaître la force du corps, la vigueur de l'esprit, la bienfaisance, & sur-tout cette égalité morale si nécessaire au bonheur des sociétés, mais qui n'a pas toujours été considérée sous son vrai point de vue.

D E L' H I T O I R E .

CONSIDÉRÉE comme un simple objet de curiosité, l'Histoire mériterait d'autant plus d'attention qu'elle présente à l'esprit le grand spectacle du genre-humain. Mais n'étant pas moins utile qu'agréable, elle tient un premier rang parmi les bonnes études ; c'est une glace dans laquelle s'offrent à nos yeux les lumières & les erreurs de l'homme, ses vertus & ses vices, ses

succès & les revers. Enfin , de toutes les études l'Histoire est la plus belle , la plus utile ; c'est l'étude de l'observateur , du philosophe , de l'homme qui veut apprendre l'homme.

Chez les Grecs & chez les Romains l'Histoire eut de faibles commencemens. Les hiéroglyphes furent , particulièrement en Egypte , les premiers monumens des faits dont on voulait conserver la mémoire. Un autel , une colonne , un temple , une fête , un nom , un surnom servaient aussi quelquefois à les rappeler. Peu après on les grava sur la pierre & sur l'airain , ensuite on les inséra dans des registres publics. Enfin les prêtres chez les Grecs , surtout , les conservèrent dans des hymnes & des chansons.

Hérodote & Thucydide furent les premiers qui écrivirent l'Histoire en prose & , ce qui a toujours étonné les sçavans , sans avoir jamais eû de modèles , ces deux auteurs ont porté l'Histoire à sa perfection. Ce n'est pas observons le que les reproches qu'on fait au premier sur le peu d'authenticité de plusieurs des faits qu'il rapporte ne soyent peut-être très-fondés ; mais sa narration est nette & coulante , son style facile & plein de douceur ; & c'est-là un mérite important chez un Historien.

Après Hérodote & Thucydide, Xénophon, Dénis d'Halicarnasse & Plutarque tiennent sans contredit le premier rang parmi les Historiens Grecs.

A Rome les Pontifes furent pendant plus de six cents ans les seuls Historiens. Pour conserver la mémoire des faits ils rédigeaient sur des tables (qui prirent sous le Pontificat de P. Mucius le nom de grandes Annales,) tout ce qui se passait chaque année de plus remarquable. Ensuite ils les exposaient dans leurs maisons afin que le peuple eut la liberté de les consulter. Ce ne fut que vers l'an 360 de la fondation de Rome que les Poètes Nevius & Ennius écrivirent en vers, l'un un poème sur la première guerre punique, & l'autre ces mêmes Annales dont nous venons de parler.

Fabius Pictor & Caton le Censeur mirent les premiers l'Histoire en prose, & vers la fin de la République ils furent suivis d'un assez grand nombre d'autres auteurs dans ce genre & dont les écrits ont passé jusqu'à nous.

Les plus distingués sont Salluste, Tite-Live, César, Velleius - Paterculus, Tacite, Florus, Suétone, dont ils ne nous reste que son histoire des douze Césars, & Justin qui a abrégé Trogue Pompée;

B 5

auteurs que l'on place entre les Historiens du premier rang.

En France & dans les tems même les plus reculés de la Monarchie, l'Histoire Ecclésiastique & Profane, celle des guerres, des Princes, des Evêques &c. ont eu différens écrivains; de-là se sont formés les Annales, les Légendes, les Martyrologues, les Obituaires ou Necrologues &c.

Les premiers Historiens Français furent des Moines qui se font plû à faire connaître l'histoire de leur Monastere; des Ecclésiastiques qui voulaient faire honneur à leur patrie en inspirant de la vénération pour leurs Saints particuliers; des Comtes tels que Foulques, qui écrivit au onzième siècle, l'histoire des Seigneurs d'Anjou; Villehardouin, & le Sire de Joinville, dont les savans lisent encore avec plaisir les écrits. Les progrès dans l'historique furent lents, comme ceux de la Langue & de la philosophie; cependant ils étaient déjà très-marqués du tems de Philippe de Commines, Historien de Louis XI, & plus encore sous le règne de François I, où tous les genres de littérature, à leur aurore, semblèrent annoncer le beau siècle de Louis XIV. Mais M. de Thou, le Tite-Live de la France,

Dupleix, Brantome, qui vinrent ensuite, ouvrirent, le premier sur-tout, une carrière dont leurs successeurs ont su tirer depuis le plus grand avantage.

Sous le titre général d'Histoire on entend ordinairement l'Histoire sacrée & l'Histoire profane : ajoutons l'Histoire universelle qui réunit l'une & l'autre.

La première renferme, à la fois, celle des Juifs & celle de l'Eglise. La seconde comprend l'Histoire ancienne & l'Histoire moderne.

L'Histoire sacrée porte le nom d'Histoire sainte ou d'Histoire de l'ancien Testament quand elle parle de la Religion avant Jésus-Christ. On la nomme Histoire Ecclésiastique quand elle parle des événemens arrivés depuis sa mort.

L'Histoire profane représente l'origine, la succession & la décadence des empires : c'est proprement l'histoire politique de tous les états & Royaumes qui couvrent le globe terrestre. Quand elle représente la suite de la Religion & des Monarchies, qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ c'est l'Histoire ancienne ; quand elle nous instruit de l'état de la Religion & des révolutions des Gouvernemens depuis Jésus-Christ c'est l'Histoire moderne.

L'Histoire que nous nommons ancienne ne remonte guère qu'à trois mille ans. Nous n'avons avant ce tems que quelques probabilités que deux livres profanes ont consacrés : *Chronique choisie*, & l'*Histoire d'Hérodote*. — Pour ce qui concerne l'Histoire sacrée, chacun fait que nous avons le *Pentateuque* de Moyse, lequel vivait au milieu du 15^{me}. siècle avant Jésus-Christ.

L'histoire de l'Empire Romain est celle qui mérite le plus de fixer notre attention, parce que les Romains ont été nos maîtres & nos législateurs. Leurs loix sont encore en vigueur dans plusieurs pays de l'Europe : leur Langue ou se parle encore, ou est encore cultivée ; & long-tems après leur chute elle a été la seule Langue dans laquelle on redigea les actes publics en Italie, en Allemagne, en Espagne, en France, en Angleterre, en Pologne & en Suisse.

Sur la fin du 15^{me}. siècle, époque de la découverte de l'Amérique, la politique de l'Europe & les arts prirent une forme nouvelle. L'art de l'Imprimerie & la restauration des sciences firent qu'enfin on eut des Historiens assez fidèles. Mais

bientôt l'ancienne indigence se tourna en superflu ; chaque ville voulut avoir son histoire , & l'on tomba dans un autre inconvénient , celui d'être accablé de minucies ; ce qui rend l'étude de l'histoire rebutante , si l'on ne s'en tient pas au fil des grands événemens ; & c'est-là à quoi doit se borner celui qui veut réellement s'instruire. Il doit saisir dans la multitude des révolutions l'esprit du tems & les mœurs des peuples. -- Il faut , sur-tout , s'attacher à l'histoire de sa patrie , l'étudier , la posséder , réserver pour elle les détails , jeter une vue plus générale sur les autres nations.

L'étude de la Chronologie est presque indispensable pour faire les plus légers progrès dans celle de l'histoire ; non toutefois qu'elle nous donne toujours des certitudes , mais parce qu'elle nous dirige , du-moins , autant qu'on peut l'être , dans les tems passés , & qu'elle est l'art de fixer les époques.

Plus les tems sont reculés , plus la mesure en est incertaine : aussi est-ce principalement à la Chronologie des premiers tems , que les vrais sçavans se sont appliqués.

Monsieur de Fontenelle compare ingénieusement ces tems , à un vaste Palais ruiné , dont les débris sont entassés pêle-mêle , & dont la plupart même des matériaux ont disparus.

Toutes les recherches chronologiques que nous avons eues, jusqu'ici, ne sont que des combinaisons plus ou moins heureuses de ces débris.

Il y a , suivant Moreri , soixante - dix opinions différentes sur la Chronologie , depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ. -- De quelle difficulté cette science n'est-elle donc pas ! puisqu'après les travaux de tant de grands hommes, elle reste encore si obscure ; c'est une espèce de perspective immense dont le fond est tapissé de nuages épais , au travers desquels on apperçoit un peu de lumière.

Il est inutile de tenter la conciliation de tous les systèmes , il faut en choisir un & le suivre ; mais si l'on écrit l'Histoire, il faut indiquer le guide que l'on a pris , car on pourrait induire en erreur. Voici les principales opinions sur la durée du monde depuis sa création jusqu'à Jésus-Christ, où l'on verra une différence de 2984 ans.

*Selon la Vulgate ou Bible de S. Jérôme.*Calcul d'*Usher*, Anglaisnommé *Usserius*, 4004 ans.Calcul de *Scaliger*, 3950Calcul du Jésuite *Petau*, 3984Calcul du Jés. *Riccioli*, Ital. 4184.*Selon les Septante, ou traduction des 70
Sçavans, faite par ordre de Ptolomée
Philadelphie.*Calcul d'*Eusebe*, 5200 ans.Calcul des tables *Alphonfines*, 6934Calcul du Jésuite *Riccioli*, 5634

L'année de la naissance de Jésus-Christ est fort discutée, il y a entre les Auteurs 7 à 8 ans de différence.

Le grand Newton a fait un système de Chronologie, par lequel le monde est moins vieux de 500 ans qu'on ne le croit.

Ses preuves roulent sur l'évaluation des générations & sur des observations astronomiques. Ce système n'a pas fait fortune.

La Chronologie ne se borne pas aux tems reculés & à la fixation des anciennes époques, elle sert encore aux usages Ecclésiastiques : c'est par son secours que l'on

fixe les Fêtes mobiles , & entr'autres celle de *Pâques* qui est la bouffole des autres . Ainsi il y a deux espèces de Chronologie , l'une *historique*, fondée sur les faits ; l'autre *astronomique*, qui emploie les observations & les calculs , tant pour débrouiller les époques , que pour les usages de la Religion.

On appelle Chronologie sacrée, l'ordre selon lequel les événements qui ont précédé le Déluge & qui l'ont suivi , doivent être placés ; mais quel sentiment faut-il adopter sur cet ordre ? Les annales *Babyloniennes* , *Egyptiennes* ou *Chaldéennes* , offrent une Chronologie immense ; celles de la Chine vont peut-être encore plus loin , mais par les recherches profondes de quelques savans , & entr'autres de MM. *Gilbert* & *Freret* , on a trouvé le moyen de les concilier avec notre Chronologie.

Si les Chronologiftes sont divisés sur l'intervalle de la création , au déluge , ils ne le sont pas moins pour les tems postérieurs au déluge : on peut en juger par la comparaison de ces deux systèmes.

Système de Marsham.

Du déluge à la vocation d'Abraham,	426 ans.
De la vocation d'Abraham à la sortie de l'Egypte,	430
De l'exode à la fondation du Temple,	480
La durée du Temple,	400
La captivité.	70

Système du Pere Pezeron.

Du déluge à la vocation d'Abraham,	1257 ans
De la vocation d'Abraham à la sortie d'Egypte,	30
De la sortie d'Egypte à la fondation du Temple,	873
De la fondation du Temple à sa destruction,	470
La captivité.	70

Les différences sont plus ou moins grandes entre les autres systèmes ; mais il n'est pas dans le plan de cet ouvrage , de les comparer tous. Nous remarquerons que dès les premiers tems qui ont suivi le déluge , on voit dans le texte

Hébreu , des ' guerres , & des impôts mis sur des peuples subjugués.

Les trois enfans de Noé , se sont fait une postérité immense : les différents peuples dont ils sont l'origine , se sont regardés comme ennemis dans l'espace de 367 ans ; car l'Hébreu n'en accorde pas davantage au second âge , qui est depuis le déluge , jusqu'à la sortie d'Abraham , hors de la ville de *Haram en Mesopotamie*.

Sem , selon le même texte Hébraïque , a vécu après le déluge , 502 ans ; Noé a survécu au déluge 300 ans ainsi , ils ont vu leurs enfans s'entre-tuer , & auront vraisemblablement crié , *malheureux que faites-vous , vous êtes freres & vous vous égorges !* Abraham a donc été contemporain de Noé ; & *Sem* a pu voir Haac pendant plus de 30 ans.

Ce ne sont pas là les seules choses difficiles à concilier dans la Chronologie : voici d'autres circonstances qui feront sentir la nécessité d'étendre , & même de beaucoup , la durée du second âge du monde.

La Genèse fait mention d'une monnoie d'argent publique , à l'occasion du tombeau qu'Abraham acheta des fils de Heth : ~~villa~~ des mines découvertes , la manière de fondre , de purifier les métaux , &

l'art de les employer. Il n'y a que ceux qui connaissent les détails de ces travaux, qui savent combien l'invention en suppose de tems, & combien l'industrie des hommes marche lentement.

Que l'on envoie donc *Sem* en Syrie ; *Cham* en Egypte ; *Japhet* en Europe, & que l'on fonde là-dessus des Chronologies de Royaumes : que *Cham* règne sous le nom de *Meneze* ; que dans l'espace de 69 ans, on lui donne trois successeurs dans trois Royaumes différens : je dis que ces Auteurs (fussent-ils plus savans que *Marsham*) font l'Histoire de leur imagination, & non celle des tems. Nous sommes bien éloignés de vouloir donner à nos lecteurs des doutes sur les faits contenus dans l'Histoire sacrée, il n'est question que des dates, & nous ne voulons que leur prouver que la Chronologie n'est pas une science certaine. Si les Chronologistes avaient considéré mûrement la multitude de faits à combiner ; le peu d'exactitude des dates, dans les tems où les événemens se transmettaient par tradition ; les mensonges des Historiens ; leurs erreurs involontaires ; la ressemblance des noms, les fables présentées comme des vérités ; les vérités métamorphosées en fables ; la diversité des Langues ; celle des mesures du

tems ; & enfin une infinité d'autres circonstances qui concourent à former des ténébres , peut-être aucun n'aurait-il osé hasarder un système.

Nous ne prétendons pas enseigner l'Histoire à nos Lecteurs.

Leur offrir une masse de faits , de dates , d'anecdotes , serait former un tableau de bras , de jambes , & de traits séparés. Chaque Histoire particulière est une chaîne d'événements : omettre une circonstance , c'est couper un chaînon , c'est désunir le tout.

L'Histoire veut être lue de suite , & (si l'on peut se servir de cette expression) il faut que l'esprit plane sur la totalité.

On divise, ainsi que nous l'avons dit, l'Histoire en *Sacrée* & en *Profane*.

L'HISTOIRE *Sacrée*, est celle qui expose les mystères, les cérémonies de la Religion, & toutes les opérations divines & miraculeuses, dont DIEU seul est le principe. Il y a six âges qui renferment l'Histoire de l'ancien Testament, & ils se divisent de la manière suivante.

Âges du monde.

Le 1^{er}. se compte depuis la création, jusqu'au déluge.

Le II. depuis le déluge , jusqu'à la naissance d'Abraham.

Le III. depuis la naissance d'Abraham , jusqu'au gouvernement des Juges d'Israël.

Le IV. depuis le gouvernement des Juges , ou la mort de Moïse , (qui arriva vers ce tems) jusqu'au gouvernement des Rois , dont *Saül* est le premier.

Le V. depuis *Saül* , jusqu'à la captivité de *Sédécias* , dernier Roi. On ajoute , pour compléter le cinquieme âge , 70 ans que dura la captivité de *Sédécias* à Babylone , comme une suite du gouvernement des Rois.

Le VI. commence à la fin du gouvernement des Rois , & finit à la naissance de Jésus Christ.

L'HISTOIRE *Profane* , nous apprend à connaître l'origine des peuples ; comment les divers Empires se sont formés , & par quels moyens ils sont arrivés au plus haut degré de grandeur : ce qui a fait leur bonheur & leur gloire ; quelles ont été les causes de leur décadence & de leur chute Elle nous instruit des mœurs des peuples , de leur génie , de leurs loix , de leurs usages ; elle développe les talents , les vertus , les vices , de ceux

qui ont gouverné. En faisant passer en revue les Empires, les Royaumes, & en même tems les hommes qui se sont rendus célèbres, elle donne des leçons sur tout ce qui regarde l'art de régner ; elle enseigne celui de la guerre, les principes du gouvernement & les maximes de la Société.

L'utilité de l'Histoire profane consiste, selon la remarque de M. de VOLTAIRE, dans la comparaison qu'un homme d'Etat, un Citoyen, peut faire des loix & des mœurs étrangères, avec celles de son pays. C'est ce qui excite les nations modernes à enchérir les unes sur les autres, dans les Arts, dans le Commerce, dans l'Agriculture. Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes & les malheurs causés par des querelles absurdes ; il est certain qu'à force de renouveler la mémoire de ces querelles, on les empêchera de renaître.

C'est pour avoir lu les détail des batailles de *Crecy*, de *Poitiers*, de *S. Quentin*, de *Gravelines*, que le célèbre Maréchal de Saxe, se déterminait à chercher, autant qu'il pouvait, ce qu'il appelait *des affaires de postes* : c'est à dire, des affaires

dans lesquelles il était toujours sûr de conserver la position heureuse qu'il avait prise.

Les exemples de l'Histoire font un grand effet sur l'esprit d'un Prince qui lit avec attention.

Si c'est la vie d'Henri IV , il verra qu'il n'entreprit la grande guerre qui devait changer le système de l'Europe, qu'après s'être assuré des sommes nécessaires , pour la pouvoir soutenir plusieurs années.

S'il lit l'Histoire d'Angleterre, il verra que la Reine Elizabeth , par les seules ressources du commerce & d'une sage économie, résista au puissant Philippe II. & que de cent vaisseaux qu'elle mit en mer contre la flotte l'Invincible, les trois quarts étaient fournis par les villes commerçantes.

Le regne de Louis XIV , démontre évidemment l'utilité des places frontières , puisqu'après neuf ans d'une guerre malheureuse, la France ne fut point entamée.

Justinien eut la même prévoyance ; si ses successeurs avaient hérité de sa prudence, les portes de l'empire Romain n'auraient pas été ouvertes aux Barbares ,

& il auraient conservé plus long-tems sa splendeur.

L'Histoire moderne a l'avantage sur l'ancienne d'apprendre aux Souverains que depuis le quinzième siècle, on s'est toujours réuni contre une Puissance trop prépondérante : ce système d'équilibre était ignoré des anciens, & c'est la raison des succès du peuple Romain. Sa milice, supérieure à celle des autres peuples, les subjugua les uns après les autres.

Celui qui lit l'Histoire pour s'instruire, avec cet esprit de combinaison qui fait saisir les rapports & juger des causes par les effets, verra que l'étendue des pays les plus propres à produire des guerriers infatigables, est située entre le quarante-cinquième & le soixantième degré vers le Septentrion ? le Physique des climats, peut servir pour établir cette vérité : César l'a sentie dans ses Commentaires, & n'a pas manqué de lier les mœurs originales des peuples dont il parle, avec les révolutions qu'il décrit.

Il ne faut donc point chercher ailleurs, que dans la vigueur des habitants du Nord, la cause de leurs succès dans les incursions qu'ils ont faites.

C'est une chose certaine, que les Empires Méridionaux ont toujours resserré leurs

leurs limites, & que peu de peuples du Midi sont venus pour conquérir les pays froids.

Les *Assyriens* subjuguèrent la *Chaldée*, les *Mèdes* forgerent des chaînes pour l'*Assyrie*; les *Grecs* s'emparèrent de la *Perse*; les *Parthes* se rendirent maîtres de la *Grèce*; les *Romains* donnerent des loix à *Carthage*; les *Goths* bouleversèrent la puissance *Romaine*; les *Turcs* domptèrent les *Arabes*; les *Tartares* ont humilié la *Turquie*.

Rome forma, à la vérité, le projet d'étendre sa domination au delà du Danube, & *Trajan*, vainqueur des *Daces*, eut la vanité de faire construire un pont magnifique sur ce fleuve, pour le passer plus solidement; mais *Adrien*, meilleur politique, le fit démolir. Il sentit qu'il lui était plus difficile de contenir ce peuple sous son obéissance, qu'à son prédécesseur de le vaincre.

Il semble que les Prophètes *Ezéchiel* & *Jérémie* connaissent bien l'empire des climats sur la force & le courage, lorsque, pour abaisser les Nations, ils les menaçaient d'une Infanterie & d'une Cavalerie, descendant de l'Aquilon, qui porteraient la guerre, & feraient la ruine des Etats.

C

Il n'y a pas de meilleur moyen que l'Histoire pour découvrir ce que peuvent les intérêts, les temps, les circonstances; & il y a même une espèce de honte attachée à l'ignorance des changements mémorables, arrivés dans le monde.

L'Histoire, selon *Saumaïse*, est une lumière qui brille au milieu des plus profondes ténèbres, & fait renaître des siècles passés. C'est par elle que l'on apprend la chute des plus puissants Empires; c'est par elle que les Princes, les Héros, les Rois mêmes, dépouillés de leur autorité, viennent, comme hommes, s'exposer ou à l'admiration ou à la censure.

Pour lire l'Histoire avec fruit, il faut, à force de méditations, se rendre capable de discerner les choses que l'on doit retenir de préférence. Ce discernement qu'on appelle goût, dépend à la vérité, du plus ou moins de finesse dans l'esprit; mais il est certain que le jugement peut se cultiver, en comparant les actions; en remarquant la manière dont elles ont été ou récompensées ou punies; par quel moyen un grand homme a réussi; par qu'elle faute un autre a échoué: en s'exerçant ainsi, on acquerra, par degré, des connaissances & des vertus.

L'Histoire tient lieu d'années & d'ex

périence ; elle expose le tableau de ce qui s'est passé de plus mémorable dans tous les siècles , & fournit une abondante matière de réflexions & de conjectures sur le présent & sur l'avenir.

Un jeune homme qui étudie l'Histoire ne doit pas se borner au simple récit des faits. Il doit remarquer les causes des événemens , en suivre le fil , & s'assurer des moyens qui les ont produit. Il doit examiner pourquoi un peuple a été célèbre dans un tems & méprisé dans un autre ; pourquoi la décision des événemens a contredit souvent la prévoyance des plus grands hommes ; pourquoi de petits États se sont maintenus malgré de grandes pertes , & pourquoi de très-puissans n'ont pu soutenir les premiers malheurs. Il doit étudier les hommes , leurs vertus , leurs talens , leurs faiblesses , leurs passions , leurs vices ; découvrir les ressorts employés pour réussir ; comparer les moyens , avec l'entreprise & les succès , avec les obstacles ; examiner la situation des lieux , & enfin les vues politiques des Législateurs & des Conquérans.

On doit commencer par l'Histoire sacrée ; de-là passer à l'Histoire ancienne , ensuite à celle de son pays , & aux autres particulières ; mais il faut s'accoutumer à

mettre les événemens à leur place ; à les enchaîner avec ordre , & sur-tout à ne jamais confondre les temps. Nous invitons nos jeunes lecteurs à lire la plume à la main. Les extraits facilitent la mémoire , donnent du style , & laissent des notes qui retracent à l'esprit tous les degrés par lesquels il a passé.

Nous allons donner un précis des époques célèbres , dans l'ordre établi par Monsieur *Bossuet* , & nous terminerons l'Histoire par le *costume* des Anciens. Cette dernière partie sera divisée en usages MILITAIRES , usages RELIGIEUX , & usages CIVILS.



P R É C I S

DES

ÉPOQUES CÉLÈBRES.

L A C R É A T I O N.

Ire. É P O Q U E.

A N N É E P R E M I È R E.

LA première époque est la création du monde; c'est par elle que commencent les ouvrages de Moïse, le plus ancien des Historiens, & le plus sublime des Philosophes.

La création est le fondement des loix & de la doctrine de ce sage Législateur: il nous fait voir l'homme tiré du néant, la femme formée d'une de ses côtes, & la société établie; la perfection de l'homme, son empire sur les animaux, le bonheur pour lequel il était destiné, les préceptes qu'il reçut directement de son Créateur,

sa chute, & les malheurs qui en résultèrent pour la postérité.

La terre commence à se peupler ; *Cain* tue son frère *Abel* & ce juste , est la première victime de la mort : le meurtrier fugitif bâtit la Ville , nommée *Hénochia* , pour s'assurer un asyle , & donne lieu à la naissance des Arts ; *Tubalcain* invente la forge , & *Jubal* la musique.

Les passions font sentir leur tyrannie & corrompent les cœurs : la postérité de *Seth* reste fidèle à Dieu ; *Enoch* est miraculeusement élevé dans le Ciel , les hommes dégénèrent , la corruption devient générale , & la destruction du genre humain est résolue par un juste jugement de Dieu. Le déluge universel arrive , *Noé* & sa famille sont épargnés pour repeupler la terre. Voilà ce qui s'est passé dans l'espace de 1656 ans , & telle est l'origine de toutes les histoires.

L E D' É L U G E .

II. É P O Q U E .

A N N E E 1656.

PRÈS du déluge se range le décroissement de la vie humaine ; la tour de Babel , monument de l'orgueil des hommes ; la confusion des langues , & le premier partage des terres. *Japhet* , sous le nom d'*Yapet* , s'est rendu célèbre en Orient ; *Cham* & son fils *Chanaan* , ont été très-connus chez les *Egyptiens* , & la mémoire de *Sem* a été constante chez les *Hébreux*. Peu d'années après ce premier partage que firent les enfants de Noé , *Nemrod* , inventeur de l'arc & de la flèche , s'élève par son génie , profite de l'ascendant qu'il a sur les hommes , & devient le premier conquérant : c'est lui qui jetta les fondements du Royaume de *Babylone* ; & , vers le même tems , *Ninive* fut bâtie. L'Histoire place assez près du déluge le commencement de la police des *Egyptiens* , l'élévation de leurs Pyramides , (encore existantes) les premiè-

res observations astronomiques , & quatre dynasties , qui sont , celles de *Thebes* , de *Thin* , de *Memphis* , & de *Tanis*.

A mesure que les hommes se multiplient , les Arts se perfectionnent ; la terre se peuple de proche en proche ; les mœurs se polissent ; on dompte les animaux , on les prend par la ruse , on trouve le moyen de les apprivoiser ; on plie les métaux , on adoucit les fruits. Des Héros s'élèvent , ils inventent des armes , & les tournent contre leurs semblables. La mémoire de la création se perd , l'idée de Dieu s'affaiblit , les anciennes traditions s'oublient , des fables grossières se multiplient , les fausses divinités naissent , & donnent lieu à la vocation d'Abraham.



VOCATION D'ABRAHAM.

III. ÉPOQUE.

A N N É E 2082.

DIEU afin d'éviter les progrès de l'idolâtrie, choisit *Abraham* pour être le père des vrais croyants ; il promet de donner à ses enfants la terre de *Canaan*. Des Anges vont chez ce Patriarche, lui annoncent qu'il sera père malgré les apparences, & *Sara*, sa femme, met *Isaac* au monde, à l'âge de cent ans.

Vers le temps d'*Abraham*, *Inachus*, le plus ancien Roi connu chez les Grecs, fonde le Royaume d'*Argos*. Dieu réitère à *Isaac* & à *Jacob* la promesse qu'il avait faite à *Abraham* ; il permet que *Jacob*, fils d'*Isaac*, soit béni au préjudice d'*Esaü*, son frère aîné. *Esaü* prend le nom d'*Edan* & devient le père du peuple *Idméen*.

Jacob lutte contre un Ange, d'où il tire son nom d'*Israël* ; il est père de douze Patriarches, qui posséderent les douze Tribus du peuple Hébreux. De *Lévi*

sortent les Ministres des choses sacrées, & de *Juda* la famille Royale du Rédempteur.

Joseph est vendu par ses frères ; il va à la Cour de *Pharaon*, donne des preuves de chasteté, explique les songes, se rend célèbre, & devient le favori du Roi ; il pardonne à ses frères, fait venir son père, & meurt après avoir découvert à ses enfants l'état de leur postérité. La famille de ce grand homme forme un peuple considérable.

Cette multiplication excite la jalousie, & donne lieu à des persécutions. Dieu fait naître *Moyse*, le délivre des eaux du Nil, & le met dans les mains de la fille de *Pharaon*. C'est vers ce temps que *Cécrops* fonde douze Villes ou Bourgs, qui composent le Royaume d'*Athènes* ; qu'arrive le déluge de *Deucalion* dans la *Thessalie*, confondu par les Grecs, avec le déluge universel ; & que *Cadmus* transporte en Grèce cette Colonie de *Phéniciens*, fondatrice de la Ville de *Thébes*.

Les Egyptiens éprouvent des persécutions ; *Moyse*, âgé de 40 ans, en a pitié, il est exposé à la fureur de *Pharaon*, & se sauve, pour l'éviter, dans la terre de *Madian*, où il garde les troupeaux de *Jéthro* son beau père. C'est-là qu'il voit

le buisson ardent ; qu'il entend la voix de Dieu , & reçoit l'ordre de retourner en Egypte : là commencerent encore ses miracles ; l'endurcissement de Pharaon ; les châtimens de Dieu ; le passage de la mer Rouge , & la délivrance des Israélites.

LA LOI ÉCRITE.

IV. ÉPOQUE.

A N N É E 2513.

TROIS cent quarante ans après la vocation d'Abraham , Dieu daigne dicter ses Loix , & cette même année , les Israélites sortent de l'Egypte. Il faut observer cette date , parce que l'on s'en sert pour marquer les époques , depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ. Ce temps s'appelle *le temps de la Loi écrite* , pour le distinguer de celui où les hommes se gouvernaient par les Loix naturelles.

Dieu écrit de sa propre main , sur deux tables , le Décalogue ou les dix Commandemens , & dicte à Moïse le culte qu'il voulait établir. Les Israélites voya-

C 6

gent dans les déserts, se révoltent, deviennent idolâtres, & sont punis.

Les Egyptiens établissent des Colonies ; *Danaüs*, Egyptien, détrône les descendans d'*Inachus*, & se fait Roi d'*Argos*.

Moyse meurt, & laisse aux Israélites leur Histoire ; elle est continuée par *Josué* & ses successeurs. Vers ce temps, *Pelops*, fils de *Tantale*, règne dans le *Peloponnèse*, & *Bel*, Roi des *Chaldéens*, reçoit les honneurs divins.

Les Israélites ingrats, sont subjugués par *Jabin*, & retombent dans la servitude. *Jaël* tue *Sifara*, Général de ce Roi ; & 30 ans après, *Gédéon* défait les *Madianites* : *Abimelech*, fils de *Gédéon*, usurpe l'autorité par le meurtre de ses frères, & la perd avec la vie. *Jephthé* sacrifie sa fille ; & à peu-près dans le même temps, *Ninus* établit à *Ninive* (Ville alors déjà ancienne) le siège de l'Empire des Assyriens.

On place encore à cette époque, le renouvellement de *Tyr*, si célèbre par sa navigation ; les combats d'*Hercule*, ceux de *Thésée*, Roi d'Athènes (qui ne fit qu'une seule victoire des douze Villes de *Grèce*,) & l'embrasement de *Troye*.

Sémiramis, veuve de *Ninus*, s'occupait alors à étendre l'Empire des Assyriens, pour son fils *Ninias*.

P R I S E D E T R O Y E .

V. É P O Q U E .

A N N É E 2320.

LA prise de *Troye* est très-célèbre dans l'Histoire , parce qu'on rapporte à cette date ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps appelés fabuleux. Elle arriva 308 ans après la sortie des enfans d'Israël hors de l'Égypte , & fait le sujet de l'Iliade , poëme d'Homère , si justement vanté. C'est au temps de *Laomedon* , père de *Priam* , que paraissent les Héros de la Toison d'or , *Jason* , *Hercule* , *Orphée* , *Castor* & *Pollux* , &c. Pendant le siège de *Troye* , on voit les *Achille* , les *Agamemnon* , les *Ménélas* , les *Ulysse* , les *Hector* , les *Sarpedon* , fils de *Jupiter* , les *Enée* , fils de *Venus* , les *Patrocles* , &c.

A côté de ces événements fabuleux , c'est-à-dire , vers le même tems , se placent *Samson* , *Elie* , *Samuel* , *Isaï* , *David*.

Codrus , Roi d'Athènes , se voue à la mort pour le salut de son peuple : ses enfans , *Medon* & *Nilée* , se disputent le

Royaume, & les Athéniens déclarent que *Jupiter* est leur Roi. Ils établissent des *Archontes* (Magistrats subordonnés au peuple) & se répandent dans la partie de l'Asie, appelée *Ionie*.

A cette époque, toute l'Asie *Mineure* se peuple de villes. David combat *Goliath* & le tue ; devient Roi & Prophète ; montre des faiblesses , fait pénitence , & s'élève enfin par ses conquêtes & ses Cantiques , au-dessus de tous les hommes de son temps.

Son fils , le sage Salomon , lui succède , & est jugé digne de bâtir le Temple du vrai Dieu.



DÉDICACE DU TEMPLE.

VI. ÉPOQUE.

A N N É E 3000.

ENVIRON l'an 3000 du monde ; 482 ans après la sortie des enfans d'Israël hors de l'Egypte ; 180 ans après la prise de Troye ; 250 ans avant Jésus-Christ ; *Salomon*, fils de *David*, acheva le Temple, & le dédia au vrai Dieu.

On vit ce Prince si sage, s'abandonner aux plus honteuses faiblesses, & sa piété dégénérer en idolatrie. Après sa mort se formèrent les Royaumes d'*Israël* & de *Juda*. *Amri*, Roi d'Israël, jetta les fondemens de *Samarie*, & y établit le siège de son Royaume. Ce temps est suivi du règne admirable de *Josaphat*, qui fait fleurir la piété, le commerce, la navigation, & l'art militaire. *Achab*, Roi d'Israël, & sa femme *Jésabel*, se livrent à l'impiété ; ils font mourir injustement *Nabot*, & périssent eux-mêmes misérablement. Leur sentence est prononcée par le Prophète *Elie*.

-- C'est vers ce temps que l'on place la fondation de *Carthage*, bâtie par *Didon*.

Athalie, fille d'Achab, porte l'impiété dans la maison de *Josaphat*; son règne est court & sa fin malheureuse.

Elie & *Elisée* prophétisent; le Poète *Homère* fleurit de leur temps; & , 30 ans avant lui, *Hésiode* invente l'apologue.

Athalie veut faire mourir *Joas*, fils d'*Ochôstas*; ce jeune Prince est conservé par *Josabeth*, sa tante, femme de *Joiada* ou *Joad*, Souverain Pontife. *Licurgue*, à cette époque, donne ses loix à *Lacédémone*: *Joas* devient ingrat, fait lapider *Zacharie*, fils de *Joida* son bienfaiteur, & se rend un objet de mépris; *Amasias*, son fils, est placé sur son Trône. *Osias*, fils d'*Amasias*, est frappé de la lèpre, pour avoir entrepris l'Office Sacerdotal.

Sous le règne de ce Prince, *Osée* & *Isaïe*, déposent leurs prophéties dans le Temple.

Les jeux *Olympiques*, institués par *Hercule*, se rétablissent dans la Grèce, & deviennent l'origine des *Olympiades*, par lesquelles les Grecs comptaient les années.

Là finissent les temps fabuleux.

La première *Olympiade* est marquée par la victoire de *Corèbe*: elles se renou-

vellaient tous les cinq ans , & , après quatre ans révolus , se célébraient ces fameux combats , où les vainqueurs étaient couronnés. Dans ce temps vivaient *Jonas* le Prophète ; & *Phul* , père de *Sardanapale* : c'est ce même *Phul* , qui fit pénitence à *Ninive* , & la fit faire à tout son peuple.

Aleméon , successeur de *Sardanapale* , est le dernier Archonte perpétuel des Athéniens : ce peuple diminue l'autorité des Magistrats , & réduit à dix ans l'administration des Archontes. Le premier Archonte de cette espèce est *Charops*.

Rémus & *Romulus* , sortis des anciens Rois d'*Albe* par leur mère *Ilia* , rétablissent leur grand père *Numitor* , que son frère *Amulius* avait dépossédé , & fondent la Ville de *Romé*.



FONDATION DE ROME.

VII. ÉPOQUE.

A N N E E 3250.

LA Ville de ROME fut fondée 430 ans après la prise de Troye, & environ 753. ans avant Jésus-Christ : *Romulus*, son fondateur, la consacra au Dieu de la guerre.

Vers ce temps, périt l'Empire des Assyriens par la mollesse de Sardanapale : ce Prince devient un objet de mépris ; son peuple se révolte, & il se brûle dans son Palais avec ses femmes, ses Eunuques & ses richesses.

Quarante ans après la fondation de Rome, *Numa* adoucit les mœurs farouches des Romains, & forme un nouveau culte.

De son tems, des Colonies sorties de *Corinthe* & de quelqu'autres Villes de la Grece, fondent *Siracuse* en Sicile, *Crotone* & *Tarente*.

Les Athéniens se choisissent des Archontes annuels, dont le premier est *Créon*.

Déjoches, premier Roi de *Médes*, fonde la superbe Ville d'*Ecatanes*.

Albe est vaincue sous *Tullus Hostilius*, par le combat des *Horaces* & des *Curiaces*, & les *Albins* sont incorporés avec les *Romains*.

Les sept *Sages* de la *Grèce* se rendent illustres par leurs loix, leur savoir & leurs écrits.

Les *Phocéens* mènent à *Marseille* leur première colonie.

Tarquin l'ancien subjugué les *Toscans*, & embellit Rome; *Servius Tullius* son successeur, fait le dénombrement des *Citoyens*, les classe & règle la ville comme une famille. A cette époque vivait *Daniel*.

Cyrus réunit le Royaume de *Perse* à celui des *Médes*, & donne dans la première année de son règne, son fameux décret pour le rétablissement du Temple.



RÉTABLISSEMENT DES JUIFS

VIII. É P O Q U E.

A N N É E 3568.

IL y avait 70 ans que les Juifs étaient captifs, lorsqu'ils furent rétablis par *Cyrus*: restaurateur de la Religion Juive, il le fut aussi du Temple, & mit lui-même la main à ce grand ouvrage.

Servius Tullius, dont nous avons déjà parlé, forme le dessein (du tems de *Cyrus*) d'aggrandir Rome, & d'en faire une République; il est tué par ordre de *Tarquín-le-Superbe*, & ce tyran s'empare du Gouvernement. *Cambise*, fils de *Cyrus*, subjugué les Syriens & les Arabes, & fait tuer en secret *Smerdis* son frère. Un Mage ambitieux prend le nom de *Smerdis*, & regne; la fourbe est découverte, l'imposeur périt, & *Darius*, fils d'*Hystape*, monte sur le Trône. C'est à l'époque de *Darius* que commencent la liberté d'Athènes, de Rome, & la gloire de la Grece.

Rome secoue le joug des tyrans; l'im-

audacité de *Sextus* & la mort de *Lucrece* ,
 n sont les prétextes.

Les *Tarquins* chassés , trouvent des
 défenseurs ; *Porfenna* , Roi d'*Etrurie* ,
 prend les armes contre Rome , & la Ville
 est sauvée par la valeur incroyable d'*Ho-*
racius Cocles. *Mutius Scevola* . & *Clelie*
 tonnent *Porfenna* par leur courage , &
 lui font prendre le parti de laisser Rome
 en paix. La puissance des Consuls fait
 ombre aux Romains , & ils se donnent
 des Tribuns pour la tempérer.

Coriolan trop zélé pour les intérêts de
 sa patrie , est chassé ; il se retire chez les
Volsques , médite la perte des Romains ,
 les réduit à la plus dure extrémité , & les
 épargne , à la sollicitation de sa mère & de
 sa sœur.

Leonidas , Roi de *Sparte* , défait *Xer-*
ces au passage des *Termopyles* , *Témisto-*
cles détruit son armée navale près de *Sal-*
amine ; & , un an après , *Aristide* gagne
 sur le même *Xercès* , la fameuse bataille
 de *Platée* ; *Xercès* enfin est tué par *Ar-*
ban , Capitaine de ses Gardes.

Rome établit des *Decemvirs* , ils rédige-
 rent les Loix des douze tables , (qui sont
 le fondement du droit Romain) étendent
 leur autorité , & finissent par se faire chas-
 ser. La révolte des Romains eut pour cause

se l'intempérance d'*Appius*, *Clodius* & la mort de *Virginie*. Pendant ce tems, *Esdra*s ramassait les mémoires du Peuple de Dieu, pour en former les deux livres des *Paralipomènes*.

Hérodotes & *Thucydides*, Historiens Grecs, écrivent du tems d'*Esdra*s.

L'an 323 de Rome, environ 431 ans avant Jésus-Christ, *Péricles* commence la guerre du Péloponnèse, pendant laquelle *Alcibiades* se rend si célèbre. Cette guerre dure 27 ans, & finit à l'avantage des Lacédémoniens.

Quelques années après, *Xenophon*, aussi grand Philosophe que Capitaine & Historien, fait cette belle retraite connue dans l'Histoire sous le nom de retraite des dix mille. Il commandait sous *Cyrus* dans sa révolte contre *Artaxercès*. Vers ce tems, la Ville de *Veset*, presque aussi florissante que celle de Rome, est prise par *Camille*. Les *Fulques* touchés du renvoi que leur fit ce grand homme de leurs enfants, livrés par un Maître d'école, se rendent à lui.

Epaminondas, à peu près dans le même tems, se signale en Grece par ses victoires, sa modération & son équité.

Vers l'an 39 de Rome, *Philippe* père d'*Alexandre*, commence la puissance des

Macédoniens, malgré les difficultés que l'éloquence de *Demosthenes* suscitait dans Athènes. Alexandre, âgé de 18 ans, enfonce les Troupes Thébaines, disciplinées selon la méthode d'*Epaminondas* : *Philippe* est assassiné par *Pausanias*, jeune homme à qui il n'avait pas rendu justice.

Alexandre monte sur le Trône, bat les Grecs, ruine *Thebes*, & n'épargne que la maison de *Pindare*, Poète, dont la Grece admirait les Odes. Il défait *Darius* en trois batailles rangées; entre triomphant dans *Babylonne* & dans *Suse*; détruit *Persepolis*, siege des Rois de Perse: pousse ses conquêtes jusqu'aux Indes, & vient mourir à *Babylonne* âgé de trente-trois ans. Pendant les conquêtes d'Alexandre, Rome est aux prises avec les *Samnites*.

Après la mort de ce Héros, son Empire est partagé par ses Capitaines, qui sont *Perdiccas*, *Ptolomée*, fils de *Lagus*, *Antigone*, *Séleucus*, *Lyfimaque*, *Antipater* & *Cassandre*; ils immolent à leur ambition la mère, les femmes, les enfans, les frères & même les sœurs d'Alexandre.

Deux puissantes Monarchies s'élèvent dans ce tems, celle de d'*Egypte* fondée par *Ptolomée*, fils de *Lagus*, & celle de *Syrie* fondée par *Séleucus*. *Pyrrus* chassé

par *Démétrius Poliorcète*, rétabli ensuite, & chassé encore par *Lyfimaque*, fait la guerre aux Romains ; ses éléphants les étonnent, mais le Consul *Fabrice* persuade à ses Soldats qu'ils peuvent vaincre. Le Roi & le Consul se disputent la gloire d'être le plus généreux. Le premier renvoie les prisonniers sans rançon, disant qu'il ne fait point la guerre par l'argent ; le second renvoie au Roi son perfide Médecin, qui était venu offrir d'empoisonner son Maître. Sous *Ptolomée*, fils de *Lagus* ; la Bible est traduite en grec par soixante-dix vieillards savants, qu'*Eléazar* Pontife envoie au Roi. C'est cette traduction qu'on appelle la traduction des septante.

Pyrrus est tué dans *Argos*, par une pierre qu'une femme jette d'une fenêtre.

L'an 490 de Rome, commencent les guerres puniques. La première apprend aux Romains à combattre sur mer.

Carthage est réduite à la plus dure extrémité ; *Regulus* est pris, on le renvoie sur sa parole, il agit contre *Carthage*, & retourne à une mort assurée. *Amilcar*, père d'*Annibal*, passe en Espagne avec son fils âgé de neuf ans, & meurt. *Asdrubal*, son allié, le remplace, & bâtit la Ville appelée *Carthage la neuve*. *Asdrubal*

drubal meurt; Annibal âgé de 25 ans lui succède; il traverse l'Ebre, les Pyrénées, toute la Gaule Transalpine, les Alpes, & tombe comme un torrent sur l'Italie où les Gaulois se joignent à lui. Les Romains perdent quatre légions; leurs ressources semblent périr avec les deux *Scipions*, mais trois grands hommes *Fabius Maximus*, *Marcellus* & *Scipion l'Africain* les relevèrent. Carthage tremble à son tour.

Annibal victorieux pendant seize ans, ne peut plus défendre sa patrie, il fomente sourdement contre les Romains, & meurt victime de son génie. De son temps vivaient *Pythagore* & *Thales*; le premier commence la secte Italique dans la Grèce; le second forme la secte Ionique d'où sortent *Héraclite*, *Démocrite*, *Empedocles*, *Parménides*, *Anaxagore*, & *Socrate*.

Platon fut Disciple de *Socrate*; *Aristote* le fut de *Platon*, & créa la secte des Péripatéticiens; *Zénon* fut le chef des Stoïciens; *Epicure* des Epicuriens; *Hippocrate*, à peu près le Contemporain de ces Philosophes, est le pere de la médecine.

CARTHAGE VAINCUE.
IX. ÉPOQUE.

A N N E E 552 de Rome, & 3802
du Monde.

ENVIRO*N* 202 ans avant la venue de Jésus-Christ, les Romains subjuguent Carthage, & forment le projet de faire périr Annibal qu'ils trouvent encore redoutable, tout vaincu qu'il est : ce Général malheureux se réfugie chez *Prusias*, Roi de *Bythinie*, & n'échappe à la cruauté de ses ennemis que par le poison. Les Romains font la guerre à *Perfée*, Roi de Macédoine ; ce Prince, vaincu par *Paul Emile*, est obligé de se livrer entre ses mains, & le Royaume de Macédoine qui avait duré 700 ans devient une Province Romaine.

Carthage souffre avec peine les Loix que Scipion l'Africain lui avait imposé, & semble vouloir secouer ce nouveau joug. Les Romains résolvent sa perte totale, & la font réduire en cendre par le même Scipion qui l'avait prise. Le Con-

ful *Mummius* fait subir le même sort à la magnifique Ville de *Corinthe*, & , sans en connaître le prix , transporte à Rome les statues qui y étaient ; les Romains ignoraient alors les arts de la Grèce. Les deux Gracques *Caius* & *Tibérius* , Tribuns éloquents , tentent de soulever le peuple , & sont assassinés par ordre du Sénat. Quelques années après Rome se voit déchirée par les fureurs de *Marius* & de *Sylla*. Le premier avait fait trembler le Nord & le Midi ; l'autre , avait subjugué la Grèce & l'Asie. *Sylla* , surnommé l'heureux , l'est trop contre sa patrie ; elle est dans l'esclavage tout le tems de sa Dictature tyrannique. *Spartacus* , célèbre Gladiateur , aspire au commandement , & la guerre des Gladiateurs devient redoutable à la puissance Romaine. *Crassus* ne peut la finir , & l'on est obligé d'employer les talents du grand *Pompée*.

Catilina forme l'affreux complot de détruire la Ville de Rome , & elle est sauvée par *Cicéron*.

Jules César soumet les Gaulois , & devient le rival de *Pompée*. *Crassus* , émule de ces deux grands hommes , veut assujettir les *Parthes* , & déshonore le nom Romain : sa mort rompt la chaîne qui

réunissait César & Pompée. Tous deux tenaient dans leurs mains les forces de la République ; leur inimitié éclate , & leur querelle est décidée par la bataille de *Pharsale*. César victorieux est reconnu le maître de Rome ; Brutus & Cassius l'assassinent pour affranchir leur patrie d'un nouveau joug. Rome tombe entre les mains de *Marc-Antoine* , de *Lépide* & de *César Octavien* , petit neveu de Jules César , trois Tyrans dont les proscriptions sont encore frémir. Antoine & César ruinent Lépide , & ils se tournent l'un contre l'autre.

La fortune favorise César , Antoine est vaincu , tous ses amis l'abandonnent , & même Cléopâtre , Reine d'Egypte , pour qui il s'était perdu. Il s'enfonce lui-même le poignard dans le cœur.

Cléopâtre se fait piquer le sein par une vipère & meurt.

Rome tend les bras à César qui prend le nom d'Auguste. Il dompte les *Cantabres* & les *Asturians*. L'Ethiopie lui demande la paix , les *Parthes* lui renvoient les étendarts Romains pris sur Crassus avec tous les prisonniers ; les Indes cherchent son alliance ; les montagnes des *Grisons* ne peuvent les défendre contre les armes victorieuses de ce Conquérant ;

la *Panonie* le reçoit, la *Germanie* le craint ; heureux par-tout , il ferme la porte du Temple de Janus : tout l'Univers est en paix, & Jésus-Christ vient au monde.

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

X. ÉPOQUE.

PREMIÈRE ANNÉE DE L'ÈRE CHÉTIENNE.

ON ne convient pas de l'année précise de la naissance de JÉSUS-CHRIST, & l'on est persuadé qu'elle devance notre ère vulgaire. Sans entrer dans les disputes des Chronologistes, il suffit de savoir que Jésus-Christ est né environ l'an 4000 de la création du monde. Cette époque est remarquable par l'importance d'un si grand événement, & parce que c'est d'elle que les Chrétiens, depuis 1796 ans, comptent leurs années, qu'elle se rapporte au tems où Rome retourne à l'État monarchique, & où les arts fleurissent.

A l'avènement de Tibere au Trône, l'Empire devient héréditaire dans la maison des Césars : *Germanicus*, neveu de Tibere, refuse l'Empire, bat le fier *Arminius*, devient l'idole du peuple, & meurt victime de la jalousie de son oncle. A la quinzième année du règne de Tibere, Jésus-Christ est baptisé par Saint Jean son précurseur. Il fait des miracles, étend sa doctrine par ses Apôtres, & meurt crucifié. Tibere déshérite son fils *Britannicus*, & adopte *Néron*, montre dont les cruautés sont encore en horreur. Le peuple se révolte contre ce tyran ; le Sénat le condamne & il se tue. Ce tems est très-tumultueux, *Galba*, *Othon*, *Vitellius* périssent, mais l'Empire affligé se repose sous *Vespasien*.

Titus succède à *Vespasien*, son règne est trop court pour le bonheur de ses sujets, & l'on voit renaître un second *Néron* dans la personne de *Domitien*. Vers ce temps, Saint Jean, retiré de l'huile bouillante, est relégué dans l'Isle de *Pathmos* où il écrit son apocalypse. Peu après, (à l'âge de 90 ans) il met au jour son Evangile. *Domitien* est tué. L'Empire respire sous *Nerva*, & il choisit *Trajan* pour son successeur, qui signale son règne par la clémence. A ce tems si heureux pour

la République, succède celui d'*Adrien*, mêlé de bien & de mal. L'infâme *Antonin*, dont il ose faire une Divinité, est une tache affreuse sur sa vie. *Adrien* adopte *Antonin le pieux*, & celui-ci *Marc Aurele le sage* : ces deux Princes offrent deux beaux caractères dans l'Histoire. L'un dans la paix est toujours prêt à faire la guerre, l'autre dans la guerre est toujours disposé à la paix. A *Marc Aurele* succède *Commode*, homme plein de vice & détesté de son peuple ; ses courtisans & sa maîtresse le font mourir.

Pertinax, vigoureux défenseur de la discipline militaire, & élevé malgré lui à la souveraine puissance, est enfin assassiné par ses Soldats. L'Empire est mis à l'encan par l'Armée : le Jurisconsulte *Didius Julianus* hasarde ce hardi marché, & il lui en coute la vie : *Sévère* le fait mourir, venge *Pertinax*, & égale presque César par ses victoires. *Caracalla*, son fils aîné, faux imitateur d'*Alexandre*, passe sa vie dans les cruautés, & s'attire une mort tragique.

Héliogabale, fils de *Caracalla*, lui succède, & il est l'horreur du genre humain. *Alexandre Sévère*, successeur de *Caracalla*, vit trop peu pour le bonheur des Romains ; il avait une grande ame,

& se plaignait souvent d'avoir moins de peine à vaincre ses ennemis qu'à contenir ses Soldats.

A peu près dans ce même tems, *Artaxerce Persien* tue son Maître *Artaban*, dernier Roi des Parthes, & rétablit l'Empire des Perses en Orient.

Les *Bourguignons*, les *Goths*, des peuples de Germanie, & d'autres qui habitaient les rives du Pont Euxin, entrent en Europe.

Zenobie, femme d'*Odenar*, Roi de *Palmyre*, marche à la tête de son armée, & combat contre *Aurélien*, qui ne dédaigne pas de triompher de cette femme célèbre. Les Francs commencent à se faire craindre, *Aurélien* les bat, & meurt assassiné : *Tacite* est élu, & périt six mois après dans une sédition. *Florien* son frère prétend à l'Empire, & a le même sort.

Probus est forcé de recevoir l'Empire ; tout fléchit sous lui ; son armée se révolte, le tue, se repent de sa violence, honore sa mémoire, & lui donne *Carus* pour successeur. La Mésopotamie se soumet, & la Perse ne peut résister aux armes de *Carus*. *Dioclétien* lui succède ; ce Prince règne avec une vanité excessive, est prêt à succomber, & se donne pour appui *Maximien*, qui règne avec lui. Ne

pouvant porter ensemble le fardeau de l'Empire , ils prennent pour adjoints *Constantius* , *Chlorus* & *Galerius*. Diocletien s'enfuit de Rome , & se fait adorer à Nicomédie ; *Galerius* intimide Maximien , & force Diocletien, son beau-père , de renoncer à l'Empire , qui reste entre les mains de *Galerius* & de *Constantius-Chlorus*. *Maxence* , fils de Maximien , & gendre de *Galerius* se fait Empereur ; les divisions intestines se joignent aux maux de l'Etat. Maximien devient Empereur & donne sa fille *Fauste* à Constantin. L'Occident obéissait à Maximien , à son fils *Maxence* & à son gendre Constantin ; mais Maximien ne pouvant souffrir une autorité partagée , chasse *Maxence*. Constantin le reçoit dans les Gaules , Maximien s'en offense , & engage sa fille à lui livrer son mari. *Fauste* trompe son père , & fait coucher un Eunuque dans le lit où Constantin devait être assassiné. Cette méprise détermine Maximien à se donner la mort. Une nouvelle guerre s'allume , & *Maxence* , sous prétexte de venger son père , se déclare contre son beau-frère Constantin marche à Rome , où il renverse les statues de Maximien & de Diocletien. Le vieux Diocletien , outré de ce mépris , meurt de chagrin , & *Galerius* le suit de

très-près. Maximien persécute vivement les Chrétiens, mais Constantin se déclare leur protecteur, & se fait lui-même Chrétien.

PAIX DE L'ÉGLISE.

XI. ÉPOQUE.

ANNÉE 312 DE JESUS-CHRIST,
 4312 du Monde.

LA conversion de *Constantin* arriva pendant qu'il assiégeait *Maxence* dans Rome. L'Histoire dit qu'une Croix miraculeuse parut en l'air devant tout le monde, avec une inscription qui annonçait la victoire. En effet il gagna le lendemain cette fameuse bataille, par laquelle l'Eglise fut délivrée de son persécuteur. *Constantin* assemble à *Nicée* un Concile général; où assistent 318 Evêques; c'est dans ce Concile qu'*Arius* fameux sectaire est condamné. Le fils de *Constantin* est accusé, par *Fausste* sa belle-mère, de l'avoir voulu séduire & il est mis à mort; son innocence étant

prouvée, Fauste est étouffée dans un bain. Constantin meurt, béni de toute l'Eglise, après avoir partagé son Empire entre ses trois fils, *Constantin*, *Constance* & *Constant*; la concorde entre ses frères ne dure pas: Constantin périt dans une guerre relative aux limites de son Empire. Constance favorise les Ariens, néglige ses affaires, & laisse gagner aux Perses de grands avantages. Pendant ce tems, les Allemands & les Francs tentent de toutes parts d'entrer dans les Gaules. *Julien*, parent de l'Empereur, les bat, & l'Empereur lui-même marche contre les Perses. C'est à cette époque que commencent la révolte de *Julien*, son apostasie & son règne. Il est regardé comme un grand homme, &, sans son apostasie, ce serait peut-être le modèle des Rois. La Persé où il s'était engagé témérairement fut son tombeau. *Jovin* lui succède; ce Prince aimait les Chrétiens, mais son règne fut court. *Valentinien*, successeur de *Jovin*, bat les Barbares, fortifie les frontières, & protège la foi du Concile de Nicée; il meurt d'un accès de colère. *Gracien* voit, sans envie l'élévation de son frère cadet *Justinien I*, à la dignité de l'Empereur; *Justine* sa mère gouverne pendant sa minorité. Les Goths se révoltent

contre *Valens*, oncle de Justinien, ce Prince quitte les Perses pour réprimer les rebelles; Gracien vient le joindre après avoir remporté une grande victoire sur les Allemands, mais Valens, pour vaincre seul, accélère la bataille & est tué.

Gracien associe *Théodose* à l'Empire, & lui donne l'Orient; il est abandonné par ses soldats, & devient la victime du tyran Maxime qui, des Gaules où il regnait, vient assiéger Rome. Justine & son fils Justinien second, prennent la fuite, *Théodose*, assisté des Francs, bat Maxime, le laisse massacrer par ses soldats, & rend l'Empire à Valentinien. Ce jeune Prince est tué par *Erbogaste*, Capitaine Franc sous les ordres d'*Eugene*.

Théodose prend les rênes de l'Empire, rend son peuple heureux, & finit sa carrière plus illustré par ses mœurs que par ses victoires. Ce fut du temps de *Théodose*, que saint Jérôme traduisit les histoires saintes. Sa version est celle que l'on appelle la *Vulgate*.

L'Empire change de face sous les deux fils de *Théodose*; *Arcade* a l'Orient & *Honorius* l'Occident. *Alaric*, Roi des Visigots, force *Honorius* à lui céder de grandes Provinces, & il est battu par *Stilicon*, Ministre, d'*Honorius*. *Arcade*

meurt; l'Empire d'Orient est menacé d'une chute prochaine, mais il est soutenu par le génie de *Pulchérie*, fille de *Théodose*. *Honorius* fait mourir *Stilicon* & s'en repent; la révolte de *Constantin*, la perte de la Gaule & de l'Espagne, la prise & le sac de Rome par les armes d'*Alaric*, sont les suites de la mort de cet habile Ministre. *Ataulphe*, Guerrier plus fougueux encore qu'*Alaric*, prend captive la sœur de l'Empereur, nommée *Placide*, & l'épouse. Les Goths traitent avec les Romains, & les Bourguignons s'étendent jusqu'au pays qui porte encore leur nom.

Les Francs, résolus de s'ouvrir le chemin des Gaules, élèvent à la Royauté *Pharamond* fils de *Marcomir*, & la Monarchie Française commence sous lui.

Honorius meurt sans enfants. Le fils de *Placide* & de *Constance*, son second mari, est nommé Empereur sous le nom de *Valentinien III*.

A peu près vers ce temps vivait saint *Augustin*.

Pulchérie élève *Marcien* à l'Empire en l'épousant; elle avait été reconnue Impératrice après la mort de son frère. *Mérovée* plus heureux que *Pharamond* & *Clodion*, le Chevelu, établit solidement le Royaume de France, dans le même temps que les

Saxons forment celui de la grande Bretagne.

Les *Huns* désolent l'univers avec une armée prodigieuse , sous la conduite d'*Attila* leur Roi.

Les isles de la mer Adriatique servent de refuge à quelques personnes échappées à sa fureur , & *Venise* s'élève au milieu des eaux. *Merovée* défait *Attila* , & s'affermir sur son trône : son fils *Childeric* est chassé , & il reprend sa Couronne par le zèle d'un de ses amis.

Clovis , fils de *Childeric* , subjugué les Gaulois , il gagne la bataille de *Tolbiac* , & se fait Chrétien à l'instigation de *Clotilde* sa femme. *Clovis* est baptisé à *Rheims* par *Saint Remy* , tue *Alaric* de sa propre main , & joint *Toulouse* & l'*Aquitaine* à ses possessions. *Justin* , homme de basse naissance , s'empare du Trône d'Orient , & met fin au trouble de l'Eglise ; il meurt après avoir associé à l'Empire son neveu *Justinien* , si célèbre par les exploits de *Bélizaire* , & par le Code qui porte encore son nom. Les quatre enfants de *Clovis* règnent ; *Childebert* & *Clotaire* font la conquête du Royaume de *Bourgogne* & immolent à leur ambition les enfants de leur frère *Clodomir*.

L'ambitieuse *Fredegonde*, femme de *Chilperic I.* met la France en combustion, & ne cesse d'exciter des guerres cruelles entre les Rois Français. La France voit la Reine *Brunchault* livrée à la fureur de *Clotaire II.* & sa mémoire flétrie. La famille de *Clovis*, enfin, tombe dans une faiblesse étonnante, & il en sort une longue suite de Rois fainéans, subordonnés aux Maires du Palais.

Pepin Héristel sous ce titre gouverne le Royaume: *Charles-Martel*, son fils naturel, lui succède & conserve l'autorité: il gagne la bataille de *Tour* sur *Abderame*, étend le Royaume jusqu'aux Pyrénées, & rend tous les Gaulois soumis au Français. Maître absolu il règne sous plusieurs Rois, sans oser en prendre le titre. L'Empire était paisible; *Léon* y met le trouble par son impiété, & favorise les violences des *Iconoclastes* ou briseurs d'images; l'Italie se souleve & lui refuse les tributs qu'elle lui devait. *Luitprand*, Roi des Lombards, s'empare de *Ravenne*, résidence des Exarques ou Gouverneurs pour l'Empereur. La paix se fait, & *Léon* exécute plus violemment que jamais son décret contre les Images.

Pendant ce temps le Royaume d'Espagne, qui s'appellait alors le Royaume

¶ *Oviade*, s'augmente par les victoires d'*Alphonse*, qui prend le nom de Catholique. *Artabaze* se fait proclamer Empereur au lieu de Constantin Copronime, fils de Léon. Constantin bat *Artabaze*, prend la Ville de Constantinople, & la remplir de supplices.

Les deux fils de Charles-Martel, *Carloman* & *Pepin*, succèdent à la puissance de leur père. Carloman se fait Moine, & *Pepin* réunit en sa personne toute l'autorité. Les Français, dégoutés de leurs Rois fainéans, se dégagent du serment de fidélité, & du consentement du Pape *Zacharie*, élisent *Pepin* pour leur Roi. Il passe les Alpes, délivre Rome de l'exarcat de *Ravennes*, & force *Astolphe*, Roi des Lombards, à faire une paix équitable. Dans ce temps, se tient un Concile à Constantinople; où la peinture & la sculpture sont condamnées comme des arts détestables. *Pepin* repasse les Alpes, punit *Astolphe*, qui refusait d'exécuter le traité de paix qu'il avait fait, & donne au Pape les Villes conquises sur les Lombards. *Charlemagne* son fils lui succède; il passe aussi les Alpes, bat *Didier*, Roi des Lombards, prend le titre de Roi des Français & des Lombards, & confirme au Pape les dons de son père. *Alphonse*,

Roi d'Espagne, si célèbre par sa chasteté, affranchit l'Espagne de l'infâme tribut de cent filles que son oncle *Mauregat* avait accordé aux Mômes.

Constantin répudie sa femme ; *Irene* sa mère fomenta des troubles , gagne le peuple , & est reconnuë seule Impératrice. Pendant ce temps, Charlemagne subjuguait les Saxons , réprimait les Sarrafins , détruisait les hérésies , protégeait les Papes , rétablissait les sciences , & faisait sentir à l'Italie , à l'Espagne , à l'Angleterre & à la Germanie les effets de sa puissance & de sa justice.



R É T A B L I S S E M E N T.
du nouvel Empire.

XII. É P O Q U E.

A N N É E 800 de Jésus - Christ ,
88 4800 du monde.

ENFIN Charlemagne, protecteur de Rome & de toute la Chrétienté, est nommé Empereur par les Romains à la sollicitation du Pape Léon III. Ce Pontife qui le couronna lui-même, est regardé comme le fondateur du nouvel Empire, & de la puissance temporelle du S. Siege.

Telle est la division des 12 époques, les plus considérables. On y a joint un assez grand nombre d'événements remarquables, mais l'extrême brièveté à laquelle nous avons été forcés de nous assujettir, ne nous permet pas d'espérer que ce précis puisse être utile par lui-même. Notre objet sera rempli, s'il donne le goût de l'Histoire, & s'il fournit aux jeunes gens une méthode pour extraire & enchaîner les faits arrivés dans les mêmes temps.

C O S T U M E

D E S A N C I E N S .

U S A G E S M I L I T A I R E S .

L'ARMURE des Grecs & des Romains était à peu près la même, elle se réduisait à la cuirasse, au casque, au bouclier, à l'épée & à la lance. La cuirasse était composée d'un corcelet, d'un hausse-col, d'un tonnelet ou petit jupon, & de lambrequins ou ornements pendants, attachés à la ceinture. Il y avait encore des épaulières où s'attachait le clamyde qui était pour les Patriciens pendant la guerre, ce qu'était la tôte pendant la paix. On portait la cuirasse sur une tunique courte qui s'enfermait dans les caleçons. Les Soldats Romains avaient leur corcelet formé de bandes de cuir, qui, partant de dessous les aisselles, descendaient jusqu'au bas des reins. On appelait *Vélites* les

Soldats destinés à attaquer de loin l'ennemi, & *Jaculateurs* ceux qui combattaient avec la lance & le javelot. Le Porte-Enseigne n'avait qu'une demi cuirasse, & il était couvert d'une peau de lion. Le jetteur de pierre ou frondeur était vêtu d'une tunique sans manches ; il avait des demi bottines, un bouclier nommé *pelta*, & un casque.

L'Archer était vêtu d'une côte de maille.

Les Soldats armés à la légère pour combattre, avaient des boucliers, des garde-cœurs de métal sur la poitrine, & des armes offensives.

Les Soldats armés pesamment pour résister, avaient en outre des cuissards, des genouillères & des bottines de fer.

Les Licteurs étaient des Gardes qui marchaient devant les Grands, pour faire ranger le peuple. Ils portaient des haches enveloppées dans des faisceaux de baguettes différemment caractérisés, selon la dignité de l'Officier qu'ils précédaient.

Les faisceaux, portés devant des Juges, avaient un fer de hache ; ceux des Consuls une pointe d'acier, ceux des Rois de Rome étaient surmontés d'un fer de halberde, & ceux des Héros victorieux,

entrelacées de branches de laurier. On conservait ces derniers précieusement dans les familles comme une illustration, mais il n'était pas permis de s'en décorer en public.

Les instruments dont les Grecs & les Romains se servaient pour assiéger les villes , étaient des tours roulantes , que l'on changeait de place avec des cabestans. On les accompagnait de mantelets , (espèce de toict) de guérites & de béliers. C'est à la faveur de ces tours que les Sapeurs travaillaient , & c'est sous l'abri des boucliers réunis , des Soldats formant une surface inaccessible aux traits, qu'ils pénétraient dans la place par la brèche que les démolisseurs ouvraient. On fabriquait encore un pont-levis sur ces tours , par le moyen duquel on pouvait entrer dans la place sans démolir les murs. Les *Corbeaux* étaient des machines de guerre usitées sur la mer & sur la terre.

On mettait au rang des plus utiles le *Corbeau à poutre* ; c'était une pièce de bois suspendue à un châssis porté sur deux montants qu'on agitait par un mouvement de bascule , & qui , par son balancement , rompait les efforts du béliet. Le *Corbeau à tenaille* était encore très-estimé , il enlevait une guérite remplie d'hommes , &

en la laissant tomber , on fracassait les membres de ceux qu'elle contenait. D'autres *corbeaux* servaient à élever les Soldats sur les murs , & à les descendre. Archimède inventa un corbeau avec lequel il enleva & submergea les Vaisseaux de Marcellus. Le corbeau démolisseur était composé de crampons , qui arrachaient de fond en comble les plus solides remparts.

Les canons & mortiers des anciens étaient des *catapultes* & des *balistes*. Les uns servaient à lancer des pierres ; les autres à décocher des traits. On lançait les pierres avec le catapulte par le moyen d'un cueilleron , dont le manche était engagé dans un écheveau de cordes. On le baissait avec un cabestan , jusqu'à ce qu'il tint à un ressort très-fort. La détente s'opérait par un coup de maillet , & la pierre était lancée à une grande distance. Le principe du *baliste* pour les traits était le même.

Outre les catapultes & balistes , les Romains avaient des *trifax* & des *faleriques*, dards entourés d'un feu inextinguible , qui se lançaient avec des arbalètes.

De toutes les machines guerrières , dont les anciens se servaient , les plus meurtrières étaient les chars armés de

faux tranchantes, de pointes & de crochets ; ils perçaient les bataillons , & mettaient en pièces tout ce qu'ils rencontraient.

Les Grecs & les Romains construisirent des vaisseaux de toutes espèces, & de toutes les formes , pour la guerre & le commerce : ils en avaient à voiles & à rames. On appelait *bireme* , un vaisseau à double rang de rameurs , & *trireme* , celui où il y en avait trois. Dans les premiers temps, les voiles étaient faites avec des peaux ou des cuirs préparés , parce qu'on ne concevait pas que la toile pût résister à la violence des vents. On les peignait de différentes couleurs, & surtout de pourpre , d'hya-cinte & de vert. *Vegece* dit , que les vaisseaux qui allaient à la découverte étaient peints en vert de mer , pour qu'on les aperçût plus difficilement.

Les *éperons* (principales armes offensives des navires) faisaient l'ornement & la force des proues ; ils étaient formés ou d'une tête de sanglier ou d'un soc pointu , capables d'éventrer & de fracasser les vaisseaux ennemis : quelquefois on mettait deux éperons , pour que l'un achevât de briser ce que l'autre avait commencé.

Les *trophées* étaient le tronc d'un olivier ou d'un chêne, chargé des dépouilles de

l'ennemi. On plaça d'abord ces signes de victoire sur le champ de bataille, ensuite on les mit dans les Villes, & même dans les Temples.

Dans les cérémonies du triomphe, les Rois portaient sur leurs casques & sur leurs turbans des couronnes radiales : ils tenaient un sceptre d'or ou d'ivoire. Les Héros étaient couronnés de laurier, & avaient le même sceptre que les Rois. Les Généraux avaient le front ceint d'un laurier mêlé de fils d'or. La couronne de chêne était pour celui qui avait sauvé la vie à un Citoyen : la *murale* ou de chandelier, appartenait à celui qui avait monté le premier sur les ramparts de l'ennemi. Un guerrier qui avait forcé un camp, obtenait la couronne d'or ; enfin, la *navale* était décernée aux Chefs d'Escadre victorieux.

Le *Triomphateur* était accompagné de la statue d'une Divinité, & l'on brûlait des parfums devant lui : le char du vainqueur était environné d'esclaves chargés d'urnes, contenant des monnoies enlevées à l'ennemi : on portait le buste du Souverain subjugué, ou de son Général quand le vaincu s'était bien défendu, on couronnait son effigie de chêne ou de peuplier. Ceux qui avaient contribué au triomphe

triomphe étaient récompensés, soit par un casque, soit par un bouclier, soit enfin par d'autres objets militaires. L'attelage des chars était de quatre ou six chevaux, marchant de front d'un pas grave.

USAGES RELIGIEUX.

LES Grecs & les Romains étaient si prévenus en faveur des Oracles, qu'ils les regardaient comme les plus respectables objets de leur Religion. Les principaux Oracles de la Grèce étaient ceux d'*Ammon*, de *Dodonne*, de *Delphes*, &c. On appelait *Pythie*, la grande Prêtresse d'*Apollon*.

Voici la façon dont elle rendait les oracles ; elle s'asseyait sur le trépied d'*Apollon*, qui était placé sur un trou mystérieux d'où sortait une vapeur.

Dès qu'elle en était pénétrée, ses cheveux se dressaient, son regard devenait farouche, sa bouche écumait, & un tremblement convulsif s'emparait de tout son corps.

Dans cet état violent, elle articulait.

E

par intervalle , quelques paroles que les *Hypophetes* recueillaient avec soin , & dont ils formaient un sens. L'oracle prononcé, on retirait la *Pythie* du trépied , & on la conduisait dans sa cellule.

Les sacrifices étaient les principaux usages religieux des Grecs & des Romains , ils les faisaient pour implorer la protection des Dieux , ou calmer leur colère ; les cérémonies étaient sanglantes ou non sanglantes , & les Sacrificateurs portaient des habits relatifs à l'espèce de sacrifice : dans tous il y avait chez les Grecs des *Canepores* , & chez les Romains des *Camilles* , c'est-à-dire , des jeunes gens des deux sexes , destinés à porter l'encens , les corbeilles , les vases & les ustensiles nécessaires.

Il y avait un Roi des sacrifices ; la femme acquerrait la dignité de Reine ; & présidait , dans les temples , sur le Pontife & les Prêtresses.

Les *Luperces* étaient des jeunes Romains dévoués au service de Pan ; ils faisaient aux jeunes *Néophytes* une incision au front , dont ils effuyaient le sang avec de la laine imbibée de lait , & couraient ensuite avec indécence dans les rues , tenant des fouets de peau de chèvre , dont ils frappaient tous ceux qu'ils

rencontraient. L'opinion était que cette fustigation contribuait à rendre les femmes fécondes.

Les *Vestales* étaient des filles vouées à la chasteté ; elles entretenaient le feu sacré , & leur vie dépendait de ce soin. Elles avaient le privilège d'accorder la grâce à un criminel , si elles le rencontraient par hasard lorsqu'il allait au supplice.

Les anciens avaient une singulière vénération pour les *Tribones* ou triple Autel , érigé en faveur de trois Divinités. On peut mettre au rang des *Tribones* , l'Autel des trois *Graces*.

Mais quelque dévotion qu'ils eussent pour les *Graces* , elle n'égalait pas celle que les Romains avaient pour leurs Dieux *Lares* ou *Penates* à qui ils attribuaient la prospérité des affaires domestiques. Leur prévention à cet égard était si générale , que chaque famille avait dans sa maison un *Laraire* ou *Chapelle* consacrée à leur culte. Ces petites idoles étaient généralement de formes très bizarres. Les Autels du Paganisme étaient ou fixes ou portatifs , les premiers servaient à égorger les victimes & les holocaustes , les autres servaient dans les voyages à de simples libations , ou sacrifices de fruits , de fleurs , de parfums , &c.

Les sacrifices publics étaient en très-grande vénération chez les anciens, on les trouva si avantageux, qu'on en institua de particuliers, pour que chacun eût le droit de se rendre une Divinité favorable.

L'opinion des Payens sur les peines & les récompenses d'une autre vie, leur faisait un devoir de prier pour les morts. Ils leur mettaient dans la bouche quelques monnoies, on les couronnait de branches d'olivier ou d'or, & on les oignait de parfums à l'instant qu'ils expiraient; après quoi on les brûlait. Les bûchers des personnes de considération, étaient arrangés avec beaucoup d'art; les aromates, les parfums se mélaient parmi les troncs, & on les ornaient de fleurs, ou de branches de cyprès: on recueillait les cendres, & on les conservait dans des urnes.

A tous les convois, il y avait des musiciens, pour chanter les louanges du défunt, & des pleureuses gagées; ces pleureuses étaient quelquefois si outrées dans leurs pantomimes, qu'elles étaient plutôt capables d'exciter le rire que l'affliction.

Les pompes funébres des grands Capitaines étaient très-majestueuses; on y portait tout ce qui pouvait leur faire honneur & retracer leurs exploits. Leurs sol-

dats, conftornés , tournaient vers la terre le fer de leurs javelines ; les licteurs tournaient de même la hache de leurs faisceaux ; les Trompettes, voilés de crêpes , annonçaient d'un ton lugubre , la tristesse du convoi.

Les tombeaux des personnes d'une très-grande considération étaient ou en pyramides ou en tours élevées sur des massifs. On déposait dans ces tours les ossements , les cendres , les Dieux Pénates , de la nourriture , des lacrymatoires , &c.

Peu de personnes instruites ignorent que la tour du *Château - saint - Ange* à Rome est le tombeau d'Adrien. On mettait des inscriptions sur les tombeaux , & l'on y sculptait les marques de la dignité du défunt.

Les jeux , chez les anciens , faisaient une partie de leur culte & de leur éducation , & ces jeux étaient des combats : le *Pugilat* était un des plus renommé. Deux Athlètes s'attaquaient , & se donnaient des coups si terribles , que souvent l'un des deux restait sur la place. La lutte n'était pas moins dangereuse que le pugilat.

On appelait *Cestiphores* ceux qui combattaient avec des cestes ou des gantelets

de fer, & *Actiaires*, ceux qui combattent avec des lacs de corde (pour lier quelque membre de l'adversaire) & des poignards.

Les honneurs que l'on accordait aux vainqueurs ne se bornaient pas aux palmes, & aux applaudissements publiés à son de trompe; on portait la considération, jusqu'à leur ériger des statues.



USAGES CIVILS.

LA plupart des meubles qu'avaient les Grecs & les Romains ; étoient à peu près les mêmes que les nôtres. Leurs tables étoient rondes, & dessus de pierre, ou de marbre très-poli. Ils n'avoient point l'usage des cheminées, & ne chauffaient leurs appartemens qu'avec des brasiers ; en été, ils se servoient, pour les rafraîchir, de vases pleins d'eau ; leurs lits étoient quelquefois si élevés, qu'ils faisoient des marche-pieds pour y monter, leurs tapisseries consistaient en représentations peintes ou sculptées de quelques actions mémorables, ils avoient, comme nous, des canapés & des sofas. Leur usage étoit d'entretenir de la lumière pendant leur sommeil ; avant l'invention des lampes, on brûlait des branches de bois résineux. Les Romains mangeaient sur des lits ; la salle des festins s'appelloit *triclini*, & l'Officier qui y présidait se nommoit *tricliniarque* ; les grands festins se terminaient par la musique & la danse. Les anciens se baignaient très-souvent ; après le bain ils se

reposaient sur un sofa , faisaient un léger repas , & allaient se mettre au lit. Les tabourets , marche-pieds , parasols , oreillers , tapis & houffes , étaient les mêmes que les nôtres.

L'habillement des Grecs consistait en une tunique & un manteau , nommé *palium*. La tunique était de lin ou de coton , & se mettait immédiatement sur la chair ; ils la quittaient en se couchant , & dormaient nus. Le manteau était une simple pièce de drap volumineuse , plus ou moins riche , selon l'état & la vanité des Citoyens.

L'ajustement des anciens Militaires , était formé d'une courte tunique , surmontée d'une espèce de manteau , qui s'agrafait , au-dessus de l'épaule droite , & qui , par derrière , tombait jusqu'aux talons.

Les femmes Grecques n'avaient d'ordinaire pour habillement , qu'une robe & un manteau. Les Dames de qualité y ajoutaient une finaire. C'était un ample manteau à queue traînante , qui s'attachait sur l'épaule droite , & qui , portant à plein sur la gauche , formait une grande quantité de plis. Cet habillement avait beaucoup de grace & de majesté. Nos actrices en font usage avec succès , lorsqu'elles jouent des

rôles héroïques. Les filles Spartiates avaient un jupon ouvert, qui allait à peine aux genoux. *Licurgue*, en ordonnant cet habit, avait des vues plus philosophiques que décentes.

L'habit principal des Romains se nommait *toga*, c'était une robe de laine blanche sans manches. Les personnes de distinction seules avaient le droit de la porter. Cette robe, fermée par le devant, recouvrait une longue tunique, dont les manches courtes laissaient les deux tiers des bras à découvert. Le vêtement de ceux qui ne portaient point la toge était formé d'une tunique courte à laquelle ils joignaient un manteau, attaché sur l'épaule avec un bouton, ressemblant assez au *pallium* des Grecs. Les jeunes gens de famille distinguée portaient la *bulle*, espèce de médaille ou bijou de forme arbitraire. Ils l'attachaient au col avec un ruban ou chaîne d'or, & elle descendait sur l'estomac. L'habillement des femmes Romaines était une longue tunique, & un ample manteau qui les couvraient avec autant de modestie que d'élégance.

Les Grecs & les Romains marchaient nu-pieds ; ils ne se chaussaient que lorsqu'ils allaient à la guerre ou à la chasse. Leur chaussure consistait en une semelle

reposaient sur un sofa, faisaient
repas, & allaient se mettre
tabourets, marche-pieds,
lors, tapis & houffes, é-
que les nôtres.

L'habillement des
une tunique & un
hum. La tunique é-
& se mettait im-
ils la quittaient
maient nus.

ple pièce de
moins riches
Citoyens.

L'ajustement chez les anciens se concluait
était so- monie; il suffisait, pour la validité
monté se, que les fiancés se donnassent
s'agrement la main, & se jurassent une
& s'unité inviolable. C'était chez la mariée
tal se faisait la consommation du maria-
se; quand on la conduisait chez son mari,
elle était vêtue de blanc ou de jaune; ses
compagnes la suivaient, les unes portant
des guirlandes, les autres des tourterelles:
un jeune enfant précédait, tenant le flam-
beau de l'hymen, & un Poète, couronné
de feuilles, chantait des épithalames à la
tête du cortège. Il était d'usage de laver
avec des essences les pieds de la mariée
avant qu'elle entrât dans le lit de son

lorsqu'elle en sortait, la pudeur
ou affectée, lui faisait répandre

consentement mutuel des
et chez ces peuples pour
mages, il y avait cepen-
cessaires, qu'il était
Les engage-
nt se faire en pré-
ne qui avait négocié
appelait *Ironaba*, & ce té-
alain aux assemblées de parents.

Lorsque les mariages étaient
une certaine conséquence, on écrivait
les clauses sur des rouleaux, des tablettes
ou des lames de plomb. Les rouleaux étaient
de vélin, les tablettes étaient de cire. On
se servait, nous l'avons déjà dit, de grattoirs
pour effacer & de stylets de fer pour écrire.
Chez les *Macédoniens* il fallait que les nou-
veaux époux mangeassent au festin nuptial
du pain coupé avec une épée. Chez les *Cor-
inthiens*, quand on coiffait la mariée, on
avait soin de séparer les cheveux avec le
fer d'une javeline, & de lui former une
couronne de plantes qu'elle avait cueillies
elle-même. D'autres peuples lui donnaient
la clef de la maison de son époux, une
quenouille, un fusil & des patins à talons
hauts. Les anciens Latins mettaient une

Assujettie avec des rubans , des bandelettes ou des courroies , qui après s'être croisés sur le pied en diverses manières se nouaient entre les chevilles & le mollet.

Les femmes Grecques & Romaines aimaient la parure & les bijoux , elles n'ignoraient pas l'art d'employer de faux cheveux lorsqu'elles n'en avaient pas assez de naturels. Elles usaient de pâtes propres à conserver la fraîcheur , & se servaient de fard quand la nature leur avait refusé de belles couleurs ; elles ornaient leurs cheveux de bijoux , & portaient des boucles d'oreilles , bracelets , bagues , &c. &c.

Le mariage chez les anciens se concluait sans cérémonie ; il suffisait , pour la validité de l'acte , que les fiancés se donnassent mutuellement la main , & se jurassent une fidélité inviolable. C'était chez la mariée que se faisait la consommation du mariage ; quand on la conduisait chez son mari , elle était vêtue de blanc ou de jaune ; ses compagnes la suivaient , les unes portant des guirlandes , les autres des tourterelles : un jeune enfant précédait , tenant le flambeau de l'hymen , & un Poète , couronné de feuilles , chantait des épithalames à la tête du cortège. Il était d'usage de laver avec des essences les pieds de la mariée avant qu'elle entrât dans le lit de son

époux : lorsqu'elle en sortait, la pudeur ou réelle, ou affectée, lui faisait répandre des larmes.

Quoique le consentement mutuel des époux fût suffisant chez ces peuples pour la validité des mariages, il y avait cependant des formalités accessoires, qu'il était de la décence d'observer. Les engagements particuliers devaient se faire en présence de la personne qui avait négocié l'affaire ; on l'appellait *Bronba*, & ce témoin équivalait aux assemblées de parents & d'amis. Lorsque les mariages étaient d'une certaine conséquence, on écrivait les clauses sur des rouleaux, des tablettes ou des lames de plomb. Les rouleaux étaient de vélin, les tablettes étaient de cire. On se servait, nous l'avons déjà dit, de grattoirs pour effacer & de stilets de fer pour écrire. Chez les *Macédoniens* il fallait que les nouveaux époux mangeassent au festin nuptial du pain coupé avec une épée. Chez les *Corinthiens*, quand on coiffait la mariée, on avait soin de séparer les cheveux avec le fer d'une javeline, & de lui former une couronne de plantes qu'elle avait cueillies elle-même. D'autres peuples lui donnaient la clef de la maison de son époux, une quenouille, un fuseau & des patins à talons hauts. Les anciens Latins mettaient une

joug' sur le col de ceux qui se mariaient, & voilà sans doute l'origine du mot *conjugium* ; chez ce peuple , le nouvel époux , avant de se mettre au lit , était encore obligé de dénouer la ceinture de son épouse , arrêtée avec un certain nœud qu'ils appellaient *Herculien*.

Les Grecs & les Romains aimaient beaucoup la musique , & ils avaient des instruments pour la guerre , la chasse , les marches , les triomphes ; comme le cor , le clairon , les timbales , les timbalons , la trompette , le hautbois & la guitare .

Leurs timbalons étaient des plateaux de cuivre entourés de sonnettes ou grelots ; on mêlait leur tintement argentin avec le son lugubre des cornets , des conques , des bassons , &c.

Il était d'usage chez les Grecs & les Romains de rendre la justice dans les places publiques ; on y construisait des Tribunaux où les Juges , élevés sur un perron , étaient à portée d'être vus & entendus du peuple : de ces Tribunaux émanent les sentences qui condamnaient , à divers supplices , & les malfaiteurs , & les plus respectables Martyrs. Les supplices les moins cruels , & qui ne coûtaient pas la vie , s'exécutaient dans les prisons , tels que l'estrapade , la fustigation , les

entraves, le carcan, le pilori, &c. Quelquefois, pour intimider les criminels, on les soumettait au triste spectacle de la tête coupée d'un patient, & de la sentence ensanglantée.

Leurs supplices étaient si affreux que notre plume répugne à les décrire : sans doute, nos lecteurs nous sauront gré de leur en épargner le récit.



DES LANGUES.

Langue , langage , idiome , sont trois mots qu'on emploie souvent l'un pour l'autre , & qui cependant ont des nuances assez fortes dans leurs acceptions.

On entend par langue l'expression des usages , des idées d'après les vues de l'esprit les plus universelles & les plus communes à tous les hommes. Le mot idiome présente une idée moins générale , c'est l'expression ou communication des pensées d'une nation , d'un peuple d'après les vues particulières à cette nation & les tours singuliers qu'elles occasionnent nécessairement dans son élocution. La différence entre langue & langage est bien plus grande encore qu'elle ne l'est entre langue & idiome. C'est le matériel des mots & de leur ensemble qui détermine une langue : le langage paraît avoir plus de rapport au caractère de celui qui parle , à ses vues , à ses intérêts. La même nation , avec la même langue , peut dans des tems différens tenir des langages différens si elle a changé de mœurs , de vues d'intérêts.

Hérodote raconte qu'un Roi d'Egypte fit élever deux enfans ensemble, mais dans le silence ; qu'une chèvre fut leur nourrice ; qu'au bout de deux ans ils tendirent la main à celui qui était chargé de cette éducation expérimentale , & lui dirent *beccos* ; & que le Roi ayant su que *bek* en langue phrygienne signifie pain , il en conclut que le langage phrygien était naturel , & que les Phrygiens étaient les plus anciens peuples du monde. Il est évident que ces enfans parlaient comme leur chèvre dont le cri était le seul son qui leur était parvenu. ----- D'ailleurs l'opinion qu'il est une langue naturelle à l'homme est absolument erronée. Pourquoi ne pas nous en rapporter au témoignage respectable de Moïse, quand il nous dit qu'Adam fut lui-même le nomenclateur primitif des animaux, qu'il nous le présente comme occupé de ce soin fondamental par l'avis exprès & sous la direction du créateur. Ne nous apprend-il pas par-là que la première Langue est venue miraculeusement de l'inspiration de Dieu même. Il n'est non plus qu'une seule manière de considérer la première multiplication des Langues ; c'est de nous en tenir aux faits qui nous sont racontés par l'esprit saint. Dieu ayant fait les hommes sociables , il

leur inspira la première langue pour être l'instrument de la communication de leurs idées , de leurs besoins , de leurs devoirs réciproques , le lien de leur société , & surtout du commerce de charité & de bienveillance ? le fondement indispensable de cette société : lorsqu'il voulut ensuite que leur fécondité servit à couvrir & à cultiver les différentes parties de la terre qu'il avait soumises au domaine de l'espèce , & qu'il les vit construire la tour de Babel pour leur servir de point de ralliement , de rapprochement , il confondit la langue primitive , les força ainsi à se séparer en autant de peuplades qu'il en résulta d'idiomes , & à se disperser dans autant de régions différentes.

Il est cependant un ordre de mots qui sont naturels encore à toutes les Langues , à toutes les Nations, parce qu'ils tiennent à la constitution physique de l'organe de la parole ; telles sont les inscriptions ou expressions qui servent à rendre le premier effet du sentiment de la joie ou de la douleur chez les hommes *ah ! eh ! oh ! hom ! hi !* &c. Tels sont les mots enfans qui, s'ils ne se ressemblent pas parfaitement au moins différent très peu. En quelque pays que ce soit, le mouvement le plus facile est d'ouvrir la bouche & de remuer

les lèvres , ce qui , donne le son le plus plein *a* , & l'une des articulations labiales *b* , *p* , *v* , *f* ou *m* ; de-là , dans toutes les Langues les syllabes *ab* , *pa* , *am* , *ma* , sont les premières que prononcent les enfans ; de-là viennent *papa* , & autres mots qui ont rapport à ceux-ci ; & il y a apparence , que les enfans formeraient d'eux-mêmes ces sons , dès qu'ils seraient en état d'articuler , si les nourrices prévenant une expérience très-curieuse à faire ne les leur apprenaient d'avance. Au reste nous pourrions croire que les enfans ayant été les premiers à les bégayer , les parens empressés de lier avec eux un commerce d'amour les ont répétés avec complaisance , & les ont établis dans toutes les langues même les plus anciennes.

La Langue qu'on regarde comme la plus ancienne est l'Hébreu. Cette Langue expressive dans ses mots , forte dans ses images , sublime dans ses figures , porte un caractère qui semble se ressentir encore de la première simplicité de la nature. L'alphabet est composé de vingt-deux lettres , & de quatorze points , inventés vers le quinzième siècle pour tenir lieu de voyelles.

L'étude de la Langue Hébraïque nous procure l'avantage de pouvoir lire l'écriture sainte dans l'original , & de puiser

dans leur source des certitudes qu'on ne rencontre pas toujours dans les versions les plus exactes, à l'aide même des plus savans commentaires.

On convient assez généralement que la Langue Grecque est la plus belle Langue de l'univers ; qu'elle a l'avantage d'être à la fois la plus complète, la plus sonore, la plus variée dans ses tours & la plus régulière dans sa marche. Ses mots composés lui donnent une énergie harmonieuse & précise, & sa prosodie exprime admirablement bien les mouvemens lents & impétueux de l'âme tranquille ou agitée : cette Langue est d'ailleurs la source la plus pure des sciences & des arts.

La Langue Latine est très-nécessaire ; en vain d'illustres écrivains ont voulu prouver son inutilité, l'usage a prévalu. C'est celle de l'église Catholique, & presque de toutes les écoles de la Chrétienté, tant pour la philosophie & la théologie que pour la jurisprudence & la médecine : c'est d'ailleurs, & pour cette raison même, la Langue commune de tous les Savans de l'Europe, & dont il ferait à souhaiter peut-être que l'usage devint encore plus général & plus étendu, afin de faciliter d'avantage la communication des lumières

respectives des diverses nations qui cultivent aujourd'hui les sciences.

Les Langues principales de l'Europe aujourd'hui sont la Française, l'Allemande, l'Anglaise, l'Italienne & l'Espagnole. (1)

La Langue Française, malgré les déclamations de ceux qui en censurent la marche pedestre, & qui lui reprochent sa monotonie, sa prétendue pauvreté a pourtant des chefs-d'œuvres dans presque tous les genres. D'ailleurs pourquoi ferait-elle cultivée par toutes les nations si elle était aussi défectueuse qu'on le disent les censeurs ? Sans doute ces derniers ont pour but de répondre à ceux qui l'élèvent au-dessus de toutes les Langues du monde ; & c'est ainsi que du choc des opinions ne sort pas toujours la vérité.

La connaissance de la Langue allemande donne les moyens de lire un grand nombre d'excellens ouvrages sur le droit public ; sur la Médecine, l'Histoire-naturelle, la Métaphysique, en général sur toutes les

(1) L'on connaît l'idée, plus répandue qu'elle n'est juste, d'un homme d'esprit sur les différens caractères de ces cinq langues ; c'est qu'il faut parler Espagnol à Dieu, Français à son ami, Italien à sa maîtresse, Anglais à ses oisieux & Allemand à ses chevaux.

sciences exactes , & depuis quelque tems sur les Belles-Lettres.

L'Italien ouvre un très-vaste champ à la littérature , à l'étude des arts , à celle de l'Histoire , de l'Histoire-naturelle , de la Médecine &c.

L'on s'est beaucoup occupé de la possibilité & de l'utilité d'une Langue universelle & abrégée. Ce projet a une perspective riante , mais jusqu'à présent il paraît être une de ces chimères riantes dont l'homme instruit, dont l'homme de bien se plaisent par fois à égayer leur imagination. L'on trouve dans l'Encyclopédie un modèle de conjugaison , & de déclinaisons abrégées d'une langue nouvelle que l'auteur , M. Faiguet, croirait approcher de de ce que devrait être une telle Langue. Un particulier de Lausanne en a communiqué un projet à l'Académie royale de Berlin.

DU COMMERCE.

ON entend par ce mot, dans le sens général, une *communication réciproque*. Il s'applique plus particulièrement à la communication que les hommes font entr'eux des productions de leurs terres & de leurs industrie.

Les denrées d'un pays en général sont les productions naturelles de ses terres, de ses rivières, de ses mers & de son industrie.

Les productions de la terre, telles que nous les recevons de la nature appartiennent à l'Agriculture.

Les productions de l'industrie se varient à l'infini, mais on peut les ranger sous deux classes.

Lorsque l'industrie s'applique à perfectionner les productions de la terre ou à changer leur forme, elle s'appelle *Manufacture*.

Les matières qui servent aux manufactures s'appellent matières premières.

Lorsque l'industrie crée de son propre fond, sans autre matière que l'étude de

la nature , elle appartient aux arts libéraux.

Les productions des rivières ou des mers appartiennent à la Pêche.

La nourriture & le vêtement sont nos seuls besoins réels : l'idée de la commodité n'est dans les hommes qu'une suite de ce premier sentiment, comme le luxe, à son tour, est une suite de la comparaison des commodités superflues dont jouissent quelques particuliers.

Le commerce doit son origine à ces trois sortes de besoins ou de nécessité que les hommes se sont imposées ; l'industrie en est le fruit & le soutien tout-à-la-fois ; chaque chose qui peut être communiquée à un homme par un autre pour son utilité ou son agrément est la matière du commerce. Il est juste de donner un équivalent de ce qu'on reçoit ; tel est l'essence du commerce qui consiste dans un échange.

La communication générale entre les hommes , répandue sur la terre , suppose l'art de traverser les mers qui les séparent, ou la navigation ; elle fait un nouveau genre d'industrie & d'occupation entre les hommes , on la nomme *Navigation*.

Les hommes étant convenus que l'or & l'argent seraient le signe des marchan-

Échanges : le commerce qui s'en fait est appelé **change**.

Les peuples intelligens qui n'ont pas trouvé dans leurs terres de quoi suppléer aux trois espèces de besoins ont acquis des terres dans les climats propres aux denrées qui leur manquaient, ils y ont envoyé une partie de leurs hommes pour les cultiver, en leur imposant la loi de consommer les productions du pays de la domination. Ces établissemens se sont appelés **colonies**.

Ainsi l'Agriculture, les manufactures, les arts libéraux, la pêche, la navigation, les colonies & le change forment sept branches du Commerce; le produit de chacune d'elle n'est point égal, mais tous les fruits en sont précieux.

Lorsque le Commerce est considéré par rapport à un corps politique son opération consiste dans l'achat, la vente ou l'échange des marchandises dont d'autres hommes ont besoin, & dans le dessein d'y faire un profit.

D'après l'idée générale que nous venons de donner du Commerce, il est constant qu'il a dû exister dès que la terre a eu des habitans; la première époque a été le partage des différentes occupations entre eux. Caïn cultivait la terre, Abel gar-

dait les troupeaux. Depuis, Tubalcain donna des formes au fer & à l'airain : ces divers arts supposent des échanges.

Les villes les plus fameuses de l'antiquité, & qui se sont distinguées par le commerce étaient Tyr, Carthage, Alexandrie, Corinthe, Rhodes, Marseille &c.

Les nations modernes qui entendent le mieux le commerce sont les Anglais, les Hollandais, les Vénitiens & les Génois. Les Hollandais sur-tout, ce peuple calculateur, phlegmatique & patient, semblent être nés particulièrement pour le commerce.

Un bon commerçant doit posséder l'art des calculs, connaître bien la Géographie & les principales Langues étrangères, les productions & les manufactures, les loix & les usages, les poids & les mesures, les monnaies & les droits-d'entrée & de sortie, le cours des changes &c. — La probité, la fidélité, la clarté dans ses Lettres, l'exactitude doivent faire la base de sa conduite. Alors sa profession est utile & honorable; alors son état est respectable, & le préjugé qui le ravale est de toutes les faiblesses & sottises humaines la plus digne du mépris de l'homme qui sait réfléchir.

Fin du Tome IX.

JUL 14 1936

